(2

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

VIII.

VA1
152370

COURS ÉLÉMENTAIRE
D'HISTOIRE UNIVERSELLE,

RÉDIGÉ SUR UN NOUVEAU PLAN,

OU

LETTRES DE M.me D'IVRY A SA FILLE,

PAR M.lle M. DE B******.

DÉDIÉ A S. A. I. ET R. MADAME MÈRE.

HISTOIRE MODERNE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, nº 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1809.

COURS

ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LETTRE XXXIII.

Révolutions en Espagne au commencement du huitième siècle. — Invasion des Maures. — Anéantissement de la puissance des Visigoths. — Retraite de Don Pélage. — Nouveau royaume qu'il fonde dans les Asturies, et suite des événemens historiques en Espagne jusqu'à la fin de ce siècle. — Précis de l'histoire d'Angleterre pendant cette même période. — Continuation de l'heptarchie. — Révolution dans le Nortumberland. — Réduction des sept royaumes à cinq. — Changement qui prépara la dissolution de l'heptarchie.

L'ESPAGNE doit aujourd'hui attirer notre attention. Vous êtes sans doute curieuse, ma chère Aline, de connaître les causes qui renversèrent la puissance des Visigoths en Espagne, et amenèrent les Maures dans cette belle partie de l'Europe.

Nous avons vu, en terminant notre rapide aperçu sur le septième siècle, que le roi Egica avait obtenu de l'amour de ses sujets; que Vitiza, son fils, lui fut associé; et reconnu pour son successeur, il parut vouloir marcher sur les traces de son père. Il signala le commencement de son règne par un gouvernement sage, et par des exemples de clémence et de générosité qui lui gagnèrent tous les cœurs. Mais après trois ans de vertus, il cessa de se contraindre et de se respecter. Ses vices et ses violences excitèrent les murmures, et bientôt plusieurs conspirations. L'opinion était alors tellement prononcée sur Vitiza, qu'il découvrit les complots, et n'osa en punir les auteurs, autrement que par l'exil. On croit que ce fut à cette occasion qu'il chassa de sa cour le duc Théodofred, père du roi Don Rodrigue; et pour lui ôter toute pensée d'aspirer au trône, il lui fit arracher les yeux. Il bannit aussi D. Pélage, fils de Cavila, qui descendait, ainsi que Théodofred, des anciens rois visigoths. D. Pélage se retira dans les Asturies, où il possédait de grands biens. On a prétendu que, pour se mettre à l'abri des révoltes, Vitiza ordonna qu'on rasât toutes les villes fortifiées, à l'exception

de Thuy, d'Astorga et de Tolède. La vérité de ce fait n'est pas bien constatée, ou les ordres de Vitiza ne furent pas exactement suivis : car, lorsque les Sarrazins envahirent l'Espagne, ils trouvèrent encore un grand nombre de places fermées de murailles. Mais diverses lois de Vitiza favorisèrent le libertinage; et les peuples, à son exemple, se plongèrent dans les désordres d'une vie voluptueuse. Cette nation prépara ainsi sa défaite. S'étant amollie par les plaisirs et par la volupté, on put dès-lors prévoir qu'elle se défendrait mal contre les Sarrazins, qui déjà méditaient la conquête de l'Espagne. Moussa, gouverneur de la portion de la Mauritanie, dont les Sarrazins s'étaient emparés, eut ordre du calife Valid d'en enlever le reste jusqu'au détroit. Il assembla une armée; et bientôt il mit le siége devant Tanger, s'en rendit maître, et força les chrétiens qui l'habitaient à embrasser le mahométisme. L'année suivante, il vint assiéger Ceuta; mais la vigoureuse résistance du comte Julien, gouverneur de cette place, alors fidèle à sa patrie et à son roi, força les Sarrazins à se retirer. Moussa ne fut pas rebuté de ce mauvais succès, et forma le projet d'une invasion en Es-

pagne. Il n'ignorait pas que la conduite de Vitiza avait excité de grands troubles dans ce royaume, et que la guerre civile était près d'y éclater. Moussa espéra en profiter ; il équipa une flotte nombreuse, et l'envoya sur les côtes de l'Andalousie. Elle fut rencontrée et battue par celle que Vitiza fit armer de son côté, sous le commandement de Théodomire, dont la prudence égalait la valeur.

Cette victoire n'empêcha pas les seigneurs, mécontens du gouvernement de Vitiza, excédés des outrages continuels que leur faisait ce prince, de se révolter ouvertement ; et ils proclamèrent roi D. Rodrigue, fils de Théodofred. La guerre allait s'engager entre les deux prétendans à la couronne, lorsque Vitiza mourut de maladie. Il laissait deux fils, Evan et Sisebut, qui travaillèrent à former un parti pour s'élever sur le trône que leur père avait occupé, et furent secondés par D. Opas leur oncle, métropolitain de Séville. Mais outre que ce royaume était électif, l'horreur qu'on avait pour la mémoire de Vitiza aurait suffi pour les faire échouer dans leurs prétentions. Ils résolurent de s'adresser aux Sarrazins, et députèrent à Moussa

pour l'inviter à les secourir. Le comte Julien continuait de défendre avec succès les possessions des Visigoths en Afrique; et le roi D. Rodrigue était en état de se maintenir sur le trône, malgré les efforts des Sarrazins et des fils de Vitiza. Mais un attentat fit perdre à cet imprudent monarque le plus ferme soutien de sa couronne. Etant devenu passionnément amoureux de la fille, ou, selon d'autres, de la femme du comte Julien, après avoir inutilement tenté de la séduire, le roi Rodrigue usa de violence pour satisfaire sa passion effrénée. Le comte Julien, transporté de fureur en apprenant cet outrage, n'écouta que son indignation; et, pour satisfaire sa vengeance, il appela les Maures en Espagne. Il offrit sur-le-champ à Moussa de lui remettre toutes les places dont il était gouverneur, et de l'aider de tous les moyens qu'il avait en main pour lui faciliter la conquête de l'Espagne.

Moussa saisit avidemment ces propositions; et malgré tous les efforts du roi Rodrigue pour arrêter les progrès des Sarrazins, ils furent bientôt maîtres de l'Espagne. On les désigne sous le nom de *Maures*, parce que ceux des Sarrazins qui furent chargés de cette expédi-

tion, étaient tous nés dans la Mauritanie. La bataille de Xerès, où les Visigoths furent entièrement défaits, décida du sort de la monarchie. Le roi Rodrigue, après avoir vainement essayé de ranimer, par sa présence et par son exemple, le courage de ses troupes, fut réduit à prendre la fuite. On n'a jamais su positivement où il se réfugia ; on ignore même ce qu'il devint après cet événement, qui arriva dans l'année 712 : mais l'on sait que les Maures firent dans cette journée un horrible carnage des Visigoths. Le premier fruit de cette victoire fut la perte de Séville, de Cordoue et d'une grande partie de l'Andalousie. La terreur qu'elle répandit facilita la conquête du reste du royaume. Moussa, qui s'était réservé celle de l'intérieur, envahit tout ce beau pays jusqu'au pied des Pyrénées. Un grand nombre de chrétiens se réfugia alors dans la partie septentrionale de l'Espagne, où sont les montagnes des Asturies ; d'autres passèrent en France avec tout ce qu'ils purent emporter ; et ceux qui ne purent se résoudre à quitter leurs demeures paternelles, subirent l'esclavage ; ils se soumirent à la loi des vainqueurs.

Moussa, qui s'était singulièrement

enrichi par ses extorsions sur les Espagnols, ne tarda pas à être accusé, près du calife Valid, d'avoir soustrait à son profit une grande partie des richesses dont il s'était emparé. Il fut mandé pour rendre compte de sa conduite, et chargea son fils Abdalaziz de gouverner en son absence. A son arrivée il mit aux pieds de Valid d'immenses trésors en perles, pierreries, en or et argent. Il lui présenta en même temps un grand nombre de jeunes esclaves des deux sexes, choisis parmi les principales familles des Visigoths. Mais le calife, bien instruit de toute sa conduite, ne se laissa point séduire par ses présens; il le chassa de sa présence, et le destitua de ses emplois. Valid mourut, et Soliman son frère lui succéda. Abdalaziz fut confirmé par le nouveau calife dans le gouvernement général de l'Espagne, et parcourut toutes les provinces pour faire le recensement des habitans, régler les tributs qu'on leur imposerait, construire des forêts et bâtir des villes dans les lieux convenables pour contenir les peuples dans la sujétion. Il amassa de grands biens dans cette tournée, et alla ensuite établir sa résidence à Séville. Il y amena un grand nombre de captifs, entr'autres,

Egilone, veuve du roi Rodrigue, dont les historiens vantent la sagesse, la prudence et la beauté. Abdalaziz l'épousa, et lui laissa, dit-on, la liberté de professer le christianisme. Dès ce moment il vécut avec un éclat et une magnificence qui tenait plus du souverain que du sujet. Son orgueil et sa hauteur firent soupçonner qu'il tendait à se rendre indépendant; on a même dit qu'Egilone l'avait couronné en secret. Les principaux Maures conjurèrent sa perte, et le poignardèrent dans une mosquée, pendant qu'il y faisait sa prière. Alahor fut choisi par le calife pour succéder à Abdelaziz; et il affermit l'établissement des Sarrazins en Espagne. Ce gouverneur fixa sa résidence à Cordoue; et son premier soin fut de faire rendre aux chrétiens les biens dont ils avaient été dépouillés; de rechercher ceux d'entre les Maures qui avaient détourné à leur profit les fonds qui appartenaient au domaine du calife, et de les punir avec la plus grande rigueur.

Soliman, qui mourut alors, eut pour successeur Omar II, son cousin, fils d'Abdalmalek.

Alahor forma le projet d'enlever aux Visigoths tout ce qu'ils possédaient au

delà des Pyrénées; et il entra dans le Roussillon avec une nombreuse armée. Les cruautés qu'il exerça sur son passage, répandirent une si grande terreur, que les peuples se soumirent presque sans faire de résistance; et en peu de temps les Maures se rendirent maîtres d'Elma, de Carcassonne, et de presque tout le Languedoc. Les Français étaient alors occupés, sous leurs derniers rois fainéans, de guerres civiles et étrangères, qui les empêchèrent de s'opposer au torrent, qu'ils ne voyaient encore que dans un grand éloignement.

Pendant qu'Alahor était occupé de la conquête du Languedoc, les Visigoths qui s'étaient réfugiés dans les montagnes des Asturies, de Burgos et de la Biscaye, pour se garantir de l'esclavage, prirent leurs mesures et se mirent en état de résister aux efforts des Sarrazins. Ils étaient en assez grand nombre; mais comme il leur fallait un chef pour les conduire, ils jetèrent les yeux sur D. Pélage, fils de Savila, l'un des plus grands seigneurs visigoths, qui avait été premier écuyer du roi Rodrigue, et avait donné dans la bataille de Xerès des preuves signalées de sa valeur. Il fut proclamé roi, et jeta les fondemens d'un nouveau royaume,

qui dans la suite délivra l'Espagne du joug des mahométans.

Alahor montra peu d'inquiétude de la proclamation de D. Pélage, et crut qu'il lui serait facile de détruire en sa naissance cette faible monarchie. Il resta dans le Languedoc, et ordonna au commandant qu'il avait laissé en Espagne de lever au plutôt une armée pour aller chasser les Visigoths de leurs montagnes.

D. Pélage, qui eut avis de ces préparatifs, se disposa, de son côté, à se bien défendre; il posta une partie de ses troupes sur les rochers du mont Auseba, et s'embusqua dans une caverne spacieuse et naturellement fortifiée, avec ce qu'il avait de meilleurs soldats, tous déterminés à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de leur religion et de leur liberté.

L'armée des Maures s'avança sans obstacle jusqu'au pied des montagnes, et s'engagea dans quelques vallées étroites et profondes pour aller chercher D. Pélage. Mais le succès ne répondit point aux espérances d'Alahor. D. Pélage remporta sur les Maures une victoire mémorable. Les chrétiens profitèrent des avantages de leur position; ils taillè-

rent en pièces une partie de l'armée ennemie, firent rouler sur l'autre des pierres énormes, que lançaient du haut des rochers ceux des soldats de Pélage qui s'y étaient postés. La défaite des Maures fut complète; il ne s'en sauva qu'un très-petit nombre. Alchaman, leur général, fut tué; et D. Opas qui, s'étant rendu le plénipotentiaire des Maures, avait eu la lâcheté de venir sommer D. Pélage de mettre bas les armes : ce traître à sa patrie ayant été fait prisonnier, reçut le châtiment de ses forfaits. Cette victoire attira auprès de D. Pélage une infinité de chrétiens; et il osa sortir de ses montagnes pour aller ravager les plaines des environs.

Alahor, forcé de revenir en Espagne pour arrêter les progrès du roi Pélage, fut bientôt rappelé par le calife Omar. Zama, qui le remplaça, eut ordre d'Yesid, successeur d'Omar II, de passer dans le Languedoc, et soumit cette province presque toute entière. Il mit le siége devant Toulouse; mais Eudes, duc d'Aquitaine, étant venu au secours de la place, défit les Maures dans une sanglante bataille, où Zama fut tué.

Le calife Yesid eut pour successeur Hischiam, dont le règne fut d'environ

vingt ans. Ambiza, qui avait remplacé Zama, leva une nouvelle armée, et fit une seconde irruption dans le Languedoc. Il reprit quelques places, et fit massacrer un grand nombre de chrétiens : mais une victoire complète que remporta sur lui le duc d'Aquitaine, le força à reprendre le chemin de l'Espagne. Sans être rebuté par ce mauvais succès, Ambiza assembla de nouvelles troupes, et il se disposait à rentrer dans le Languedoc lorsqu'il mourut de maladie. Ses successeurs dans le gouvernement de l'Espagne ne firent rien de mémorable jusqu'au célèbre Abdérame qui, par sa valeur et son expérience, s'était fait une grande réputation à la guerre. Il était dur et féroce; et il signala son administration par d'excessives rigueurs, non-seulement contre les chrétiens, mais même contre les Maures qu'il accabla d'impôts, et dépouilla des biens qu'ils avaient usurpés.

Manuza, émir ou gouverneur de la Celtibérie, et d'une grande partie de la Catalogne, donna, le premier, l'exemple de la révolte contre la tyrannie d'Abdérame; et pour se mettre en état de lui résister, il fit alliance avec le duc d'Aquitaine. Nous avons vu que celui-ci

donna sa fille en marige à Munuza, et qu'il eut lieu de s'en repentir, puisque son gendre périt malheureusement peu de temps après, et que la fille du duc d'Aquitaine fut faite prisonnière par Abdérame. Sans doute que vous n'avez point oublié non plus les tentatives d'Abdérame pour pénétrer en France, et comment, après avoir obtenu d'abord quelques succès, il fut défait par Charles-Martel, et tué dans le combat.

Pendant que les Maures portaient leurs armes au loin, D. Pélage se fortifiait dans son royaume, et donnait de bonnes lois à ses sujets. Il mourut après dix-neuf ans de règne, l'an 737; et sa mémoire ne cessera jamais d'être chère aux Espagnols.

D. Flavila, fils de D. Pélage, fut choisi pour lui succéder au trône des Asturies. Ce prince avait la valeur et l'expérience nécessaires pour soutenir et affermir la nouvelle monarchie. Il remporta plusieurs avantages sur les Maures, et fit bâtir une église sous l'invocation de Sainte-Croix, en mémoire des victoires que son père avait remportées sur les infidèles; et, dans la même année, il fut tué à la chasse par un ours furieux.

D. Alphonse, fils de D. Pèdre, duc de la Cantabrie, et gendre de D. Pélage, fut unanimement proclamé par les grands. Il se montra digne de leur choix par sa valeur, sa prudence, et son zèle pour la religion, qui lui acquit le surnom de *catholique*.

Une guerre civile qui s'alluma en Espagne, entre les Maures, fournit au roi Alphonse une heureuse occasion pour enlever aux mahométans une grande partie de la Galice. Je ne le suivrai point dans ses exploits : je vous dirai seulement que quelques historiens lui attribuent la conquête de la Navarre. Il mourut après dix-neuf ans d'un règne assez glorieux.

D. Froila, son fils aîné, n'avait point ses grandes qualités; cependant, par respect pour la mémoire d'Alphonse, les grands le placèrent sur le trône. Il entreprit de faire cesser le scandale que causait le mariage des prêtres; et, de concert avec les évêques, il rendit un décret qui fut applaudi des gens de bien, mais qui lui attira la haine du plus grand nombre des ecclésiastiques.

Les Maures, et même les mahométans continuaient toujours de se faire la guerre, la dignité de calife venait de passer de

la famille des Ommiades dans celle des Abbassides, qui firent égorger tous les Ommiades qui tombèrent entre leurs mains. Un seul nommé Moavia se sauva de ce massacre avec son fils Abdérame, et se retira aux extrémités de l'Afrique. Après la mort de son père, Abdérame passa en Espagne, où il savait que les peuples désiraient avec ardeur un chef indépendant des califes d'Asie. Quelques troupes qu'il amena d'Afrique l'aidèrent à se faire des partisans, et plusieurs villes se déclarèrent pour lui. Joseph, gouverneur d'Espagne, fit de vains efforts pour arrêter ses progrès; il fut battu par Abdérame, et forcé de s'enfuir à Tolède avec les débris de son armée. Cordoue et la plupart des villes de l'Andalousie se rendirent au vainqueur. Cependant Abdérame fut encore quelque temps à parvenir à se faire reconnaître généralement par les Maures en sa nouvelle qualité de calife d'Espagne. Il trouvait dans Joseph un ennemi toujours redoutable par sa valeur et par sa grande expérience. Ce gouverneur ayant été tué par les habitans de Tolède, Abdérame se vit paisible possesseur de sa dignité, et prit le titre d'émir-almoumenin, c'est-à-dire *prince des croyans*. Il résolut

d'attaquer les chrétiens, et fit marcher contre eux toutes ses forces commandées par Omar. Froila, de son côté, s'avança contre l'ennemi, et tout inférieur qu'il était en nombre, il lui présenta la bataille. Elle fut longue et meurtrière ; mais la victoire se déclara pour les chrétiens. Les Maures furent entièrement défaits et leur général fait prisonnier ; il fut peu de temps après mis à mort par ordre de Froila.

En mémoire de cette victoire, Froila bâtit la ville d'Oviédo, y fonda un siége épiscopal, et en fit la capitale de son royaume.

Abdérame, de son côté, orna la ville de Cordoue de somptueux palais et de magnifiques jardins ; mais il se préparait en même temps à réparer le terrible échec qu'il avait reçu des chrétiens, et à détruire un parti de rebelles qui avaient à leur tête les enfans de Joseph. Il réussit à étouffer cette révolte, et entra ensuite en Castille, où il fit de grands ravages. Froila se hâta d'assembler ses forces, et invita tous ses sujets à venir le seconder ; les seuls habitans de la Galice refusèrent de se joindre à lui, et même secouèrent le joug de l'obéissance. Leur rebellion n'empêcha point Froila de mar-

cher contre Abdérame, et de remporter sur lui une victoire signalée. Après avoir fait la paix avec le calife, Froila dompta les peuples de la Galice, et punit les principaux chefs de la révolte avec une rigueur inflexible. Sa sévérité, loin de calmer les esprits, les irrita davantage ; tous ses sujets tremblaient devant lui ; ils ne l'abordaient qu'avec crainte, et s'empressaient au contraire auprès de Vimaran son frère, qui, par ses excellentes qualités, faisait les délices du peuple et des grands. Le roi soupçonna qu'il en voulait à son trône, et l'attachement que le peuple lui montrait, fortifiant les soupçons de ce prince ombrageux, ses craintes et sa jalousie le portèrent à poignarder lui-même l'infortuné Vimaran. Un crime si détestable consterna tout le royaume ; et les principaux seigneurs qui craignaient à leur tour de devenir les victimes de la cruauté de Froila, conspirèrent secrètement et le firent assassiner. Il avait régné un peu plus de onze ans, et laissa un fils nommé Alphonse, qui n'avait encore que trois ans.

Les grands élurent alors D. Aurelio, neveu d'Alphonse-le-Catholique, et cousin germain de Froila. Ce nouveau sou-

verain régna en paix pendant six ans. Il n'eut d'autre guerre à soutenir que celle des esclaves maures, qui se révoltèrent contre leurs maîtres pour se mettre en liberté. D. Aurélio fut obligé d'employer la force des armes pour les faire rentrer dans le devoir, et il fit de sévères exemples des plus coupables.

A ce prince succéda D. Silo, qui continua d'entretenir la paix avec les mahométans. Le calife Abdérame était porté lui-même à ne point la troubler; il se défiait des fils de Joseph, qui travaillaient sous main à exciter des soulèvemens. Ce n'ait point à tort, car bientôt ils portèrent quelques gouverneurs à se révolter contre le calife. Vous avez vu dans l'Histoire de France la suite de cette révolte, et comment les gouverneurs maures implorèrent la protection de Charlemagne pour se soutenir contre Abdérame. Vous ne devez pas non plus avoir oublié les tentatives de ce calife pendant la guerre des Saxons.

Les rois des Asturies, ou d'Oviédo, se succédèrent sans événemens importans jusqu'au règne de D. Alphonse II, surnommé le Chaste. Ce prince, qui avait été placé sur le trône après la mort de D. Silo, le céda à Mauregat, son oncle,

pour éviter une guerre civile. Par un sentiment de piété et de délicatesse bien rare, il céda le sceptre lorsqu'il vit s'élever des dissentions qui pouvaient être funestes aux intérêts des chrétiens. Il reçut le prix de sa vertu ; Mauregat ne fit que paraître sur le trône, et D. Bermude, qui lui succéda, appela près de lui D. Alphonse pour l'aider dans le gouvernement. Il lui fut aussi très-utile contre les Maures, qui, sous le calife Yssem, avaient recommencé leurs excursions. Ils furent vigoureusement repoussés ; et l'on prétend que dans une bataille, où D. Bermude et D. Alphonse combattirent en personne, il resta soixante mille Maures sur le champ de bataille.

D. Bermude abdiqua quelque temps après en faveur de D. Alphonse ; et pendant que les Maures faisaient de nouvelles tentatives pour entrer dans le Languedoc, le nouveau roi se mit en état de repousser les attaques qu'on pourrait lui faire. Il vainquit les Maures en plusieurs rencontres, et ayant eu l'adresse de les engager dans un pays marécageux, il détruisit entièrement leur armée.

Peu après les Français entrèrent en Espagne, et pénétrèrent dans la Catalogne. Zado, gouverneur de Barcelone,

pour se garantir de l'orage, se rendit vassal de Charlemagne, qui lui conserva son gouvernement.

Soliman et Abdallah disputaient alors à Alhacan, fils du calife Yssem, la succession au califat, prétendant qu'il était trop jeune pour remplacer son père. Ils voulaient lui enlever le sceptre. Ces deux ambitieux se mirent sous la protection de Charlemagne; et le roi Alphonse tira de grands avantages de la guerre civile que les Maures se faisaient. Il envoya des colonies de chrétiens dans la Lusitanie, connue depuis sous le nom de Portugal, s'empara lui-même des places les plus importantes de ce pays, en rapporta de riches dépouilles, et fit un grand nombre d'esclaves.

Voyons maintenant quels événemens se passaient en Angleterre pendant le huitième siècle.

L'heptarchie durait toujours, et les révolutions étaient fréquentes dans le Northumberland. Ofred avait succédé à son père Alfred; et comme le jeune roi n'était âgé que de huit ans à la mort de son père, il fut mis sous la tutelle de Brithrick. Ofred fut tué dans une bataille à l'âge de dix-neuf ans. Cendred, principal auteur de la révolte dans la-

quelle Ofred avait succombé, fut choisi pour le remplacer, et mourut dans la seconde année de son règne. Il eut pour successeur Osrick, qui l'avait aidé à monter sur le trône. Ce prince, pendant onze ans de règne, ne fit rien de remarquable, et fut remplacé par Céolulphe son parent, qui sept à huit mois après prit l'habit monastique, et laissa le sceptre à Edbert. Celui-ci régna environ vingt ans, et abdiqua ensuite la couronne pour se retirer dans un monastère. Osulphe, son fils et son successeur, fut assassiné dans la première année de son règne, et les peuples élevèrent sur le trône un seigneur nommé Mollon-Adelwall. Il n'était pas du sang royal, et tous les grands se crurent en droit de prétendre à la couronne; ce qui donna lieu à des cabales et à des factions qui déchirèrent ce royaume. Mollon périt par la main d'Alered, qui se fit couronner; mais il fut chassé dans la neuvième année de son règne par la faction de Mollon, et se retira chez les Pictes. Etelred, fils de Mollon, ayant été élevé à la dignité royale, fit mourir sous de légers prétextes quelques-uns des chefs de la faction qui lui était opposée; ce qui multiplia tellement les mécontens, que, ne se croyant point

en sûreté, il alla chercher un asile hors du royaume.

Alphuad, placé ensuite sur le trône, se distingua par sa sagesse, sa capacité et sa modération, ce qui ne l'empêcha pas d'être assassiné, après onze ans de règne, par la faction attachée à Etelred, et remplacé par Ofred, fils du roi Alered. Ce prince se rendit si méprisable, que, dans l'année même de son couronnement, il fut déposé et confiné dans un monastère. On rappela alors Etelred, fils de Mollon; mais ayant commencé son règne par le meurtre de quelques principaux seigneurs qui lui étaient suspects, il ranima contre lui les factions, et fut assassiné six ans après son rétablissement. Osbald fut couronné, et chassé vingt-sept jours après par la faction qui lui était contraire. Arduphe, qui lui succéda, se soutint pendant douze ans, parce que ses partisans se trouvèrent les plus forts. Mais ses ennemis ayant repris le dessus, le forcèrent de quitter son royaume pour sauver sa vie; et il se retira auprès de Charlemagne. Il eut pour successeur Alphuad II, qui mourut au bout de deux ans, et fut remplacé par Audred, dernier roi du Northumberland.

Les rois de Mercie régnèrent plus tranquillement; plusieurs, épris d'un beau zèle, renoncèrent au trône pour embrasser la vie monastique; mais ce fut de leur propre mouvement. Etelred donna cet exemple, et laissa le sceptre à Cewred son neveu; celui-ci, non moins pieux que son oncle, descendit du trône au bout de quatre ans, et vint à Rome embrasser la vie monastique.

Céolred, fils du roi Etelred, monta sur le trône de Mercie, et eut pour successeur Ethelbald, surnommé le Superbe. Il fut élu chef de l'heptarchie, et voulut étendre les droits de cette espèce de souveraineté, jusqu'à exiger que tous les autres rois fussent dans sa dépendance. Cette prétention lui attira plusieurs guerres; il fut vaincu par le roi de Wessex, et quatre ans après assassiné dans une sédition par un seigneur nommé Beornerd, qui se fit proclamer par ses soldats roi de Mercie. Dans la même année il fut défait par Offa, neveu d'Etelbald, qui s'empara du trône. Ce prince fut chef de l'heptarchie, et se rendit célèbre par des victoires signalées sur les peuples du pays de Galles, et sur les rois ses voisins; mais il ternit sa réputation par le meurtre d'Etelbert, roi d'Estan-

glie, qui était venu lui demander sa fille en mariage. Il s'empara ensuite de son royaume. Le repentir suivit le crime de près, et les remords qui le tourmentaient cruellement le déterminèrent à passer à Rome pour trouver un remède aux troubles qui l'agitaient. Il obtint du pape des indulgences, et augmenta le tribut qu'Ina, roi de Wessex, avait imposé sur ses sujets pour l'entretien d'un collége anglais qu'il avait fondé. Ce tribut, connu sous le nom de tribut de Rome, fut ensuite appelé le tribut de Saint-Pierre, parce qu'on en comptait l'argent à Rome le jour de la fête de saint Pierre-aux-Liens, et il a subsisté jusqu'au règne d'Henri VIII, qui l'abolit lorsqu'il se sépara de l'église romaine.

L'Estanglie fut de tous les royaumes de l'heptarchie le moins exposé aux grandes révolutions; on n'en cite d'autres en ce siècle que celle qui coûta la vie à Ethelbert. Alphuad, frère et successeur d'Adulphe, tint le sceptre pendant soixante-six ans. On ignore les événemens de ce long règne.

Béorna et Ethelred lui succédèrent; et le dernier étant mort, Béorna régna seul quelques années. Ethelbert, fils d'Ethelred lui succéda, et victime d'une

insigne perfidie, il fut assassiné par Offa, roi de Mercie. Les deux royaumes furent alors réunis en un seul, en 793. Cependant, pendant plus de soixante ans, quelques seigneurs prirent encore dans l'Estanglie le titre de roi; mais ils n'eurent aucune souveraineté réelle.

L'histoire des rois d'Essex offre peu d'intérêt et d'événemens pendant cette période. Offa, fils de Sigher, monta sur le trône d'Essex, ou des Saxons orientaux, après Sigheard et Swenfred. Il alla en personne demander en mariage Ciniswinthe, fille de Penda, et tante de Cenred, qui gouvernait alors ce royaume. Cette princesse qui était très-pieuse, exhorta le roi d'Essex et son neveu à renoncer au monde, et tous deux se rendirent à Rome, et y reçurent la tonsure des mains du pape. Sebred, cousin d'Offa, lui succéda, et après vingt-sept ans et demi de règne, fut remplacé par son fils Suithred, le dernier des rois d'Essex, dont l'histoire ait conservé les noms.

Parmi les rois de Sussex, on cite Authun et Berthun qui se partagèrent le royaume après en avoir chassé Cédowala. Berthun survécut à son associé; il régna seul après la mort d'Authun, sous la dépendance du roi de Wessex.

On ne connaît point les noms de ses successeurs jusqu'à Alduin, qui fut défait et tué par Ina, roi de Wessex, qui réunit le royaume de Sussex à celui de Wessex.

Cet Ina qui était monté sur le trône de Wessex en 689, se distingua par son mérite, et fut reconnu chef de l'heptarchie. Pendant vingt-sept ans qu'il régna, il montra beaucoup de valeur et de capacité. Il enleva aux Bretons, établis dans le pays de Cornouailles, une partie de leur territoire; vainquit les rois de Kent, de Mercie et de Sussex; il ajouta à la gloire des expéditions militaires celle d'être législateur. Il publia un corps de lois pour ses sujets. Ce code des Saxons occidentaux a servi de modèle à celui qu'Alfred-le-Grand, l'un de ses successeurs, publia vers la fin du neuvième siècle.

Ina fit un voyage à Rome sous le pontificat de Grégoire II, et il y fonda un collége pour les ecclésiastiques anglais. Il imposa, pour l'entretien de ce collége, une taxe d'un sou sur chaque maison dans les royaumes de Wessex et de Sussex. Après avoir fait cette institution, il abdiqua la couronne pour embrasser la vie monastique. Ethelburge sa

femme suivit son exemple, elle se fit religieuse.

Adélard, cousin d'Ina, monta sur le trône du consentement des grands. Oswald, prince du sang royal, lui disputa la couronne; mais il fut défait, et mourut peu de temps après.

Cudred, parent d'Adélard, lui succéda. Ce prince vainquit les Bretons du pays de Cornouailles, et après quatorze ans de règne, laissa en mourant le trône à Sigebert son neveu, qui par ses débauches et sa cruauté devint pour ses sujets un objet de haine et de mépris. Ayant été déposé, il se retira dans une forêt où il fut tué par un porcher.

Cynulphe, fils d'Adélard, fut placé sur le trône, et se signala par de fréquentes victoires sur les Bretons. Après trente ans de règne, il fut assassiné par Cunchard, frère de Sigebert, dont il voulait se défaire.

Brithrick, fils de Cynulphe, monta sur le trône, et trois ans après épousa Edburge, fille d'Offa, roi de Mercie. Brithrick avait à sa cour un jeune prince royal, qui par ses excellentes qualités s'était acquis l'estime et l'amour du peuple et des grands. Le roi en prit ombrage, et le bannit de son royaume. Ce

prince, qui se nommait Egbert, se retira d'abord auprès d'Offa, beau-père de Brithrick, et n'en ayant pas reçu l'accueil qu'il pouvait en attendre, il se réfugia en France auprès de Charlemagne, qui lui fit le plus favorable traitement. Pendant douze ans que ce prince resta à la cour de France, il se forma sous les yeux et par l'exemple de Charlemagne, dans le grand art de gouverner les hommes; et, après la mort de Brithrick, il fut invité par les Saxons occidentaux à venir prendre possession du trône. Brithrick avait été empoisonné par Edberge sa femme. Dans la crainte d'être punie d'un si noir forfait, elle sortit du royaume, et passa auprès de Charlemagne qui lui donna une abbaye; mais bientôt après sa mauvaise conduite obligea ce prince de la chasser. Elle erra de tous côtés sans trouver d'asile, et dépourvue de tout secours, elle finit misérablement ses jours à Pavie.

Le royaume de Kent eut beaucoup à souffrir sous le règne de Wifred et de Swabert des ravages de Cédowalla, roi de Sussex, qui en avait entrepris la conquête. Après la mort de Swabert, Widred régna seul pendant douze ans, et mourut en 725. Il laissa trois fils, Ethel-

bert, Edbert et Aldrick. Les deux aînés régnèrent ensemble pendant vingt-trois ans. Edbert étant mort, Ethelbert demeura seul sur le trône, et mourut sans enfans. Aldrick prit alors la couronne, et il eut beaucoup de peine à se maintenir contre Offa, roi de Mercie, et contre les peuples du pays de Galles. Il perdit un fils nommé Almand qu'il avait associé à son trône, et mourut sans laisser d'héritier. En lui finit la postérité d'Hengist.

Edbert surnommé Pren, qu'on élut pour lui succéder, fut vaincu et fait prisonnier par Cénulphe, roi de Mercie, qui lui fit arracher les yeux, et mit Endred sur le trône, à condition de lui payer tribut. Il lui donna pour successeur son fils Ralred, sous lequel Egbert, roi de Wessex, fit la conquête du royaume de Kent.

Vous voyez, ma chère Aline, que les rois de l'heptarchie préparaient leur ruine par les guerres qu'ils se livraient. Déjà les sept royaumes étaient réduits à cinq. Le commencement du neuvième siècle vit la dissolution de l'heptarchie. Je pense que ce ne sera pas sans quelque intérêt que vous verrez le prince Egbert, formé à la cour de France, réunir sous

sa puissance tous les royaumes de l'Angleterre. C'est en quelque sorte nous associer à sa gloire, que de nous donner lieu de penser qu'il puisa dans notre patrie les grands talens qui l'aidèrent à soumettre tous les peuples de l'heptarchie.

LETTRE XXXIV.

Empire grec pendant le neuvième siècle. — Règnes de Nicéphore, Michel-Curopolate, Léon l'Arménien, Michel-le-Bègue, Théophile, Théodora, le jeune Michel, Basile et Léon-le-Philosophe.

POUR vous donner aujourd'hui la suite des révolutions de l'empire grec, je dois, ma chère Aline, revenir un peu sur celle qui plaça Nicéphore sur le trône impérial.

Nous avons vu qu'elle prit sa source dans la démarche même qu'avait faite l'impératrice Irène pour se soustraire aux cabales que formaient les grands de sa cour. Elle avait cru garantir sa vie, et faire un véritable coup de maître en s'alliant à Charlemagne. La réunion des empires d'Orient et d'Occident lui avait paru le *nec plus ultrà* de la politique, mais ce fut positivement ce qui avança sa chute. La terreur qu'on eut à Constantinople de passer sous la puissance de Charlemagne, précipita la perte d'I-

rène. Les grands n'étaient point encore d'accord entr'eux ; ils se disputaient l'empire. Mais l'arrivée des députés de Charlemagne réunit les suffrages sur Nicéphore. Ce patrice plus heureux, ou plus habile que ses concurrens, ayant gagné la plus grande partie de la noblesse et du peuple, se fit proclamer empereur au moment que les ambassadeurs arrivaient pour négocier le mariage de leur souverain avec Irène.

Nicéphore exerçait l'office de logothète, ou grand trésorier. Tant qu'il avait été simple particulier, il avait su cacher la dureté de son caractère, son avarice, sa mauvaise foi et son impiété ; mais à peine se vit-il affermi sur le trône, qu'il cessa de se contraindre, et de l'estime qu'on avait eue pour lui, on passa bientôt à la haine et au mépris. Il parut d'abord vouloir traiter Irène avec égard. Aussitôt qu'il fut couronné, il alla la visiter dans un palais qu'elle avait fait bâtir, et qu'elle avait choisi pour sa résidence ordinaire. Il l'aborda d'un air respectueux, et lui dit qu'ayant été forcé d'accepter la dignité impériale, il n'en voulait commencer les fonctions que de son consentement, et lorsqu'elle aurait jugé à propos de lui remettre les trésors

de l'empire. Irène lui répondit qu'elle était prête à le reconnaître empereur, et à se dessaisir du trésor, s'il voulait lui laisser la liberté de mener une vie privée dans le palais qui lui appartenait. Nicéphore se montra fort empressé de lui accorder ce qu'elle souhaitait ; mais comme il se défiait de ses artifices, dès qu'il eut les trésors en son pouvoir, il cessa de la ménager, et la relégua dans l'île de Lesbos, où elle mourut l'année suivante en 803.

Nicéphore qui redoutait la vengeance de Charlemagne, ou qui craignait du moins que ce prince, dont la déposition d'Irène déconcertait les projets, n'envahit, sous prétexte de la venger, les provinces que les Grecs possédaient encore en Italie, Nicéphore se hâta de faire aux ambassadeurs de Charlemagne des propositions de paix et d'alliance. Il paraît que ces propositions étaient fort avantageuses à la France, puisque Charlemagne se prêta sans peine à les accepter. On ne voit pas cependant que Nicéphore l'ait reconnu empereur d'Occident.

La conduite tyrannique de Nicéphore ne tarda pas à soulever contre lui l'armée d'Orient. Elle proclama empereur

Bardane, son général, et s'avança jusqu'à Chrysopolis, aujourd'hui Scutari, vis-à-vis de Constantinople. Bardane, qui avait fait de vains efforts pour contenir son armée dans le devoir, voyait avec la plus grande douleur que son élévation allait occasioner une guerre civile. Pour l'éviter, il se retira dans un monastère, et abdiqua solennellement, après avoir obtenu de Nicéphore la promesse que ni lui, ni les siens ne seraient inquietés. Mais ce prince ne tint point la parole qu'il avait donnée au généreux Bardane. Peu après sa retraite, il lui fit crever les yeux, confisqua tous ses biens, et cassa les troupes qui l'avaient proclamé. Il ne fut pas plus fidèle au traité qu'Irène avait fait avec Haroun, calife des Sarrazins. Il marcha contre eux avec de grandes forces, et cependant il fut défait avec beaucoup de perte. Dans sa fuite, il manqua tomber dans les mains de l'ennemi. L'année suivante le calife ayant remporté de nouveaux avantages, Nicéphore fit une paix honteuse avec les Sarrazins. Il se soumit à leur payer un tribut, et s'engagea non-seulement pour lui, mais encore pour son fils Stauracius, qu'il venait d'associer à l'empire.

Les Bulgares ravageaient alors les frontières de l'empire, Nicéphore s'était avancé jusqu'à Andrinople pour les combattre; mais la défiance qu'il avait de ses troupes, qui détestaient ses vexations, l'empêcha d'aller plus avant; et, à son retour à Constantinople, il assouvit tout à la fois sa colère et son avarice par la confiscation des biens de ses principaux officiers. Les Bulgares continuaient librement leurs ravages; et s'étant emparés de la ville de Sardique, la rasèrent et firent main basse sur la garnison. Nicéphore sentit la nécessité de marcher contre eux; et, après avoir chargé les peuples de nouveaux impôts, il fit de nombreuses levées, et partit de Constantinople avec toutes les forces de l'Orient. Crunus, roi des Bulgares, effrayé de ses préparatifs, lui fit proposer la paix; mais Nicéphore rejeta sa demande avec hauteur et mépris. Il s'avança jusqu'au milieu de la Bulgarie, dans des pays incultes et inhabités. Crunus sut profiter de son imprudence; il prit ses mesures pour rendre sa retraite difficile, et quelques jours après lui ayant livré bataille, l'armée impériale fut taillée en pièces, et Nicéphore fut trouvé parmi les morts. Crunus donna

sa tête en spectacle à toute l'armée, et fit doubler d'argent le crane de cet empereur, pour lui servir de coupe dans ses repas. Nicéphore régnait depuis près de dix ans. Il fut tué l'an 811.

Stauracius avait accompagné son père dans cette malheureuse expédition ; il ramena les débris de son armée, et fut reconnu empereur ; mais il avait été dangereusement blessé, et il eut de la peine à regagner Constantinople. Il avait épousé une athénienne, nommée Théophanie, parente d'Irène. Il paraît qu'il l'aimait beaucoup. Comme il n'avait aucune espérance de guérir, il voulut la placer sur le trône, et lui fit remettre les ornemens impériaux. Mais le sénat et les soldats proclamèrent Michel-Curopolate, qui avait épousé Procopie, fille de Nicéphore. Stauracius se voyant abandonné, prit l'habit monastique, et mourut peu après de ses blessures.

Michel, surnommé Curopolate, parce qu'il était grand-maître du palais, était un homme de bien, doux, humain, charitable et compatissant ; mais il n'avait ni la capacité ni le courage d'esprit nécessaire pour soutenir le poids du gouvernement. Il refusa d'abord de s'en charger, pour ne pas manquer au ser-

ment qu'il avait prêté à Nicéphore et à son fils; mais ayant découvert que Stauracius, pour assurer l'empire à Théophanie, prenait de secrètes mesures pour le priver de la vue, il céda aux instances du sénat, et fut couronné par le patriarche de Constantinople, avec Procopie et son fils nommé Théophilacte, qu'il associa dès ce moment au gouvernement. A peine eut-il été placé sur le trône, qu'il fut attaqué par les Bulgares et par les Sarrazins. Il envoya contre les derniers, Léon surnommé l'Arménien, gouverneur de la Natolie, et lui-même marcha en personne contre les Bulgares. Michel fut défait dans une bataille générale. Ses troupes prirent honteusement la fuite, et l'empereur s'estima trop heureux de pouvoir regagner Constantinople. Léon rassembla les débris de l'armée, et prit le commandement. On dit que dès ce moment il aspira à l'empire, et que pour y parvenir, il accusa Michel de faiblesse et de lâcheté. Mais enfin il profita de sa retraite pour s'attacher les soldats; et, peu après, il se fit proclamer empereur. Quelques auteurs prétendent que Michel abdiqua volontairement, pour ne pas exposer les peuples au malheur d'une guerre civile. Il se re-

tira dans un cloître avec sa femme et son fils, après un règne d'un peu moins de deux ans.

Léon avait de la valeur, de l'activité, de la vigilance, une grande exactitude à rendre la justice, un parfait désintéressement et une extrême attention à ne donner les emplois qu'au mérite et aux services, sans acception de personne, et sans égard pour les sollicitations; mais il ternit toutes ses bonnes qualités par son hypocrisie en fait de religion. Il s'était d'abord montré bon catholique; mais à peine eut-il vaincu les Bulgares, qu'il réduisit à demander la paix, qu'on le vit se déclarer hautement contre le culte des images. Il publia un édit semblable à celui de Léon l'Isaurien; et renouvelant ainsi tous les troubles religieux, il mérita le surnom de Caméléon. La rigueur avec laquelle il faisait exécuter son édit excita des séditions; Michel-le-Bègue, commandant de sa garde, conspira contre lui : sa conjuration fut découverte; Léon le fit arrêter, et le condamna à être brûlé vif. Déjà on le traînait au supplice : c'était la veille de Noël; l'impératrice Théodosie, pensant que ce serait une profanation que de faire mourir le criminel dans ce saint

jour, vint trouver l'empereur, et l'engagea à remettre l'exécution après la fête. Léon céda aux représentations de son épouse ; mais il le fit à regret, comme s'il eût prévu que ce retard lui serait funeste. Il ordonna de charger le coupable de fers, et le fit enfermer dans un cachot dont lui-même garda la clef. Malgré cette précaution, Michel trouva moyen de faire avertir ses complices. La menace de les dénoncer tous s'ils ne mettaient tout en usage pour le sauver, les porta à assassiner l'empereur dans la chapelle même du palais où il était à matines. Après ce coup hardi, une partie des conjurés fut délivrer Michel, et une autre fut enlever l'impératrice qu'on relégua avec ses quatre fils dans l'île Proté. Le règne de Léon avait été de sept ans et demi. Il fut assassiné en 820.

Michel-le-Bègue sortit de prison pour monter sur le trône ; et par une circonstance fort singulière, il y fut placé étant encore chargé de fers. Les clefs, dit-on, ne s'en trouvèrent pas ; et dans l'empressement que les conjurés avaient de le couronner, ils ne s'embarrassèrent pas de cet inconvénient. On se hâta cependant de rompre ces indignes liens avant

de le conduire à l'église de Ste.-Sophie, où il reçut des mains du patriarche la couronne impériale.

Ce nouvel empereur était né dans la Phrygie; ses premiers soins furent de rappeler tous ceux que Léon avait exilés à cause de leur fermeté à rendre aux images des saints un culte religieux. Les catholiques reprirent courage, et les peuples se flattèrent que Michel diminuerait les excessives impositions dont Léon les avaient surchargés. Mais l'on eut bientôt lieu de s'apercevoir qu'on ne devait attendre de lui ni douceur, ni humanité.

Dans la seconde année de son règne, la révolte d'un homme de néant, nommé Thomas, attira sur l'empire un déluge de calamités. Ce Thomas avait servi à Constantinople dans la maison d'un sénateur; il en fut chassé pour avoir tenté de corrompre sa maîtresse. Craignant une plus grande vengeance, il se retira chez les Sarrazins, abjura le christianisme; et pendant vingt-cinq ans qu'il vécut parmi eux, il se distingua tellement par son courage et ses grands talens pour la guerre, que le calife Mamouh lui donna un corps de troupes à commander. Il sut gagner l'amour et la confiance des soldats; et se livrant à une

folle ambition, il conçut l'espérance de monter sur le trône des Grecs. Pour s'en frayer le chemin, il publia qu'il était Constantin, fils d'Irène ; qu'il s'était dérobé à la cruauté d'une mère ambitieuse et dénaturée, en se faisant passer pour mort lorsqu'elle avait ordonné qu'on lui arrachât les yeux. Cette imposture attira un grand nombre de partisans à l'ambitieux Thomas : des gens de toutes les nations vinrent se ranger sous ses enseignes ; et l'armée impériale, qui était en Orient, se joignit à la sienne. En peu de temps il se rendit maître de toutes les provinces de l'empire grec en Asie ; et ayant pris la pourpre, il se fit couronner empereur par le patriarche d'Antioche. Michel assembla toutes les troupes qui lui restaient pour marcher contre cet imposteur ; mais Thomas les mit en fuite ; et bientôt, ayant équipé une flotte nombreuse, il vint se montrer devant Constantinople. Repoussé deux fois, il se préparait à donner un troisième assaut, lorsqu'une tempête dispersa sa flotte ; et comme la saison était avancée, il leva le siége dans l'intention de le reprendre au printemps. Mais le roi des Bulgares, étant venu au secours de Michel avec une nombreuse

armée, Thomas fut battu et trahi par une partie de ses troupes; il se sauva avec peine, et se réfugia à Andrinople. Il y fut bientôt assiégé et livré à l'empereur par ses propres soldats, que la disette de vivres avait réduit aux plus dures extrémités. Michel ordonna de lui couper les pieds et les mains : ainsi mutilé, il le fit promener par tout le camp. Il mourut peu de jours après, et Michel revint en triomphe à Constantinople.

Pendant cette guerre, les Sarrazins d'Espagne s'emparèrent de l'île de Crète; Michel fit les plus grands efforts pour les en chasser; mais ses troupes furent toujours battues; et les Sarrazins, s'étant fortifiés dans un lieu appelé Cande ou Candax, y bâtirent la ville de Candie, dont toute l'île a pris son nom.

Quelque temps après, la Sicile fut livrée aux Sarrazins d'Afrique. Un nommé Euphémius, à qui l'empereur avait ordonné qu'on coupât le nez pour avoir enlevé et déshonoré une religieuse, était passé en Afrique, et avait obtenu de l'émir une armée navale et le titre d'empereur. Il débarqua en Sicile, parcourut toute l'île, et s'étant présenté devant Syracuse, il exhorta les habitans à le recevoir pour leur souverain. Deux frè-

res, des plus considérables de la ville, vinrent au-devant de lui comme pour lui rendre hommage; et l'ayant abordé, lui tranchèrent la tête. Cependant les Sarrazins se maintinrent dans l'île, et de là passèrent à Tarente, d'où ils chassèrent les Grecs; s'étant ensuite emparés de toute la Calabre, ils se répandirent dans les provinces voisines.

Michel-le-Bègue mourut de dyssenterie après neuf ans de règne; il eut pour successeur Théophile son fils.

Ce prince, qui monta sur le trône en 829, montra d'abord un grand zèle pour la justice. Pendant les premiers mois de son règne, il fit espérer un gouvernement sage et modéré; mais levant le masque tout à coup, il donna un libre cours à la violence de ses passions. Il recommença les persécutions contre le culte des images; et pour assurer sa vie contre les conspirations que pouvait lui faire craindre sa cruauté, il punit du dernier supplice tous ceux qui, pour élever son père, avaient trempé dans le meurtre de Léon l'Arménien.

Dans les premiers jours de son règne, il épousa Théodora, originaire de la Paphalagonie, catholique zélée. Elle résista constamment aux instances qu'il lui

fit de se conformer à ses sentimens. Théodora ne lui donna d'abord que des filles. Il maria la cadette, encore enfant, mais qu'il aimait plus que les autres, à un Arménien, nommé Alexis Mozoles, qui possédait sa plus intime confiance, et s'en était rendu digne par sa prudence, sa valeur et ses talens militaires. Il l'éleva de suite aux dignités de patrice, de proconsul et de césar. Il l'envoya en Italie avec une armée, pour arrêter les progrès et les ravages des Sarrazins. Le surcroît de faveur que lui acquit sa bonne conduite dans cette expédition, lui suscita des envieux qui firent entendre à l'empereur qu'il prenait de secrètes mesures pour le renverser du trône. Alexis, informé de leurs complots, demanda la permission de se retirer dans un monastère : l'empereur la lui refusa, probablement par égard pour sa fille. Mais cette princesse mourut, et vers le même temps l'impératrice accoucha d'un prince. Ces deux circonstances furent funestes à Alexis; l'envie s'arma de nouveau contre lui, et trouva plus d'accès dans l'esprit de l'empereur. On lui fit craindre une prochaine révolte de son gendre; il le rappela de la Sicile, où il commandait, et à son arrivée il le fit in-

dignement battre de verges, quoiqu'il eût promis de ne lui faire aucun mauvais traitement, l'envoya en exil, et confisqua ses biens. Quelque temps après il parut reconnaître son innocence, et consentit à son retour; mais pour n'être plus en butte aux traits de la calomnie, Alexis sollicita et obtint la liberté de passer dans un monastère le reste de ses jours.

Théophile perdait en lui un grand capitaine et un fidèle sujet. Les Sarrazins ne cessaient point de lui faire la guerre, et il résolut de marcher contre eux en personne, accompagné de deux habiles généraux, Manuel et Théophobe. Le premier était parvenu par ses services, sous le règne de Léon l'Arménien, aux premiers grades de la milice. Théophobe, issu du sang royal des Perses, était né à Constantinople, où son père, qui y avait été ambassadeur, était mort peu après sa naissance. Par l'ordre des empereurs il fut élevé avec beaucoup de soins, et acquit par son mérite une grande considération. Le petit nombre des seigneurs persans, dont les pères avaient survécu à la ruine de leur empire, ayant appris qu'il y avait à Constantinople un prince de la famille de leurs souverains, le firent demander à

Théophile pour leur roi, dans l'espérance qu'il délivrerait leur patrie de l'oppression où elle gémissait sous le joug des Sarrazins. L'empereur ne put se résoudre à le leur accorder ; et pour retenir Théophobe auprès de lui, il le décora du titre de patrice, et lui fit épouser Hélène, sa sœur. Il permit en même temps, par un édit, les mariages entre les Grecs et les Perses ; ce qui attira un si grand nombre de ses derniers, qu'on en forma un corps de troupes particulier, sous le nom de légion persane, et le commandement en fut donné à Théophobe.

L'empereur Théophile dut son salut à cette légion. S'étant avancé contre les Sarrazins, après un combat opiniâtre, les Grecs, forcés de plier, se retirèrent dans un grand désordre. Théophile gagna une hauteur avec sa garde ; il y fut aussitôt investi ; et malgré la plus vigoureuse défense, il n'eût pu éviter de tomber entre les mains des ennemis, si Théophobe ne fût venu le délivrer. Peu après Théophile, par sa présomption, perdit une seconde bataille : s'étant imprudemment avancé, il courut un danger encore plus pressant que lors de sa première défaite ; et cette fois il dut sa

délivrance à Manuel qui exposa sa vie pour sauver celle de son souverain. Il parut d'abord sentir le prix du service que ce général lui avait rendu, et lui donna publiquement le titre de son libérateur : mais les applaudissemens que toute l'armée prodiguait à Manuel blessèrent l'orgueil de l'empereur, et de lâches courtisans n'eurent pas de peine à étouffer dans son ame tout sentiment de reconnaissance. Ils s'appliquèrent ensuite à lui inspirer de violens soupçons sur les vues ambitieuses qu'ils supposèrent à Manuel, et le déterminèrent à lui faire arracher les yeux. Il fut secrètement averti, et chercha un asile parmi les Sarrazins; il en reçut l'accueil le plus flatteur, et obtint qu'on ne le forcerait ni à changer de religion, ni à porter les armes contre sa patrie. Le calife lui donna le commandement d'une armée contre les Cermates, peuples voisin du Korassan : il les battit en toute rencontre, et le bruit de ses exploits fit sentir à Théophile la perte qu'il avait faite. Il résolut de tenter l'impossible pour rappeler ce grand homme à son service. En effet, il lui fit faire des offres, qui prouvaient son repentir et le retour entier de son amitié; il lui en donna

pour garant la croix qu'il portait à son cou. Manuel fut touché de ses avances; et comme il conservait un tendre souvenir de sa patrie et des anciennes bontés de son souverain, il osa se fier à sa parole, chercha un prétexte pour se séparer des Sarrazins et revint à Constantinople. L'empereur le reçut avec de grands transports de joie, le déclara son généralissime, et le choisit pour tenir sur les fonts de baptême, Michel son fils, qu'il avait associé à l'empire dès l'instant de sa naissance.

Le retour de Manuel fit remporter à l'empereur quelques avantages sur les Sarrazins; mais ils s'en vengèrent et une bataille que Théophile risqua, malgré l'avis de ses généraux, fut très-funeste à l'empire; l'armée impériale fut mise en fuite, et les Sarrazins prirent et détruisirent la ville d'Amorium. Plus de trente mille habitans furent égorgés et les autres emmenés en esclavage.

Dans le même temps les Perses, dont le nombre s'était accru jusqu'à trente mille, se soulevèrent, faute de paye, et proclamèrent Théophobe empereur. Il fut proclamé malgré lui, et même, dit-on, à son insu; désespéré de cet attentat contre l'autorité de Théophile,

il se hâta de lui écrire qu'il n'y avait aucune part; et pour lui ôter toute inquiétude, il passa à Constantinople, et vint se remettre à sa discrétion. L'empereur parut persuadé de son innocence, et à sa prière, il pardonna même aux rebelles qui furent dispersés en différentes provinces. Mais la prise d'Amorium avait porté un coup mortel à la santé de Théophile; il était tombé dans une noire mélancolie et repoussait toute nourriture; bientôt après il fut attaqué d'une dyssenterie dont il mourut.

Lorsqu'il sentit que sa fin approchait, il fit appeler les sénateurs, et leur recommanda l'impératrice et son fils, encore enfant. On lui avait insinué qu'avec le secours des Perses, Théophobe pourrait être tenté d'usurper le trône impérial. L'inquiétude qu'il en conçut lui fit terminer sa vie par un acte de cruauté. Sur un simple soupçon il ordonna de trancher la tête à Théophobe, et se l'étant fait apporter sur son lit, il la prit par les cheveux, et dit : *Bientôt je ne serai plus Théophile, mais tu n'es plus Théophobe.* En achevant ces mots, il expira dans la treizième année de son règne, l'an 842.

Théophile avait déclaré l'impératrice

régente de l'empire pendant la minorité de son fils qui n'avait que trois à quatre ans. Cette princesse employa les premières années de son règne à rétablir le culte des images, et mit tous ses soins à éteindre une hérésie qui, depuis plus de cent ans, troublait les églises d'Orient, et avait causé à l'empire des maux infinis. Elle sut se faire craindre et respecter par Bogoris, roi des Bulgares, qui voyant l'empire dans les mains d'une femme et d'un enfant, crut pouvoir l'attaquer impunément. La réponse qu'elle fit à ses demandes, accompagnées de menaces, changea les dispositions de Bogoris; lui-même proposa le renouvellement de la paix: Théodora y consentit, et la condition du traité fut qu'elle lui renverrait sa sœur, qui avait été enlevée sur la frontière de Bulgarie. Cette princesse, pendant sa captivité, avait embrassé le christianisme, et contribua dans la suite à la conversion de son frère.

Quand Théodora eut établi la tranquillité au dehors et au dedans, elle entreprit de forcer les manichéens à renoncer à leurs erreurs; les moyens de persuasion ayant été sans effet, on employa la force, et Pétronas, frère de

l'impératrice, leur fit la guerre à outrance.

Cette princesse s'occupait sans relâche des affaires du gouvernement, et trouvait dans les trois ministres que son époux lui avait donné pour conseils, autant d'ardeur que de capacité pour ses vues. L'un des trois était le sage Manuel, maître des offices et général des armées de l'empire; sa valeur et sa prudence assuraient la paix extérieure. Le patrice Bardas, frère de l'impératrice, travaillait en particulier à faire revivre le goût des sciences et des beaux-arts, que l'ignorance des derniers empereurs, et sur-tout les disputes de religion, avaient totalement étouffés. Il ouvrit dans un des palais de Constantinople, des écoles de mathématiques et de philosophie; fit assigner aux maîtres des pensions sur le trésor public, et mit à la tête des études un philosophe, nommé Léon, qui s'était fait par son savoir une grande réputation.

Mais ce patrice, que l'ambition dévorait, ne négligeait aucun moyen de se faire des créatures, et se préparait de loin à gouverner un jour l'empire, à l'exclusion de ses collègues, et même de l'impératrice sa sœur. Il avait remar-

qué dans le jeune empereur, un naturel porté à la débauche et à la dissipation : on lui avait donné pour précepteur un homme de néant et de mœurs corrompues, qui, par de criminelles complaisances, s'était emparé de l'esprit de son éleve.

Bardas prit soin de se l'attacher, et s'appliqua de bonne heure à se rendre agréable au jeune monarque en flattant ses vicieuses inclinations.

Lorsque Michel fut dans l'âge où les passions commencent à se faire vivement sentir, Bardas mit en œuvre tous les artifices que lui suggérait son ambition, pour le dégoûter du travail et l'amener à lui confier toute l'autorité. Afin de n'être point contrarié par ses collègues, il travailla d'abord à les diviser: Théocdiste et Manuel ne s'aimaient pas ; il fomenta secrètement leur mésintelligence. Michel, qui fut avertit que Théocdiste cherchait à le rendre suspect, se retira dans ses terres et cessa de prendre part aux affaires. Alors Bardas entreprit de perdre Théocdiste; et secondé par le précepteur, qui haïssait cet homme de bien, il le noircit tellement dans l'esprit de l'empereur, qu'il ordonna de l'assassiner.

L'impératrice Théodora en fut outrée, et dans sa douleur elle accabla son frère et son fils de reproches sanglans. Elle s'aperçut bientôt qu'elle les gênait l'un et l'autre, et prévint le dessein qu'ils avaient de l'éloigner de la cour, en prenant d'elle-même le parti de se retirer. Mais avant de quitter le palais, elle assembla le sénat et rendit compte de sa régence. Pendant les quatorze ans qu'elle avait tenu les rênes du gouvernement, elle avait extirpé tous les schismes, fait la paix et la prospérité de l'état : elle fit remettre les fonds qui étaient dans le trésor de l'empire. Ils montaient à cent neuf mille pesans d'or, et à trois cent mille livres d'argent. Après avoir ainsi prouvé la sagesse de son administration, elle quitta un fils ingrat pour lui épargner un crime ; mais Bardas qui craignait qu'elle ne tentât de revenir à la cour, obtint de Michel qu'il lui fit couper les cheveux, et l'enfermât avec ses filles dans un monastère. Cette sage Théodora, qui avait gouverné l'empire avec prudence et fermeté, ne fut pas moins admirable dans sa retraite ; elle donna des exemples de piété, qui l'ont fait insérer par l'église grecque dans le catalogue des saints.

Cette princesse dut cruellement souffrir en voyant tous les désordres où se livrait son fils ; aussi, dit-on, qu'elle mourut de chagrin après neuf ans de retraite. Michel abandonnait à Bardas tout le soin du gouvernement, et content de se livrer tout entier aux plaisirs de la volupté et aux plus honteux excès, il s'était formé une cour de bouffons et de jeunes libertins, qui tournaient en dérision les plus saintes cérémonies de la religion. Leurs jeux étaient de se revêtir des habits sacerdotaux, et d'imiter dans cet appareil le faste imposant de l'église dans les jours solennels. Les profusions de l'empereur épuisèrent en peu de temps tous les fonds que la régente avait accumulé par une sage économie. Pour assouvir l'avidité des vils courtisans qui l'obsédaient, Michel fit fondre et convertir en espèces, des figures de lions, de tigres et de vautours d'or massif, et jusqu'à un chef-d'œuvre de travail et de délicatesse, un platane de même métal, sur les branches duquel étaient des oiseaux qui, par des ressorts cachés, chantaient plusieurs airs et formaient un espèce de concert.

L'indigne conduite de Michel le rendit l'objet de la haine et du mépris pu-

blics : Bardas en acquérait d'autant plus d'autorité, et se flattait de parvenir au trône impérial. Mais il trouva un obstacle à ses vues dans le patriarche Ignace, qui s'éleva fortement contre le commerce scandaleux qu'il avait avec sa belle-fille, et lui refusa la communion. Bardas eut le crédit de chasser Ignace de son siége, et de mettre en sa place le célèbre Photius, esprit souple et artificieux, qui non-seulement ferma les yeux sur les désordres de l'empereur et de son ministre, mais ne se fit point scrupule de manger avec les compagnons de leurs débauches. Bardas obtint le titre de césar, et il n'avait plus qu'un pas à faire pour arriver à son but, lorsque, par une funeste catastrophe, il fut tout à coup précipité du faîte où l'avait placé une aveugle ambition. Un nommé Basile, macédonien, que lui-même avait produit à la cour, ayant su plaire à l'empereur par son habileté à dresser des chevaux, parvint à une si grande faveur, qu'il fit ombrage à Bardas. Il chercha les moyens de s'en défaire ; Basile fut averti, et se hâta de le prévenir. Le favori eut l'adresse de se servir du gendre même de Bardas, nommé Symbace. Il avait à se plaindre de son beau-père, et

en le flattant de l'espoir de succéder à sa puissance, on le porta à dénoncer à l'empereur que Bardas avait formé le projet de lui ôter la couronne et la vie. Basile reçut ordre de le poignarder ; et pour récompense, Michel l'associa à l'empire. Les deux empereurs vécurent quelque temps en bonne intelligence, et Basile s'occupait à réformer les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement ; mais comme l'inconduite de Michel redoublait de jour en jour, et que le peuple murmurait hautement, son collègue crut devoir essayer de le ramener à un genre de vie plus décent. Michel s'offensa des sages remontrances de Basile : il se repentit de s'être donné un collègue qui s'établissait censeur de sa conduite, et résolut de s'en défaire. Il donna ordre d'assassiner Basile à la chasse ; mais celui qu'il en chargea eut horreur de ce crime : il avertit Basile, qui sauva sa vie, en poignardant Michel.

Ce prince avait régné près de vingt-six ans, et n'était guère que dans sa trentième année. Il fut assassiné en 867. Protecteur de Photius, qui s'est rendu célèbre par le schisme qui a séparé l'église grecque de l'église latine, Michel associa en quelque sorte tout l'empire

aux désordres de sa vie, par les troubles qu'excitèrent le renvoi du patriarche Ignace, dont il donna la place à l'intrus Photius.

Basile s'empressa de réparer cette injustice. Aussitôt qu'il fut seul empereur, il chassa Photius, et rétablit saint Ignace; mais, quelques années après, Photius trouva moyen de regagner la faveur de Basile. En dressant une fausse généalogie, par laquelle il faisait descendre ce prince de Tiridate, roi d'Arménie, il sut flatter la vanité et la curiosité de Basile, qui le rappela de son exil pour lui faire expliquer cet écrit qu'il avait tracé en vieux caractère égyptien. Son profond savoir fut admiré de l'empereur; et son adulation lui réussit si bien, que le prince le logea dans le palais, l'admit à sa plus intime confiance, et lors de la mort de saint Ignace, le fit remonter sur le siége patriarchal de Constantinople.

Basile gouverna d'ailleurs avec beaucoup de justice et de modération; il fit la guerre aux Sarrazins avec quelque succès, et mérita l'amour de ses peuples, qui le regardaient moins comme leur prince que comme leur père. Cependant ce prince, qu'on dit si bon, pensa com-

mettre une bien grande injustice envers son fils, le prince Léon, accusé faussement d'avoir voulu l'assassiner : quelques historiens impliquent Photius dans cette accusation ; il avait placé près de l'empereur un moine, nommé Santaraben, qui lui était dévoué, grand scélérat, mais hypocrite raffiné ; sous les dehors d'une austère piété, il séduisit Basile, et s'empara de son esprit. Le prince Léon, qui l'avait pénétré, en parlait comme d'un imposteur, qui abusait impudemment de l'aveugle confiance de son père. Santaraben parut ignorer ses discours, et affecta de témoigner à Léon le zèle le plus vif pour ses intérêts et sa conservation. Il lui conseilla un jour de se munir d'un poignard quand il irait à la chasse, pour se défendre dans le besoin, soit contre les bêtes féroces, soit contre quelques ennemis secrets. Léon donna dans le piége, et suivit ce conseil. Alors Santaraben avertit l'empereur que son fils, impatient de régner, épiait le moment de l'assassiner, et ne marchait jamais sans être armé d'un poignard. Le crédule Basile le fit fouiller, trouva le poignard ; et sans autre examen, fit mettre son fils en prison. Santaraben conseilla au roi de lui faire arracher les yeux :

mais le sénat et Photius intercédèrent pour lui ; et Basile se contenta de le faire garder étroitement. Léon avait tenté inutilement tous les moyens de se justifier ; Basile, importuné des sollicitations, avait défendu qu'on prononçât devant lui le nom de son fils ; tout le monde le plaignait ; on était généralement persuadé de son innocence, mais l'on n'osait plus en faire mention. Un long-temps s'était écoulé depuis la captivité du prince, lorsqu'un jour que l'empereur donnait audience aux principaux du sénat, un perroquet, qui de sa cage suspendue dans la salle où était alors Basile, avait entendu souvent déplorer le sort du prince infortuné, répéta plusieurs fois: *Hélas! pauvre Léon! ah! malheureux Léon!* Ses amis profitèrent de l'occasion : s'apercevant que les mots prononcés par le perroquet avaient réveillé les sentimens de la nature, ils insistèrent vivement, et obtinrent la grâce du prince. Basile lui rendit ses bonnes grâces et son amitié, et mourut peu de temps après, dans la dix-neuvième année de son règne, l'an 886. Il donna à son fils d'excellentes règles de gouvernement, consignées dans un ouvrage qui subsiste encore

sous le titre d'*Avis au prince Léon.*

L'amour des belles-lettres et de la philosophie acquit à Léon le surnom de philosophe ; et les ouvrages qui nous sont restés de ce prince font foi de la diversité de ses connaissances. Lorsqu'il eut pris possession du gouvernement, il chassa Photius du siége patriarchal de Constantinople, et l'enferma pour le reste de ses jours dans le monastère des Arméniens.

On donna sa place à Etienne, frère de l'empereur, qui l'occupa pendant six ans et demi, et mourut en odeur de sainteté.

Léon fit subir en même temps au moine Santaraben la juste punition de ses crimes : il ordonna qu'il fût battu de verges, et envoyé en exil dans la ville d'Athènes. Peu de temps après il lui fit arracher les yeux, et le confina au fond de l'Asie.

Pendant le cours d'un long règne, Léon fut presque toujours en guerre, soit contre les Sarrazins, soit contre les Bulgares, soit contre le duc de Spolette, qui s'empara d'une partie des possessions de l'empire grec en Italie.

Quoique Léon gouvernât avec sagesse, on forma contre lui plusieurs conspira-

tions ; il les découvrit, et borna le châtiment des coupables à un simple bannissement. Cette clémence pensa lui être funeste. Un jour de la Pentecôte, pendant qu'il était à l'office, un inconnu lui donna un coup de bâton, qui l'eût assommé, si la force du coup n'eût été amortie par la rencontre d'un chandelier. L'assassin fut arrêté, et appliqué aux plus violentes tortures, sans qu'on pût lui faire avouer ses complices. On lui coupa les pieds et les mains ; il fut ensuite brûlé vif dans l'hippodrome. On répandit quelques soupçons sur Alexandre, frère de l'empereur ; mais faute de preuves, l'affaire ne fut pas suivie.

Léon avait perdu, après douze ans de mariage, l'impératrice Théophanon, princesse respectable par sa douceur et son éminente piété. Il n'en avait eu qu'une fille, qui mourut presqu'en naissant ; et il épousa en seconde nôces Zoé, qui avait été sa maîtresse du vivant de Théophanon. Il la perdit encore au bout de vingt mois, et Léon prit une troisième femme, nommée Eudoxie, qui mit au monde un prince ; mais il ne vécut pas, et la mère mourut en lui donnant le jour. L'ardent désir de laisser à l'empire un héritier de son sang, lui fit

prendre la résolution de se remarier encore. Mais comme les quatrièmes noces étaient défendues par les canons, et même par les lois civiles, Léon, prévoyant de fortes oppositions de la part du patriarche et du clergé, prit le parti d'épouser secrètement Zoé-Carbonopsine, dont l'histoire nous a laissé ignorer la naissance. Elle lui donna un fils qui lui succéda, sous le nom de Constantin-Porphyrogenète. Il voulut le faire baptiser solennellement, et donner à Zoé le titre d'impératrice. Nicolas, surnommé le mystique, refusa d'administrer le baptême à l'enfant, que l'empereur n'eût promis de se séparer de Zoé. Il le promit avec serment : mais trois jours après il la fit revêtir des ornemens impériaux, célébra son mariage civilement, et écrivit au pape Sergius et aux patriarches d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, pour les inviter à faire examiner la validité de son union. En attendant leur décision, il se fit donner la bénédiction nuptiale par un prêtre nommé Thomas. Le patriarche le déposa, et défendit à l'empereur l'entrée de l'église. Mais dans un concile qui fut tenu à Constantinople, en présence des légats du pape, le mariage de Léon fut

autorisé par dispense. Ce prince mourut, peu de jours après cette décision, d'une attaque de colique, dans la vingt-sixième année de son règne, l'an 911. Il a laissé plusieurs ouvrages, un traité sur la tactique, et un recueil intitulé les Basiliques, ou Lois impériales. Il fit aussi quelques traités théologiques et historiques ; mais ses basiliques, qui eurent plus de célébrité, étaient une compilation du code de Justinien, auquel il avait ajouté les lois rendues par les successeurs de cet empereur. Ce recueil n'était, à proprement parler, qu'une continuation de celui que l'empereur Basile avait commencé.

Vous voyez, ma chère Aline, que le fils était digne du père. Fidèle aux principes qu'il avait reçus de l'auteur de ses jours, Léon voulut encore ajouter à sa gloire, en mettant la dernière main à son ouvrage. C'est assurément se montrer très-bon fils ! A quelques échecs près, le règne de Léon-le-Philosophe fut d'ailleurs avantageux à ses peuples ; il les rendit heureux, ce qui tient lieu de bien des éloges.

LETTRE XXXV.

Empire d'Occident, depuis son rétablissement jusqu'à son démembrement, et inclusivement jusqu'à la mort de Charles-le-Chauve. — Rois de France, d'Italie et d'Aquitaine, pendant cette période. — Fin du règne de Charlemagne. — Louis-le-Débonnaire, Lothaire, Charles-le-Chauve.—Pépin, Bernard, Lothaire.—Louis, Pépin, Charles, Louis II.—Louis III et Carloman; Nominoé, reconnu roi de Bretagne; Erispoé, son fils et son successeur; Charles, roi de Provence, et Lothaire, roi de Lorraine.

Nous avons vu, ma chère Aline, le rétablissement de l'empire d'Occident en faveur de Charlemagne, et je m'aperçois que, sensible à la gloire de votre patrie, vous vous énorgueillissez de son agrandissement, et que l'histoire de France acquiert pour vous plus d'intérêt depuis que vous voyez ses rois figurer parmi les grands potentats. Ainsi donc, le reflet de l'ambition se communique jusqu'à vous; et pour stimuler votre attention il faut vous présenter les héros dont la France s'honore; il faut vous la

faire contempler dans sa gloire, vous identifier aux progrès de sa puissance, pour vous faire trouver dans ses annales une partie des charmes qu'avait pour vous l'empire romain. Vous jouissez de le voir en quelque sorte rétabli, et surtout uni au diadème des Français. Mais je dois vous dire, qu'aussitôt que Charlemagne eût reçu des mains du pape Léon III la couronne impériale, il cessa de prendre le titre de patrice des Romains, en vertu duquel il jouissait, dans la ville et dans le duché de Rome, des droits et des prérogatives de la souveraineté. Il remit au pape le pouvoir souverain sur la ville et le territoire de Rome, mais avec une autorité subordonnée à la sienne. Les Romains prêtèrent tout à la fois à l'empereur et au souverain pontife le serment de fidélité. Dans les monnaies que les papes firent frapper, on mit d'un côté leur nom ou la figure de saint Pierre, et de l'autre celui de l'empereur. Tous les actes publics furent datés de l'année de l'empire et du consulat perpétuel de Charlemagne, suivant ce qui se pratiquait pour les empereurs grecs. Dès-lors le nouvel empereur d'Occident écrivit à celui d'Orient comme à son égal, et ne lui donna

que le titre de frère au lieu de celui de père ou de seigneur, que lui donnaient les rois de France, d'Espagne, d'Italie et autres.

Mais si Charlemagne acquit avec le titre d'empereur une sorte de suprématie, vous venez de voir qu'il céda aussi quelque chose à l'église, et qu'il augmenta sa puissance temporelle. Après avoir passé l'hiver à Rome pour régler les affaires d'Italie, Charlemagne revint en France, et chargea Pépin son fils, roi d'Italie, de faire la guerre à Grimoal, duc de Bénévent, qui avait repris les armes pour se soustraire au joug de la dépendance. Ce prince habile, et non moins prudent que valeureux, se soutint, avec le secours des Grecs, pendant plusieurs années, contre les efforts de Pépin.

En rentrant en France, Charlemagne apprit que son fils Louis, roi d'Aquitaine, venait de se rendre maître de Barcelone, et on lui amena à Salz en Franconie le perfide Zado, qui quatre ans avant s'était mis, en qualité de vassal, sous la protectiou du roi de France.

C'est aussi à Salz que Charlemagne reçut les ambassadeurs de Nicéphore,

et renouvela les anciens traités de paix avec les Grecs.

Depuis plus de trente ans que Charlemagne faisait la guerre aux Saxons, il n'avait pu parvenir à les dompter entièrement. Il prit le parti de transplanter dans ses états dix mille familles de ceux qui habitaient au delà de l'Elbe, et donna leur pays aux Abotrites, ses fidèles alliés. Cette rigueur produisit l'effet qu'il s'en était promis. La crainte d'un semblable traitement porta les autres à se soumettre de bonne foi; et ils députèrent les principaux d'entr'eux à Charlemagne pour lui déclarer qu'ils étaient dans la résolution d'embrasser le christianisme. Il leur accorda la paix, leur laissa leurs lois et leurs franchises, sous la condition d'obéir aux magistrats que l'empereur leur enverrait. Dès ce moment les Saxons furent réunis aux Français pour ne faire qu'un corps de nation.

Dans le même temps, quelques chefs d'Esclavons vinrent prier l'empereur d'interposer sa médiation et son autorité pour régler leurs différends; il réussit à les concilier, et leur donna un duc pour les gouverner.

L'année suivante les représentations de Théodore, cagan des Huns, habitans

de la Pannonie, et tributaires de l'empire français, sur les incursions et les brigandages des Esclavons leurs voisins, firent projeter à Charlemagne de subjuguer la Bohême, occupée par les Esclavons. Il donna à son fils Charles la conduite de cette guerre. Pendant que ce prince se signalait dans cette expédition, le roi d'Aquitaine continuait avec succès la guerre contre les Maures.

A la guerre de Bohême succéda celle contre Godefroi, roi de Danemarck, qui vint attaquer Charlemagne avec des forces redoutables de terre et de mer. Ce prince, fier et audacieux, entreprit d'éloigner les Français de ses états. Après avoir remporté quelques avantages sur les Esclavons, il se proposait d'envahir la Saxe, et portait même ses vues jusqu'à conquérir la Germanie. Le prince Charles marcha contre lui avec une nombreuse armée de Français et de Saxons. Les Danois se retirèrent à son approche; et l'armée française s'étant avancée jusqu'à la frontière du Danemarck, la désola par le fer et par le feu. Charles fortifia un pont qu'il avait jeté sur l'Elbe, et fit construire deux forts sur cette rivière pour arrêter les courses des Danois.

Godefroi prit de son côté ses précautions pour fermer aux Français l'entrée de son royaume; il fit élever une muraille flanquée de tours. Nos anciens historiens désignent assez ordinairement les Danois par le nom de Normands, qui signifie *hommes du Nord.* Ce nom s'appliquait non-seulement aux peuples du Danemarck, mais encore aux Suédois, Norwégiens et autres nations du septentrion. Les habitans de ces froides régions manquaient de subsistances, et venaient ravager les côtes de l'Angleterre, de la France et de la Germanie. Ils étaient d'abord en petit nombre; mais amorcés par l'appât du butin, ils s'embarquèrent à l'envi, et bientôt ils vinrent avec des flottes formidables porter de tous côtés la désolation. Comme leurs excursions devenaient beaucoup plus fréquentes depuis quelques années, Charlemagne s'en alarma; il sentit tout ce que l'on aurait à craindre de ces barbares, sur-tout après sa mort, lorsque son empire serait partagé entre les princes ses enfans. Pour se précautionner contre leurs descentes, il fit construire une prodigieuse quantité de navires, et ordonna qu'ils fussent toujours armés pour le besoin. Mais ces précautions fu-

rent négligées dans la suite, ou devinrent insuffisantes contre la puissance de ces pirates.

Cependant Godefroi ne renonçait point à ses vastes projets; il osait même se vanter qu'il irait jusqu'à Aix-la-Chapelle présenter la bataille à Charlemagne; mais il échoua dans son entreprise. Ses grands préparatifs n'aboutirent qu'à s'emparer de petites îles qui bordent la côte de la Frise. Les Français et les Frisons allèrent au devant de lui, furent vaincus dans un premier combat; mais les promptes mesures de Charlemagne arrêtèrent les progrès des Danois. Non content d'ordonner un grand armement, ce prince marcha lui-même avec des forces imposantes, et fit rentrer la flotte danoise dans ses ports. Godefroi ayant été assassiné vers ce même temps, Hemmingue, son fils et son successeur, demanda la paix; et pour l'obtenir, restitua tout ce que son père avait conquis.

Charlemagne termina aussi heureusement la guerre d'Espagne. On convint que l'Ebre servirait de limites entre les possessions des Français et celles des Sarrazins.

Mais le bonheur qui accompagnait les expéditions de ce grand roi fut troublé

par des chagrins domestiques. Il eut la douleur de perdre Pépin, roi d'Italie, et dans l'année suivante Charles, son fils aîné. Ces deux princes étaient dignes des regrets des Français par leur valeur, leurs talens militaires, la sagesse de leur conduite et leur inviolable attachement à l'empereur leur père. Pépin laissait cinq filles et un fils nommé Bernard. Charlemagne fit venir près de lui les cinq princesses, et créa Bernard roi d'Italie. Charles ne laissa point d'enfant, et il ne restait à l'empereur de fils légitime que Louis, roi d'Aquitaine. La douceur et la piété de ce prince, jointes à la valeur dont il avait donné des preuves signalées, firent espérer à son père qu'il serait digne de lui succéder. Et comme Charlemagne avançait en âge, il résolut d'associer Louis à l'empire. Ayant convoqué à Aix-la-Chapelle une diète générale, il y déclara ses intentions. Tous y applaudirent, et Louis fut proclamé empereur. Quelques jours après on fit dans l'église principale la cérémonie de son couronnement, et Charlemagne voulut qu'il prit sur l'autel la couronne impériale, et la mit lui-même sur sa tête pour faire entendre qu'il la tenait de Dieu seul. Il fit ensuite partir pour

l'Italie Bernard, fils de Pépin, et lui donna pour ministres Adalard, abbé de Corbie, et son frère Vala.

Charlemagne avait soixante-douze ans lorsqu'il fut attaqué, à Aix-la-Chapelle, d'une pleurésie qui le mit au tombeau, dans le mois de janvier de l'année 814.

Vous serez peut-être bien aise, ma chère Aline, de savoir quelle était l'étendue de son vaste empire. Il comprenait toute la France, la plus grande partie de la Catalogne, la Navarre, et une partie de l'Arragon; la Flandre, la Hollande et la Frise; la Westphalie, la Saxe, la Franconie, la Souabe, la Thuringe et la Suisse, avec d'autres provinces de la Germanie; les deux Pannonies, c'est-à-dire, l'Autriche et la Hongrie, la Dace, la Bohême, l'Istrie, la Liburnie, la Dalmatie et différens cantons de l'Esclavonie; enfin toute l'Italie jusqu'à la Calabre inférieure où se terminait le duché de Bénévent.

Louis apprit en Aquitaine la mort de Charlemagne, et se rendit à Aix-la-Chapelle pour prendre possession de l'empire. Il donna ses premiers soins à l'exécution du testament de son père, dont il se fit un devoir de remplir fidèlement les volontés. Les désordres de ses sœurs

attirèrent ensuite son attention. Ces princesses, au nombre de sept, non mariées, tenaient dans le palais une conduite peu conforme à la bienséance qu'exigeait leur sexe et leur rang. Dans la crainte que leur frère, dont elles connaissaient l'extrême piété, ne les gênât dans leurs plaisirs, elles résolurent de se faire enlever par leurs favoris. L'empereur prévint ce scandale, et fit arrêter ceux qui avaient trempé dans le complot : quelques-uns furent exilés; d'autres condamnés à perdre la vue, et d'autres à mort. Les princesses furent reléguées dans les terres que Charlemagne leur avait assignées. Il éloigna de même les cinq princesses ses nièces, filles de Pépin, roi d'Italie, et ne retint auprès de lui que ses trois frères naturels encore en bas âge; Drogon, Hugues et Thierry, qu'il fit élever avec beaucoup de soin. Il s'appliqua en même temps à réformer quelques abus que Charlemagne, occupé de guerres continuelles, n'avait pu entièrement détruire. Il permit aux familles saxonnes, que Charlemagne avait transplantées en France, de retourner dans leur pays; et par cet acte de bonté, il s'attacha pour jamais cette fière nation.

On se promettait un règne heureux et tranquille. On l'espérait d'autant plus, que Louis avait gouverné l'Aquitaine avec sagesse ; qu'il avait montré beaucoup de valeur dans ses expéditions militaires, un grand zèle pour la religion, la justice et le bon ordre. Sa douceur, sa libéralité et sa clémence, lui acquirent le surnom de *Débonnaire ;* mais on reconnut bientôt qu'il avait des vues trop bornées pour le vaste empire que Charlemagne lui avait laissé ; qu'il était faible, timide, irrésolu, et que par une piété mal entendue, il négligeait les devoirs essentiels de son état, pour s'attacher à des petites pratiques de dévotion, plus convenables à un solitaire qu'à un monarque. On l'a accusé d'avoir enhardi le crime par sa trop grande facilité à le pardonner, et de s'être livré sans discernement à des ministres qui abusaient de sa confiance et de son excessive douceur. On lui reproche encore d'avoir donné trop d'autorité aux évêques et aux moines, qui ne payèrent ses bienfaits que d'ingratitude et de mépris.

L'une des premières fautes de Louis vint de sa facilité à se laisser prévenir ; on en abusa pour lui inspirer des soup-

çons contre Bernard son neveu, roi d'Italie, qu'on supposa mécontent de n'avoir pas été appelé à l'empire comme fils de Pépin, frère aîné de Louis. Il fut mandé à Aix-la-Chapelle pour rendre hommage au nouvel empereur. Sa prompte obéissance ferma la bouche à la calomnie. Louis le reçut avec les témoignages de la plus vive tendresse, et ne lui laissa entrevoir aucun doute sur sa fidélité; mais, peu après son départ, on s'aperçut que les premières impressions n'étaient pas effacées. De lâches courtisans attaquèrent les deux ministres, Adalard et Vala, que Charlemagne avait attachés à Bernard. On fit entendre à l'empereur, qu'étant issus du sang royal, par un fils de Charles-Martel, il était à craindre qu'ils n'eussent formé des projets d'indépendance. Ces discours trouvèrent un facile accès dans l'esprit faible et jaloux du timide empereur. Les deux ministres, avertis de l'orage qui les menaçait, se hâtèrent de repasser en France. Adalard s'enferma dans son abbaye de Corbie; mais ses persécuteurs persuadèrent à l'empereur de l'exiler dans l'île d'Héri, aujourd'hui Noirmoutier. Vala renonça au monde; et s'étant séparé de sa femme, prit l'ha-

bit monastique dans la même abbaye.

L'empereur avait de son mariage avec Ermengarde, fille du duc Enguerrand, trois princes : Lothaire, Pépin et Louis. Il envoya l'aîné en Bavière, pour y commander en son nom; Pépin en Aquitaine, et retint dans le palais Louis encore enfant.

Deux ans après, Heriolt ou Harald, qui régnait sur une partie du Danemarck, en fut dépouillé par Ragenfroi, qui possédait l'autre moitié de ce royaume. Hériolt se réfugia auprès de l'empereur, et lui demanda le secours de ses armes pour remonter sur le trône. Il l'obtint facilement, car il était utile que les Danois, occupés de divisions intestines, ne pussent être tentés de faire des courses sur les terres de l'empire. Louis envoya Hériolt en Saxe, et l'année suivante, il fit marcher sur les frontières du Danemarck une forte armée de Saxons et d'Esclavons abotrites, qui désolèrent le pays, et en emmenèrent un grand nombre d'otages. Pendant la durée de cette guerre, qui fut longue, Hériolt embrassa le christianisme, et l'introduisit dans son royaume lorsqu'il y fut rétabli.

La France eut ensuite la guerre, d'un

côté contre les Esclavons, et de l'autre contre Lupus, duc des Gascons. Louis soumit les uns et les autres; mais comme ces expéditions et les soins intérieurs de son empire le détournaient de ses exercices spirituels, pour y vaquer plus librement, il s'était associé, dès l'année 817, Lothaire, son fils aîné, et il avait créé Pépin, roi d'Aquitaine, et Louis, roi de Bavière, sous la dépendance des deux empereurs. Bernard, roi d'Italie, et fils de Pépin, frère aîné de Louis, s'était persuadé qu'à ces deux titres l'empire devait le regarder; il se plaignit, comme d'une injustice, de l'association de Lothaire, et bientôt se révolta ouvertement. Il engagea dans son parti toutes les villes d'Italie, et plusieurs seigneurs de la cour de Charlemagne, qui, sous le nouveau règne, avaient été disgraciés ou réduits à vivre sans crédit et sans considération. Il fit de grandes levées, et s'empara du passage des Alpes. Louis marcha contre lui; et le seul bruit de son départ répandit la terreur parmi les troupes de Bernard. Presque toutes l'abandonnèrent, et il ne vit d'autre ressource que de venir, avec quelques-uns de ses principaux seigneurs, implorer la clémence de l'empereur.

Selon une chronique du temps, l'impératrice Hermengarde, qui était mal avec Bernard, lui avait mandé de la venir trouver, comme pour se raccommoder avec lui, et elle l'avait fait assurer qu'il ne courait aucun risque.

Ce prince fut arrêté en arrivant, et mis en prison avec ses complices. On leur fit leur procès dans une assemblée générale de la nation, et tous furent condamnés à mort, à l'exception des évêques, qui furent déposés et relégués dans des monastères. L'empereur commua la peine de mort en celle de perdre la vue, et Bernard mourut trois jours après qu'on lui eut arraché les yeux, l'an 818.

L'auteur de la chronique que j'ai citée tout à l'heure, prétend que ce fut l'impératrice elle-même qui arracha les yeux à ce malheureux prince, à l'insu de l'empereur, et que la douleur qu'il en ressentit lui causa la mort. Il est certain qu'une telle cruauté était opposée au caractère de Louis, né doux, facile et prompt à pardonner les plus grands crimes : il est probable qu'il ignora en effet le supplice de son neveu, ou qu'il fut forcé d'y consentir. Il en eût toute sa vie de cuisans remords, et même ne

se pardonna pas les mauvais traitemens qu'il avait faits aux ministres de Bernard, Adalard et Vala, ni sa rigueur envers ses trois frères naturels, Dragon, Hugues et Thierry, qu'il avait engagés, malgré eux, dans la cléricature, quelques jours après la mort de son neveu.

Morvan, duc de Bretagne, prince fier et ennemi de toute sujétion, fit vers ce même temps des courses sur les frontières de France. Les ducs de cette province affectaient souvent de se donner le titre de rois, pour marquer leur indépendance, et refusaient de payer les tributs qu'ils devaient comme vassaux de la couronne. L'empereur marcha contre lui à la tête d'une armée; et comme il arrivait sur les frontières de la Bretagne, Morvan s'étant déguisé, pour aller reconnaître les forces de l'armée ennemie, fut tué par un des écuyers de l'empereur. Viomarch, qui se mit à la tête des Bretons, fut tué par le comte Lambert. Les Bretons se soumirent et renouvelèrent leur serment de fidélité. L'empereur donna le gouvernement de la Bretagne à Nominoé, qui avait refusé de se joindre aux révoltés.

Peu après, l'impératrice Hermengarde

mourut. Les ministres et les courtisans, qui craignaient que Louis-le-Débonnaire n'abdiquât l'empire pour se retirer dans un monastère, le pressèrent vivement de se remarier. Il céda à leurs instances, et épousa Judith, fille de Welf ou Guelfe, d'une des premières maisons de Bavière. Cette princesse était belle et spirituelle ; elle prit un grand empire sur l'esprit de son époux, et abusa de son ascendant : elle attira sur l'empire une foule de maux.

Deux ans après son second mariage, Louis fit épouser à son fils Lothaire, Hermengarde, fille du comte de Provence. La France et la Germanie furent alors affligées d'une famine générale, et d'une horrible peste qui dépeupla plusieurs villes. Ces deux fléaux furent accompagnés de tremblemens de terre et de tempêtes qui causèrent de tous côtés une affreuse désolation. Louis, toujours déchiré de remords, crut que le ciel, irrité contre lui, vengeait par ces calamités le meurtre de Bernard, l'injuste exil d'Adalard et de Vala, et la violence dont il avait usé envers ses frères naturels. Il commença par rappeler les exilés, et leur rendit leurs biens ; ensuite il convoqua dans son palais d'Attigny

une diète générale, où Drogon, Hugues et Thierry furent appelés; il leur demanda pardon, et leur laissa la liberté de quitter leurs monastères. Il s'accusa, en pleine assemblée, de la mort de Bernard, et demanda, que pour l'expiation de ses péchés, on le soumit à la pénitence publique. Il rétablit de plus auprès de lui les clercs et les moines suspects; entr'autres Vala, ce célèbre abbé de Corbie, fut réintégré et admis dans son conseil. Cette faiblesse occasiona toutes les infortunes de Louis-le-Débonnaire; ses ennemis ne lui pardonnèrent jamais sincèrement, et s'unirent bientôt pour tramer sa perte.

Lorsque la diète fut séparée, l'empereur envoya Lothaire en Italie pour veiller à l'administration de la justice; et comme ce prince était sans expérience, il lui donna Vala pour guide et pour conseil. Le jeune empereur, après avoir mis ordre aux affaires d'Italie, se disposait à repasser en France, lorsqu'il fut invité, par le pape Pascal, à venir recevoir, à Rome, à l'exemple de son père, la couronne impériale devant l'autel et le tombeau de saint Pierre. Les papes en avaient fait un devoir de religion, et ne donnaient le titre d'*auguste*

que lorsque les empereurs l'avaient rempli. De-là vint le droit qu'ils s'arrogèrent par la suite de confirmer les élections des empereurs. Après avoir rempli cette cérémonie, Lothaire se rendit à Francfort où l'impératrice Judith venait d'accoucher d'un prince, qui fut depuis empereur, sous le nom de Charles-le-Chauve. La naissance de ce quatrième fils devint une funeste source de divisions dans la famille impériale, et l'on y rapporte le commencement de la décadence de l'empire, si glorieusement fondé par Charlemagne.

L'impératrice Judith ne fut pas plutôt mère, qu'elle tourna toutes ses pensées au soin de procurer un établissement avantageux au jeune Charles. Pour y parvenir, il fallait obtenir de l'empereur qu'il changeât le partage qu'il avait fait entre les trois princes ses fils aînés, et qu'il avait confirmé avec serment dans les diètes d'Aix-la-Chapelle, de Nimègue et de Thionville. La chose était d'autant plus difficile, que les évêques et les seigneurs avaient fait les mêmes sermens que l'empereur, et Judith devait bien penser que les princes ne se prêteraient point volontiers au démembrement de leurs états. Ils pou-

vaient d'ailleurs compter sur un grand nombre de mécontens, qui méprisaient la faiblesse de Louis, et se plaignaient de l'administration arbitraire et tyrannique du duc de Septimanie. Mais Judith, ayant mis dans ses intérêts ce principal ministre, crut avoir tout gagné : elle se servit habilement de ses conseils et de son crédit pour vaincre les scrupules du pieux empereur ; elle eut même l'adresse d'engager Lothaire à la servir. Il avait tenu son fils sur les fonds de baptême ; et, séduit par les carresses et les flatteuses promesses de Judith, il consentit à un nouveau partage, ou promit du moins de ne point s'y opposer. En conséquence, dans une assemblée générale convoquée à Worms, Louis déclara qu'il donnait à Charles, son quatrième fils, un royaume formé dans le cœur de la France ; il s'étendait depuis la Loire jusqu'à la Meuse, comprenait une partie de l'Allemagne, la Suisse et le pays de Genève. Quoique Lothaire perdit quelques provinces, il acquiesça au partage, et jura de protéger le jeune prince son frère envers et contre tous.

Pépin, roi d'Aquitaine, et Louis, roi de Bavière, se montrèrent moins dociles.

Cependant ils ne manifestèrent hautement leur mécontentement, que lorsqu'ils eurent formé un parti puissant; et se contentant d'abord de fomenter sous main, les plaintes et les murmures qu'avaient excité la déclaration de Louis, ils profitèrent des dispositions de ses anciens ennemis. On répandit des bruits calomnieux, on exagéra les désordres de l'état; et les intrigues de Judith, vinrent servir d'appui à la conspiration qui se formait. Cette princesse avait appelé à la cour Bernard, comte de Barcelone; elle lui avait fait donner la tutelle de son fils Charles, et le traitait avec une bonté qui fut interprétée défavorablement. Il était jeune, beau et bien fait. On supposa qu'il existait entre eux un commerce scandaleux, et Lothaire lui-même s'indigna contre sa belle-mère, dont il se reprocha d'avoir été dupe. Déjà Vala, poussé par un zèle indiscret, avait fait à l'empereur de fortes remontrances sur les dérèglemens qui régnaient dans tout l'empire. Louis ne s'était point offensé de cette liberté, mais les discours de l'abbé de Corbie avaient fait une forte impression sur l'esprit des peuples. Une nouvelle révolte des Bretons ayant obligé l'em-

pereur de marcher contre eux, les mécontens profitèrent de ce moment pour se rallier, et Lothaire se joignit à ses frères. Il s'unit à la conspiration formée contre son père. Elle tendait à déposer Louis, dégrader l'impératrice, et faire une justice exemplaire de celui qu'on supposait son amant, et qu'on accusait de toutes les calamités publiques.

Louis, averti du complot, envoya l'impératrice dans le monastère de Sainte-Marie à Laon, permit au duc Bernard de se retirer à Barcelone, et se rendit lui-même à Compiègne. Pendant qu'il convoquait une assemblée générale, Pépin fit enlever Judith du monastère de Sainte-Marie, et la fit conduire à Poitiers, où on la força de prendre le voile.

Louis, que ses fils avaient déclaré déchu de toute autorité, était au moment de céder aux instances qu'ils lui faisaient pour prendre la tonsure, lorsqu'un moine, nommé Gondebaud, réussit par son adresse à ramener les rois d'Aquitaine et de Bavière au respect qu'ils devaient à leur père. L'assemblée convoquée à Compiègne avait été transférée à Nimègue. La diete générale allait s'ouvrir, et Lothaire se flattait qu'elle se

terminerait par l'abdication volontaire de Louis. Ce faible prince l'avait à peu près promise. Mais dès l'ouverture de la diete, on s'aperçut que les partisans de Louis prévaudraient, et l'humble aveu que ce prince fit de ses fautes, acheva de ramener les esprits en sa faveur. Il promit de mieux gouverner, et recouvra toute son autorité. On engagea le faible Louis à remonter sur le trône; et, Lothaire, trompé dans son attente, ne vit d'autre parti à prendre que de se jeter aux pieds de son père. Il en fut reçu avec bonté, et obtint le pardon de son attentat.

Les principaux conjurés furent arrêtés, et condamnés à mort comme criminels de lèze-majesté; mais l'empereur préférant la clémence à une justice rigoureuse, se contenta d'ordonner que les laïques prissent l'habit monastique, et relégua dans des monastères les abbés et évêques qui avaient pris parti dans la conjuration. Un seul, Jessé, évêque d'Amiens, le plus emporté de tous, fut déposé. Plusieurs autres passèrent en Italie pour se soustraire à la réclusion, et ne négligèrent aucun moyen de se venger de leur condamnation, en excitant de nouveaux troubles dans

l'empire. L'impératrice Judith revint à la cour, après qu'il eût été décidé par le pape que sa profession était nulle, ayant été forcée. Elle se purgea par les épreuves, alors en usage, des crimes qui lui avaient été imputés. Pépin et Louis retournèrent ensuite dans leurs royaumes d'Aquitaine et de Bavière, que l'empereur augmenta de quelques territoires, et Lothaire réduit à son seul royaume d'Italie, cessa d'être considéré comme le collègue de son père. Lothaire n'avait cédé qu'à la nécessité; sa réconciliation était moins sincère que celle de ses frères. Se méfiant de son caractère inquiet et bouillant, l'empereur crut devoir se hâter de le renvoyer en Italie. Cependant au bout de quelque temps le pieux empereur parut oublier tout ressentiment; il rappela les exilés; mais en même temps le duc Bernard revint à la cour. On murmura de nouveau, et bientôt Pépin et Louis de Bavière se révoltèrent une seconde fois. Ils prirent les armes pour enlever au jeune Charles la partie de l'Allemagne qu'on avait fait entrer dans son partage. L'empereur marcha lui-même avec une puissante armée de Français et de Saxons. Louis de Bavière,

abandonné par ses troupes, obéit à l'ordre qu'il reçut de venir trouver son père. L'indulgent monarque pardonna encore une fois à ce fils rebelle. Il ne s'en sépara qu'après lui avoir donné les plus grands témoignages de sa tendresse. Le roi d'Aquitaine fut mandé à son tour, et forcé de comparaître à la diète d'Orléans. Comme il n'obéit qu'à la dernière extremité, l'empereur pensa devoir lui faire un peu acheter sa grâce, et le fit conduire à Trèves. Le prince s'enfuit dans son royaume. Judith profite de cette nouvelle rebellion pour faire donner à son fils les états de Pépin, qu'elle fit déclarer déchu de ses droits en sa qualité de rebelle. Lothaire et Louis de Bavière effrayés de cette punition, se réunirent à Pépin, et formèrent cette détestable ligue, dont Louis-le-Débonnaire fut victime. Ce n'est plus par de sourdes menées qu'ils conspirent contre leur père; ce n'est plus sous de faux prétextes qu'ils prennent les armes; c'est ouvertement qu'ils fondent ensemble sur l'empereur, et que pour le déposer, ils le font condamner à une pénitence publique. Chose étonnante et révoltante! le clergé eut la plus grande part à cette affreuse rebellion. Le cé-

lèbre Vala était à la tête des mutins, des évêques, des archevêques, et jusqu'au pape lui-même, Grégoire IV, après avoir fait quelques efforts pour ramener les esprits, se joignit aux princes révoltés. L'empereur abandonné par son armée, et solennellement déposé, fut enfermé dans l'abbaye de Saint-Médard à Soissons, et l'on proclama Lothaire seul empereur. Les trois princes partagèrent entr'eux la monarchie, firent conduire Judith à Tortone en Italie, et reléguèrent le jeune Charles dans l'abbaye de Prum. Les peuples indignés d'un si énorme attentat contre un père, contre un empereur, firent éclater de violens murmures; ils redoublèrent en apprenant que Lothaire faisait garder à vue, dans une étroite cellule, ce malheureux prince, qu'on avait traité en véritable criminel lors de sa déposition. La pitié, l'horreur s'emparant de tous les esprits, menaçaient d'un soulèvement général contre ses fils dénaturés; mais Louis de Bavière et le roi d'Aquitaine, revenus à eux-mêmes, tourmentés par les remords qui suivent les grands crimes, sentirent qu'ils s'étaient donné un maître dans la personne de Lothaire, et regrettèrent ce qu'ils avaient fait. Louis

de Bavière fit d'abord inviter Lothaire à traiter son père avec plus de douceur et d'humanité. Sa prière fut mal reçue, et ses ambassadeurs ne purent même obtenir de voir l'infortuné Louis. Cette dureté décida le roi de Bavière à employer la force des armes contre l'indigne Lothaire. Plusieurs seigneurs s'unirent à ce généreux dessein. Pépin lui-même prit part à la ligue, et les peuples à l'envi vinrent se ranger sous les enseignes des princes repentans. Louis-le-Débonnaire fut solennellement rétabli; on lui rendit l'impératrice et son fils; et le plus grand nombre des rebelles s'étant soumis, Lothaire qui, lorsqu'il avait vu l'impuissance de résister, avait pris le parti de rendre lui-même la liberté à son père, demanda et obtint encore son pardon. La seule punition qui lui fut imposée, fut celle de prêter un nouveau serment de fidélité, et d'être renvoyé en Italie, avec défense d'en sortir sans la permission de l'empereur.

A ces déplorables tragédies, où l'on vit d'un côté jusqu'où peut aller la patience et la douceur d'un père, et de l'autre l'insolence et la témérité de ses fils, à ces scènes scandaleuses succéda

un nouveau partage. L'empereur disposa de ses états en faveur de Pépin, de Louis et de Charles son quatrième fils, sans faire aucune mention de Lothaire. Il augmenta la portion des deux aînés, pour les attacher aux intérêts de leur jeune frère. Ce n'était pas encore assez pour l'impératrice Judith; l'âge et les chagrins avaient sensiblement altéré la santé de l'empereur, et pensant qu'à sa mort elle aurait tout à craindre de Lothaire son ennemi capital, qui succéderait à l'empire, elle résolut de se raccommoder avec lui. De secrets agens ménagèrent cette réconciliation, que la politique pouvait seule conseiller. Judith s'engagea à rétablir Lothaire dans les bonnes grâces de son père, et dans les états dont il avait été dépouillé. Il accepta sans hésiter les propositions de sa belle-mère, et le résultat de cette négociation fut le couronnement de Charles-le-Chauve, alors âgé de quinze ans. La mort de Pépin, roi d'Aquitaine, qui arriva dans la même année, vint encore augmenter la portion du fils de Judith. Elle obtint pour lui l'Aquitaine, à l'exclusion des deux enfans que laissait Pépin. Cette exclusion causa quelques soulèvemens dans l'Aquitaine; et peu-

dant que l'empereur était occupé à les étouffer, Louis, roi de Bavière, mécontent de ce qui avait été réglé à son préjudice, entra dans la Germanie à la tête d'une puissante armée. L'empereur marcha contre lui; et, à son approche, les troupes rebelles se dissipèrent. Il alla ensuite du côté de Poitiers pour mettre fin aux troubles de l'Aquitaine, et il apprit que Louis de Bavière était rentré en Allemagne avec une armée de Saxons et de Thuringiens. Cette nouvelle lui fit une vive impression; sa santé en fut altérée. Cependant il voulut marcher en personne pour châtier ce fils rebelle. Son approche força Louis à se retirer précipitamment dans la Bavière, et l'empereur appelant Lothaire auprès de lui, fit ses dernières dispositions, par lesquelles il réduisit le coupable Louis à ses possessions de Bavière, et partagea tous ses autres états en deux portions égales, dont il laissa le choix à Lothaire. Il lui fit jurer qu'il maintiendrait Charles dans l'autre portion. Après avoir reçu son serment, Louis-le-Débonnaire mourut dans la soixante-troisième année de son âge, et la vingt-sixième de son règne, l'an 840.

Ce prince, si digne du surnom qui lui

fut donné, eut toutes les vertus sociales. On dit qu'il s'appliquait beaucoup à l'astronomie. Il eût été plus heureux pour lui et pour l'empire qu'il se fût attaché à unir une sage fermeté à sa tendresse pour ses enfans. Sa faiblesse eut, comme vous venez de le voir, les plus funestes suites : tout servit à accabler ce père malheureux, et même en expirant il n'envisagea point sans inquiétude les troubles dont sa mort serait suivie.

Les sermens qu'il avait fait faire à Lothaire ne pouvaient que faiblement le rassurer; d'après la connaissance qu'il avait de son caractère, il ne devait guère compter sur la protection qu'il avait promise au jeune Charles.

Suivant le dernier partage, Lothaire joignit au titre d'empereur, et à la possession de l'Italie, celle des royaumes de Lorraine et de Bourgogne. Charles-le-Chauve eut la Neustrie, autrement appelée la France occidentale, avec une partie de l'Allemagne et le titre de roi de France.

Louis, réduit au seul royaume de Bavière, eût peut-être souffert en silence de n'avoir aucune part dans la succession d'un père dont il avait hâté la fin par sa dernière révolte, si Lothaire n'eût

voulu s'attribuer sur ses frères un droit de suprématie. En sa qualité d'empereur, il voulut s'arroger une supériorité qui les blessa, et son ambition n'étant pas encore satisfaite de l'étendue de ses possessions, il commença par attaquer le roi de Bavière. Celui-ci, prévoyant les desseins de Lothaire, s'était mis en état de défense. Charles-le-Chauve jugeant bien qu'on ne tarderait pas à l'attaquer aussi, attira dans son parti Bernard, duc de Septimanie. Et ayant rassemblé une armée, il fit connaître à Lothaire qu'il était dans l'intention de s'opposer à l'injuste guerre qu'il voulait faire à leur frère commun. Il parut vouloir s'établir intermédiaire entre Lothaire et Louis : n'ayant pu les concilier, il se ligua avec le dernier. L'empereur crut alors devoir colorer son ambition du prétexte de vouloir faire rendre l'Aquitaine à ses neveux, fils de Pépin. Il les attira dans son armée, se déclara leur protecteur; et comme ils lui amenèrent quelques troupes, il se flatta d'avoir sur ses frères une grande supériorité. La fameuse bataille de Fontenai fut le résultat de cette querelle de famille. La victoire, long-temps incertaine, se déclara enfin pour Louis et pour Charles-le-Chauve. Cette journée

coûta à la France sa plus brave noblesse, et Charles tira peu d'avantages d'une victoire si cruellement achetée. Cent mille hommes, dit-on, périrent dans cette terrible bataille. Lothaire, entièrement défait, fut réduit à prendre la fuite ; mais Charles se vit presque dans l'impossibilité de se défendre contre les invasions des Normands.

Lothaire brûlait de venger sa défaite ; il fit de nombreuses levées, engagea dans sa querelle un grand nombre de Saxons. D'autres se rangèrent sous les enseignes de Louis. Les peuples de l'Austrasie, de la Thuringe et de l'Allemagne prirent le parti du roi de Bavière ; et Lothaire fit de vains efforts pour arrêter ses progrès. Louis et Charles signèrent un nouveau traité, se promirent un secours mutuel contre toutes les entreprises de Lothaire ; et non contens de le poursuivre par la voie des armes, ils firent décider à Aix-la-Chapelle, dans une assemblée d'évêques, que, pour les indignes traitemens qu'il avait faits à l'empereur son père, et les entreprises formées contre eux-mêmes au mépris de tous ses sermens, il était déchu de tous ses droits sur les royaumes de France et de Germanie.

Lothaire vaincu, et humilié par tant de revers, s'accommoda avec ses frères, abandonna les intérêts de ses neveux ; et trop heureux de conserver son titre d'empereur, et de recouvrer quelques provinces, il laissa à Louis la possession de la Germanie, et à Charles celle de l'Aquitaine.

Dès-lors Louis de Bavière prit le surnom de Germanique, et fut alternativement désigné sous le nom de roi de Bavière ou sous celui de roi de Germanie. L'histoire en fait même plus souvent mention sous ce dernier titre, qu'il paraît avoir préféré à l'autre.

Pendant le cours des négociations, Charles-le-Chauve avait épousé Ermentrude, nièce du duc Adélard, l'un des plus puissans seigneurs de France. Vers le même temps il perdit l'impératrice sa mère ; et Bernard, comte de Barcelone et duc de Septimanie, qui cabalait pour se rendre souverain dans ses gouvernemens, fut condamné à perdre la tête dans une assemblée de seigneurs français.

Le démembrement de l'empire le réduisit bientôt à un état de faiblesse dont il ne put se relever. Plusieurs princes et quelques seigneurs, sans être effrayés

par l'exemple du duc de Septimanie, tentèrent de secouer le joug de la dépendance ; et à la faveur des troubles qu'ils excitaient, les Normands et les Sarrazins, par de continuelles incursions, ruinèrent les plus belles contrées.

D'un côté, Nominoé entreprit de se faire reconnaître roi de Bretagne ; de l'autre, les Normands, attirés par le comte Lambert, à qui Charles-le-Chauve avait ôté le gouvernement de Nantes et des côtes de Bretagne, entrèrent dans la Loire avec une flotte formidable, prirent Nantes, y mirent tout à feu et à sang, et de là envoyèrent des détachemens dans l'Anjou, dans la Touraine et dans la Guyenne. Cette province était aussi ravagée par Pépin, neveu de Charles-le-Chauve, qui s'efforçait, avec le secours de ses partisans, de se saisir du royaume d'Aquitaine. L'Italie n'était pas plus tranquille, les Sarrazins la désolaient; la guerre longue et sanglante que se firent le duc de Bénévent et le prince de Salerne la rendit la proie de ces peuples dévastateurs. Louis-le-Germanique méritait ce nom en soumettant les Germains révoltés ; et les Normands profitèrent de ce moment pour remonter l'Elbe, piller Hambourg, et passer dans la Frise. Une

autre armée de ces redoutables pirates entra dans la Seine, saccagea Rouen, et vint porter sa fureur jusqu'à Paris, pilla cette ville et les campagnes des environs. Charles-le-Chauve, renfermé à Saint-Denis, au lieu de hasarder contre eux une bataille, aima mieux acheter leur retraite à prix d'argent. Le duc de Bretagne persistait dans sa révolte, et le parti de Pépin se fortifiait tellement dans l'Aquitaine, que Charles, pour avoir la paix, lui en céda une partie, et consentit qu'il prit le titre de roi, sous la condition qu'il rendrait hommage à la couronne de France.

L'empereur Lothaire venait de faire couronner son fils Louis roi de Lombardie; et pendant que ce jeune souverain établissait sa résidence à Pavie, son père appaisait les rebellions que le comte Fulrad avait excitées en Provence. L'ambition des vassaux et les incursions des barbares firent sentir aux trois frères la nécessité de vivre en bonne intelligence: ils s'assemblèrent à Mersen, près de Maestricht, et se promirent de ne jamais séparer leurs intérêts. Ils réglèrent dans cette espèce de congrès, qu'après leur mort leurs enfans hériteraient de leurs états suivant le partage qu'ils en feraient,

et firent déclarer aux chefs des Normands, et au duc de Bretagne, qu'ils les auraient tous trois pour ennemis s'ils continuaient leurs hostilités. Nominoé, qui avait été défait trois fois par les Normands dans une incursion qu'ils avaient faite en Bretagne, cessa pour le moment d'inquiéter Charles-le-Chauve. Mais les Normands, peu touchés des menaces des trois princes, firent une nouvelle descente en Aquitaine, et assiégèrent Bordeaux, pendant que d'autres se jetèrent sur les terres de l'empereur du côté du Rhin.

Je ne finirai point, ma chère Aline, si je voulais détailler tous les ravages de ces peuples si redoutables alors; je me contenterai de vous dire que Charles, heureux dans toutes ses entreprises contre sa famille, échoua presque toujours contre les Normands. Ses frères, craignant pour leurs propres états, ne purent s'unir à lui pour repousser ces ennemis communs. Leurs ravages l'aidèrent à la vérité à recouvrer l'Aquitaine, que Pépin perdit pour n'avoir pas su la défendre contre les ravages de ces pirates; mais une nouvelle irruption qu'ils firent dans cette province, força Charles à traiter avec Nominoé, qui venait de

se faire reconnaître roi de Bretagne.

Ce prince se soutint dans son usurpation, favorisé par les diversions qu'entraînaient les barbares du Nord, et les révoltes intérieures fomentées par Pépin, qui, chassé de l'Aquitaine, errait de côté et d'autre pour trouver des vengeurs ; Nominoé continuait de faire la guerre à Charles-le-Chauve, ou plutôt l'avait recommencée, lorsqu'il fut attaqué, en 850, d'une maladie qui l'emporta en peu de jours. Erispoé, son fils et son successeur, qui n'était pas moins ambitieux que lui, signala le commencement de son administration par une victoire sur Charles-le-Chauve. Elle lui vallut le consentement de ce prince, à ce qu'il portât les marques de la dignité royale, mais sous condition qu'il rendrait à la couronne de France les mêmes hommages que les ducs de Bretagne avaient toujours rendus.

De nouveaux troubles qui s'élevèrent en Aquitaine y attirèrent Louis, fils du roi de Germanie ; il y fut appelé par un parti qui s'était soulevé contre Charles-le-Chauve, à l'occasion d'un seigneur, nommé Gausbert, qu'il avait fait mourir. Les mécontens voulaient mettre le prince Louis en possession du royaume,

mais son oncle vint l'en chasser, et l'obligea de se hâter de retourner auprès de son père, qui continuait de faire la guerre aux Esclavons.

La mort de l'empereur Lothaire, qui arriva peu après, amena d'autres changemens. Ce prince mourut en 855, après quinze ans de règne, depuis la mort de son père. Il laissait trois fils, Louis, Lothaire et Charles. Dans le partage qu'il fit de ses états, il avait donné à Louis, déjà reconnu empereur et roi de Lombardie, le royaume d'Italie; à Charles, celui de Provence, et à Lothaire, les pays situés entre le Rhône, la Saône, la Meuse, l'Escaut et le Rhin, dont une petite portion porta depuis le nom de royaume de Lothaire, et par corruption fut nommée Lorraine. Louis-le-Germanique et Charles-le-Chauve, fidèles à la convention qu'ils avaient faite à Mersen, n'apportèrent aucun obstacle à l'exécution du testament de leur frère, et les trois princes prirent tranquillement possession des états qui leur étaient assignés. Mais l'empereur se montra mécontent de son partage; il voulut y faire ajouter la Suisse, l'Alsace et le comté de Bourgogne; Lothaire refusa de lui céder ces provinces, et s'allia avec Charles-le-

Chauve ; et l'empereur mit dans ses intérêts Louis-le-Germanique, qui avait lui-même sur l'Alsace des prétentions qu'il se proposait de faire valoir en temps et lieu.

Charles-le-Chauve, qui s'apercevait qu'il ne pouvait compter sur les peuples d'Aquitaine, espéra se les attacher en leur donnant un roi, en la personne de Charles, son fils aîné. Ce jeune prince fut couronné à Limoges, avec de grandes acclamations ; mais de nouvelles irruptions des Normands firent changer les dispositions en sa faveur. Les grands d'Aquitaine, peu contens de leur jeune roi, rappelèrent Pépin, et, dans la même année, le chassèrent pour revenir au roi Charles. Toutes leurs vues tendaient à s'arroger le droit d'établir ou de déposer leurs rois. Les grands du royaume de France, animés du même esprit d'indépendance, se soulevèrent contre Charles-le-Chauve. Il tenta en vain de les ramener à la soumission ; la haine se joignit au mépris qu'il s'était attiré par sa faiblesse à repousser les Normands ; on donna le nom de tyrannie à la sévérité qu'il employa pour réprimer l'audace des mutins : on se plaignit de son ingratitude et de son injustice, et on irrita le

peuple contre ses vexations. Les murmures éclataient de toutes parts : les grands prirent enfin la résolution de le déposer.

Une nouvelle horde de Normands ravageait alors les rives de la Seine, et faisait d'affreux dégats. Pour se laver du reproche d'abandonner ses sujets à la fureur de ces barbares, Charles-le-Chauve se hâta de faire le siége d'Oissel, où ces pirates s'étaient établis, et il obtint un secours de troupes du roi de Lorraine. Charles, son fils, lui amena celles qu'il avait levées dans l'Aquitaine; et Charles-le-Chauve se flattait d'un plein succès, lorsqu'il apprit que les grands de son royaume avaient formé, de concert avec Louis-le-Germanique, un parti pour le détrôner. Plusieurs évêques étaient du complot, et ce prince avait à redouter le sort de son père.

Le roi de Germanie amena en France trois armées, et s'avança jusqu'à Ponthion, en Champagne. Quelques seigneurs français, qui avaient suivi Charles-le-Chauve au siége d'Oissel, vinrent se joindre aux rebelles, et engagèrent les Bretons à faire la guerre à Louis, duc du Maine, second fils de Charles-le-Chauve. Il fut obligé d'abandonner son duché

pour se réfugier auprès de son père. Enfin Louis-le-Germanique fit prononcer la déposition de Charles-le-Chauve ; on délia ses sujets du serment de fidélité, et la couronne fut dévolue à son frère. Charles entreprit en vain de lui résister ; ses troupes l'abandonnèrent, et il fut obligé de se sauver en Bourgogne.

Louis-le-Germanique prit le titre de roi de France ; et s'étant laissé persuader que Charles n'avait plus de ressources pour se relever, il suivit imprudemment le conseil que lui donnèrent quelques-uns des grands, secrètement attachés à leur souverain, de congédier son armée. Charles-le-Chauve profita de cette faute : rassemblant les troupes qui lui restaient, il marcha en diligence contre Louis, le força à son tour de prendre la fuite, et se remit en possession de son royaume.

Cette révolution donna lieu à un concile qui se tint à Metz, et les évêques s'entremirent pour réconcilier les deux frères. Leurs démêlés laissèrent aux Normands une entière liberté de continuer leurs ravages. Le roi de Lorraine s'étant avisé vers ce même temps de répudier la reine Thietberge pour épouser Valrade, sa maîtresse, le saint siége prit connaissance de cette affaire, et le roi

de Lorraine menacé d'excommunication, et craignant que les rois de France et de Germanie ne se crussent autorisés à lui enlever son royaume, promit d'éloigner Valrade.

Le duc Salomon, successeur d'Erispoé, qu'il avait assassiné, vint donner de nouveaux embarras à Charles-le-Chauve; plusieurs batailles qu'il gagna contre le roi de France, déterminèrent celui-ci à s'efforcer de s'attacher le comte Robert, surnommé le Fort, qui était à la tête de l'armée de Salomon. Pour le décider à quitter le parti de son ennemi, Charles lui offrit l'un des principaux duchés ou gouvernemens de son royaume. Robert accepta cette proposition, et fut pourvu du duché de France. C'est de ce Robert-le-Fort qu'est sortie la tige des rois de la troisième race.

Charles, roi de Provence, mourut vers ce temps sans avoir été marié. Il avait déclaré le roi de Lorraine, son frère, héritier de ses états. Charles-le-Chauve n'eut aucun égard à cette disposition, et forma le dessein de s'emparer de son royaume. Mais il échoua dans cette entreprise, pour laquelle il avait abandonné tout autre soin; l'empereur Louis et le roi de Lorraine se partagèrent

la Provence; et le seul fruit que Charles-le-Chauve tira de ses prétentions, fut de se rendre suspect aux deux princes.

Le roi de France éprouva bientôt après de vifs chagrins domestiques. Sa fille Judith, veuve d'Ethelwolp, roi de Wessex, en Angleterre, se laissa enlever par Beaudouin, gouverneur de Flandre. Charles-le-Chauve fit faire le procès au ravisseur, qui se sauva en Lorraine avec Judith. Louis, fils aîné de Charles, protégea la passion de sa sœur, et ajouta ainsi à la douleur de son père. Charles, roi d'Aquitaine, y mit le comble en se mariant sans son consentement, quoiqu'il fut à peine âgé de quinze ans. Louis, encore plus téméraire, se maria, malgré son père, avec Ausgarde, fille du comte Hardouin. Pendant que Charles-le-Chauve combattait ses enfans rebelles, le roi de Germanie éprouvait à peu près le même chagrin. Son fils Carloman, qui commandait dans la Carinthie, voulant se rendre indépendant, cassa les ducs et gouverneurs établis par son père, et mit en place ses créatures. Levant alors l'étendard de la révolte, il obligea son père à lui faire la guerre, et ne tarda point à être forcé d'implorer son pardon.

Les Normands, profitant de tous ces

troubles, firent de nouveaux ravages, qui obligèrent Charles-le-Chauve à acheter une paix honteuse. Robert-le-Fort, le seul général que le roi de France put leur opposer avec quelque succès, avait été trop occupé dans la guerre d'Aquitaine et de Bretagne, pour pouvoir les repousser ; mais après l'avoir glorieusement terminée, il les attaqua et les battit. Ils prirent leur revanche, et Robert fut tué en les combattant. Sa mort priva Charles de son plus grand soutien.

Dans le cours de l'année suivante, le roi d'Aquitaine mourut des suites d'une blessure reçue à la chasse. Louis, rentré en grâce (il avait répudié Ausgarde), hérita du royaume de son frère.

Peu de temps après la mort de Lothaire, roi de Lorraine, qui ne laissait point d'enfans légitimes, vint amener de nouveaux débats. Sa succession fut un grand sujet de discorde entre l'empereur Louis et les rois de France et de Germanie. Le pape, Adrien II, soutint les droits de l'empereur contre Charles-le-Chauve, qui s'était emparé de la Lorraine pendant que l'empereur, frère du défunt, combattait les Sarrasins. Le roi de France, menacé d'être excommunié s'il ne rendait cette province au légitime

héritier, répondit avec assez de modération aux ambassadeurs du pape ; mais les évêques furent moins pacifiques, et firent sentir au souverain pontife que c'était à tort qu'il voulait employer les foudres de l'église dans une affaire purement temporelle.

Les rois de France et de Germanie finirent par se partager l'objet de la discussion, en bravant les murmures du pape et les réclamations de l'empereur Louis. Celui-ci après avoir enlevé aux Sarrazins la ville de Bari, dont le siége le retint quatre ans, se proposait de les chasser de la Calabre et de la Sicile, lorsque la perfidie d'Adalgise son vassal, duc de Bénévent, vint renverser ses projets. Ce prince, qui voulait se rendre indépendant, tendit un piège à l'empereur, le fit enlever et le retint plusieurs mois prisonnier. Il ne le relâcha qu'après en avoir exigé un serment sur les saintes reliques, par lequel il s'engagea à ne point tirer vengeance de ce qui s'était passé. Mais Louis, aussitôt qu'il fut libre, se fit relever par le pape de ce serment extorqué : cependant par un reste de scrupule, il ne voulut point marcher en personne contre le duc de Bénévent, et donna à l'impératrice le

commandement de l'armée qu'il envoya contre lui.

Cette impératrice, Ingelberge, était une princesse impérieuse et dominée par l'avarice ; elle avait beaucoup contribué à pousser les Bénéventins au désespoir par ses hauteurs et ses extorsions. On dit même qu'elle avait voulu chasser le duc, contre lequel elle avait des motifs de haine particulière, qui la portèrent à vouloir l'envoyer en exil hors de l'Italie; et ce fut le ressentiment qui le poussa à une indigne vengeance. Mais enfin l'impératrice Ingelberge marcha contre la ville de Bénévent. Adalgise, trop faible pour lui tenir tête, passa dans l'île de Corse et implora le secours de Basile, empereur des Grecs. Il offrit de se rendre son vassal, de lui payer tribut ; et Basile, flatté de cette proposition, lui envoya des troupes nombreuses, qui le mirent en état de résister, et ensuite de faire son accommodement par l'entremise du pape Jean VIII, successeur d'Adrien.

La mort de l'empereur Louis, qui arriva en 874, amena une nouvelle rivalité entre les rois de France et de Germanie. Tous deux aspiraient à l'empire et firent marcher des troupes en

Italie pour soutenir leurs prétentions. L'armée de Charles-le-Chauve était supérieure en nombre ; et quoiqu'il put espérer la victoire, il aima mieux employer la négociation : elle lui réussit. S'étant assuré des dispositions du pape, il se rendit à Rome où il fut couronné empereur aux acclamations du peuple.

Comme il avait usé de ruse pour éloigner l'armée du roi de Germanie, celui-ci, très-indigné de sa mauvaise foi, entra en France avec de grandes forces, et porta de tous côtés la terreur et la désolation, pendant que le nouvel empereur recevait à Pavie les hommages des évêques et des seigneurs d'Italie. Le retour de Charles força Louis à repasser le Rhin ; mais leurs démêlés relativement à la succession du feu empereur, qui n'avait point laissé d'enfans mâles, n'étaient point encore terminés, lorsque le roi de Germanie mourut à Francfort, l'an 876. Il avait environ soixante-dix ans.

Les trois fils de Louis-le-Germanique partagèrent ses états, suivant qu'il l'avait réglé quatre ans avant. Carloman, l'aîné, eut la Bavière ; Louis III, la Saxe, la France orientale et la partie de la Lorraine qui avait été cédée à son père ;

Charles, dit le Gros, la Souabe, la Suisse et l'Alsace. L'empereur toujours injuste et insatiable envahit la Lorraine-Germanique, sous prétexte que la cession qu'il en avait faite au roi de Germanie ne s'étendait pas à ses enfans.

Vous êtes, sans doute, excédée, ma chère Aline, des traits de mauvaise foi de Charles-le-Chauve; mais celui-là au moins fut puni: les rois de Bavière et de Saxe se réunirent pour le mettre dans l'embarras. Louis qu'il avait voulu surprendre, le vainquit et le réduisit à prendre la fuite. Carloman d'un autre côté ravageait la Lombardie; et les Normands, qui s'étaient de nouveau emparés de Rouen, dévastaient l'intérieur de la France, pendant que les Sarrazins répandaient la terreur en Italie. Le pape qui n'avait point de forces à opposer au torrent de leurs dévastations, pressa si vivement Charles-le-Chauve de venir à son secours, qu'après avoir mis quelque ordre aux affaires de France, il partit pour l'Italie. Mais l'irruption de Carloman en Lombardie avec des forces supérieures à celles de l'empereur, l'obligea de repasser les Alpes, et d'abandonner le pape qui s'enfuit à Rome. Carloman se fit reconnaître roi d'Italie par les

principaux seigneurs du pays. Peu après l'empereur Charles-le-Chauve fut attaqué d'une fièvre qui d'abord ne parut pas dangereuse; mais un médecin juif, nommé Sédécias, lui fit prendre, comme un excellent remède, une poudre empoisonnée. L'effet en fut prompt : après onze jours de souffrances, Charles-le-Chauve mourut en deçà du Mont-Cénis, l'an 877, dans un village nommé Brios, où il avait été obligé de se retirer.

Il était dans la cinquante-cinquième année de son âge, dans la trente-huitième de son règne, comme roi de France, et dans la deuxième de son empire.

J'imagine que ma chère Aline ne sera point fâchée de le voir terminer, non plus que cette lettre qui est d'une excessive longueur; mais j'ai cru ne devoir la finir qu'avec la vie de Charles-le-Chauve.

LETTRE XXXVII.

Suite et fin du tableau du second empire d'Occident, et du précis historique sur la France pendant le neuvième siècle. — Rois de France : Louis-le-Bègue, Louis III, Carloman, Charles-le-Gros et Eudes. — Empereurs et rois d'Italie : Charles-le-Gros, Bérenger et Gui — Arnould, roi de Germanie, et ensuite empereur. — Boson et Louis, rois d'Arles ou de Provence.

Louis-le-Bègue, fils unique de Charles-le-Chauve et de la reine Ermentrude ou Irmintrude, nous retiendra moins, ma chère Aline, que son prédécesseur. Ce court règne vous dédommagera de la longueur de l'autre, si fertile en révoltes et en révolutions, qu'en ne vous parlant que des principales, j'ai encore été forcée de vous en présenter un grand nombre.

Louis, surnommé le Bègue, succéda à son père au royaume de France sans difficulté; mais il n'en fut pas de même de l'empire. Ce prince fut sacré et couronné à Compiègne; mais quoique ses

droits à la couronne de France fussent incontestables, il crut devoir s'attacher les évêques et les seigneurs par de grandes libéralités. Charles-le-Chauve leur avait laissé prendre beaucoup d'autorité; et son successeur, qui était infirme et d'un esprit borné, n'ayant aucune des qualités qui peuvent inspirer la crainte et le respect, n'était point celui qui pouvait restreindre leurs priviléges ou plutôt leurs usurpations. Aussi en recevant leur serment de fidélité, il donna sa parole de ne point attaquer l'autorité qu'ils s'attribuaient. Il distribua avec profusion les abbayes, les terres et les gouvernemens : sa prodigalité lui fit des partisans zélés, mais elle excita des murmures et prépara la ruine de ses successeurs.

La retraite de Charles-le-Chauve avait laissé l'Italie en proie aux Sarrazins. Ils ravageaient le duché de Rome; et le pape se vit obligé de s'accommoder avec eux, en se soumettant à leur payer un tribut annuel de vingt-cinq mille pièces d'argent.

Cependant l'empire vaqua pendant près de trois ans. Carloman, roi de Bavière, qui avait pris le titre de roi d'Italie, prétendait à la couronne im-

périale : mais une maladie le retenait dans ses états. Il chargea Lambert, duc de Spolette, et Adalbert, son beau-frère, marquis de Toscane, d'agir auprès du pape pour le disposer à le recevoir à Rome, lorsqu'il serait en état d'y venir.

Lambert aspirait lui-même au titre d'empereur; mais couvrant son dessein du prétexte de servir le roi de Bavière, il assembla des troupes, et marcha droit à Rome. Le pape, qui n'était point en état de résister, lui en fit ouvrir les portes, et il y commit de grands désordres. Il osa même faire arrêter le pape, et le retint pendant un mois dans une étroite prison : il espérait que pour obtenir sa liberté le saint père lui offrirait la couronne impériale. Mais la fermeté du pape déconcerta Lambert; et ne pouvant l'obtenir pour lui-même, il voulut se faire un mérite de procurer l'empire au roi de Bavière, et força les seigneurs romains de prêter à ce prince serment de fidélité. Lambert sortit de Rome, et le pape, après l'avoir excommunié, s'embarqua pour passer en France. Il assembla un concile à Troyes, et Louis-le-Bègue vint dans cette ville se faire de nouveau sacrer par le pape.

Les Normands continuaient leurs

brigandages, et les Bretons paraissaient disposés à une nouvelle révolte. Louis-le-Bègue qui ne pouvait compter sur la fidélité de la plupart des grands de son royaume, résolut de mettre fin aux contestations qu'il avait avec ses cousins, Carloman, Charles et Louis, au sujet des royaumes d'Italie et de Lorraine. Un traité de paix qui fût conclu à Forou, près d'Aix-la-Chapelle, entre les quatre princes, est à peu près l'événement le plus important du règne de Louis-le-Bègue. Il restait encore quelques articles à régler: les quatre princes étaient convenus de se rassembler le printemps suivant pour mettre la dernière main à leur accommodement; mais Louis-le-Bègue fut obligé de marcher contre le marquis de Languedoc qui avait rassemblé de grandes forces, et voulait se rendre indépendant. Une maladie arrêta Louis à Troyes, et s'étant fait transporter à Compiègne, il y mourut après dix-huit mois de règne, l'an 879.

Les deux fils de Louis-le-Bègue, Louis et Carloman, ne montèrent pas sans obstacle sur le trône de leur père. Tous deux étaient fils d'Ausgarde, que Charles-le-Chauve avait forcé son fils

de répudier. Cette répudiation devint pour quelques seigneurs un motif de contester la légitimité de la naissance des princes. Ils alléguaient d'ailleurs leur jeunesse et leur manque d'expérience. Des deux factions qui se formèrent contre Louis et Carloman, l'une voulait faire passer la couronne de France au roi de Saxe, dont on vantait les grandes qualités et la puissance qui le mettrait en état de réprimer les ravages des Normands; l'autre voulait porter au trône celui qu'on considérait comme devant être le légitime héritier, Charles-le-Simple, dont la reine Adélaïde était grosse lors de la mort de Louis-le-Bègue.

Déjà Louis, roi de Saxe ou de Germanie, s'était mis en possession d'une partie de la France, et s'était fait proclamer roi par les grands qui l'avaient appelé, lorsque Carloman, roi de Bavière, eut une attaque d'apoplexie, qui se tourna en paralysie. Il ne laissait qu'un fils naturel. Louis de Germanie se rendit auprès de son frère, défit chemin faisant, Arnoul qui avait mis quelques troupes sur pied, et prit possession du royaume de Bavière.

Cet événement fut favorable aux fils

de Louis le-Bègue. Un parti qui leur était resté fidèle, et à la tête duquel était Boson, dont la fille avait épousé Carloman, profita de la retraite du roi de Germanie pour placer sur le trône les deux frères. Ils furent tous deux sacrés et couronnés dans l'abbaye de Ferrière.

Les seigneurs qui avaient voulu disposer de la couronne en faveur du roi de Germanie, ne songèrent plus qu'à faire leur accommodement avec les deux rois, et ceux-ci s'arrangèrent avec ce souverain en lui cédant une partie de la Lorraine.

Boson était trop ambitieux pour ne pas se faire payer les services qu'il avait rendu; et, comme il s'était attaché les évêques dans son gouvernement de Provence, et qu'il s'était fait aimer et estimer du peuple, il songea à se faire souverain dans cette province. Son projet réussit. Il fut élu unanimement; et ce nouveau royaume fut connu dans l'histoire sous le nom de royaume d'Arles, ou de Provence.

La France n'était pas tranquille sous le gouvernement de deux rois encore mineurs; ils n'étaient point en état de résister à l'entreprise de Boson, et ne pouvaient espérer d'être aidés par le

roi de Germanie, alors tout occupé de repousser les Normands qui avaient fait des descentes en Flandre et en Saxe. Carloman, roi de Bavière et d'Italie, touchait à sa dernière heure, et Charles-le-Gros, roi d'Allemagne, prenait ses mesures pour s'emparer du royaume d'Italie, aussitôt que son frère serait expiré. Ces circonstances donnèrent au roi de Provence le temps d'affermir sa nouvelle domination.

Le partage de la succession du roi de Bavière s'effectua ainsi que je viens de l'annoncer. Le roi de Germanie satisfait d'être en possession de la Bavière, renonça en faveur de Charles-le-Gros, à toutes prétentions sur l'Italie, et au titre d'empereur.

Cet arrangement entre les deux frères mit fin à l'interrègne de l'empire. Le pape ne put se refuser à donner à Charles-le-Gros la couronne impériale; et, après la mort de Louis et de Carloman, qui vécurent peu, ce prince réunit la couronne de France à ses autres couronnes.

Les règnes de Louis et de Carloman qui s'étaient partagé la France, offrent si peu d'intérêt, que je ne m'y arrêterai pas. Je vous dirai seulement que Louis III,

roi de France et de Neustrie, mourut de maladie, après avoir fait quelques efforts pour se défendre contre les Normands. Carloman, d'abord roi d'Aquitaine et de Bourgogne, et ensuite de la France entière, par la mort de son frère, montra quelque valeur; il se distingua particulièrement au siége de Vienne en Dauphiné. On espérait beaucoup de ses talens pour le gouvernement; mais il mourut d'accident, blessé à la chasse par un sanglier. Il expira quelques jours après, en 884. Il avait régné un peu plus de trois ans.

Ce prince ne laissait point d'enfans, et il ne restait en France que Charles, fils posthume de Louis-le-Bègue, et de la reine Adélaïde, à peine âgé de quatre ans. Les droits de ce jeune héritier étaient constans; mais la France avait besoin d'un roi capable de gouverner par lui-même, et de s'opposer aux dévastations des Normands. Après de longues contestations, les grands se déterminèrent à offrir la couronne à Charles-le-Gros, qui réunit ainsi presque toute la monarchie de Charlemagne. Mais il était bien loin d'avoir le génie de ce grand prince; déjà même il avait fait de honteux accommodemens avec les Nor-

mands. Il en conclut de nouveaux étant roi de France; et Godefroi, à qui il avait eu la faiblesse de céder une grande partie de la Frise, chercha bientôt un prétexte pour rompre la paix, et étendre ses possessions. Dans le même temps Hugues, fils naturel de Lothaire, qui ne pensait qu'à faire revivre ses prétentions sur le royaume de Lorraine, et s'était allié à Godefroi, s'unit à ce chef des Normands, et donna de grands embarras à Charles-le-Gros. On employa la ruse pour se débarrasser de Godefroi. Henri, comte de Saxe, lui proposa une entrevue, et le fit massacrer par des gens appostés. Hugues fut aussi indignement trahi; on le fit arrêter à Gondreville, où il était venu sous la promesse qu'on le satisfairait sur ses prétentions. L'empereur lui fit arracher les yeux, et le força de prendre l'habit monastique dans l'abbaye de Pruym. De si lâches trahisons eurent pour la France les suites les plus funestes. Les Normands en fureur l'envahirent de tous côtés: après s'être emparés de différentes places, ils vinrent mettre le siége devant Paris. Cette ville ne comprenait alors que ce qu'on appelle la Cité. Eudes, comte de Paris, et fils du célèbre Robert-le-Fort, fut

chargé de la défense de cette place, qui soutint plusieurs assauts. Malgré les efforts extraordinaires du comte Eudes, la ville allait succomber, après deux ans de siége, lorsque l'empereur prit le parti de venir lui-même la délivrer. Il vint camper sur la montagne de Mont-Martre, et observa de là les mouvemens des Normands. Leur contenance l'étonna tellement que, quoiqu'il fut à la tête d'une puissante armée, au lieu de les attaquer, il leur envoya faire des propositions d'accommodement. Sept cents livres pesant d'argent, et la liberté d'aller hiverner en Bourgogne, étaient une proposition trop avantageuse pour être refusée par des troupes avides de butin et fatiguées d'un long siége. Ce traité mit le comble à la honte de l'empereur; il fut une nouvelle preuve de sa faiblesse et de son incapacité. On murmurait hautement, et les seigneurs de la Germanie prirent la résolution de le déposer, pour mettre sur le trône Arnoul son neveu, qui dans son gouvernement de la Carinthie, qu'on lui avait donné pour seul partage, s'était fait généralement estimer par son activité, sa valeur et sa prudence. L'empereur tenta inutilement d'opposer à

cette faction les seigneurs d'Allemagne et de Lorraine. Tout le monde l'abandonna, jusqu'à ses domestiques; et il fut réduit à une telle indigence, qu'il eut manqué du nécessaire, si l'archevêque de Mayence ne l'eût assisté. Arnoul lui assigna depuis, pour son entretien, quelques villages en Allemagne; mais il en jouit peu, et mourut dans l'abbaye de Reichnau, près de Constance, après avoir tenu l'empire environ huit ans. Alors il se forma dans l'Allemagne une nouvelle monarchie; et l'autorité que s'arrogèrent successivement les différens états qui la composaient, finit par réduire le monarque à n'être que le chef d'une assemblée de souverains.

La déposition et la mort de Charles-le-Gros furent suivies d'une révolution générale dans l'empire français. Arnoul se maintint dans le royaume de Germanie, qui dès-lors se sépara pour toujours des autres états de la couronne de France. Il en fut de même de l'Italie, que se disputèrent deux rivaux, Bérenger, duc de Frioul, et Guy, duc de Spolette, tous deux issus de Charlemagne par les femmes. Boson, roi de Provence, étant mort, Louis son fils, aidé de la faveur des peuples, et conduit par

une mère habile, n'éprouva aucune difficulté à prendre possession des états de son père, qui comprenaient, outre la Provence, la partie de la Basse-Bourgogne que Boson avait démembrée de la couronne de France. Rodolphe ou Raoul, gouverneur de l'autre partie de la Bourgogne, qu'on appelait Transjurane, s'en forma un état particulier, et se fit couronner sous le titre de roi, à Saint-Maurice en Valais. Charles, fils posthume de Louis-le-Bègue, fut encore exclus de la couronne de Neustrie, ou de la France occidentale, à cause de son bas âge; il n'avait que huit ans, et la France avait besoin d'un prince capable de la soutenir sur le penchant de sa ruine. Eudes, comte de Paris, fils de Robert-le-Fort, réunit en sa faveur les suffrages du plus grand nombre des évêques et des seigneurs. Il fut d'abord reconnu roi dans la Neustrie, et s'assura de l'Aquitaine, où Ranulfe, comte de Poitiers, avait pris le titre de roi. Cependant Arnoul, roi de Germanie, s'éleva contre l'élection d'Eudes, sous le prétexte de défendre les droits de l'héritier légitime; mais Eudes le désarma, en lui déclarant qu'ayant été établi tuteur du jeune Charles par Louis-le-

Bègue, il n'avait accepté la couronne que pour la lui remettre, lorsqu'il serait en âge de gouverner.

D'un autre côté Bérenger, duc de Frioul, avait été reconnu roi d'Italie par le plus grand nombre des seigneurs, et couronné à Pavie. Le duc de Spolette consentit à lui céder ses prétentions, dans l'espoir de monter sur le trône de France; il se fit même couronner par le pape, et essaya de lutter contre le parti du roi Eudes. Mais ayant reconnu l'inutilité de cette tentative, il entreprit de chasser Bérenger du royaume d'Italie. Il le battit, lui enleva Pavie, prit le titre de roi d'Italie, et vint ensuite à Rome, où il obtint du pape Etienne V la couronne impériale.

Bérenger eut recours au roi de Germanie, pour l'aider à se relever. Arnoul lui promit son appui, et continua de lui donner le titre de roi; mais son véritable dessein était d'entretenir la guerre entre ces deux concurrens, et de les laisser s'affaiblir, pour s'emparer lui-même de l'Italie.

Vous voyez, ma chère Aline, que la révolution était entière, et que des intérêts bien divers divisaient tout l'empire. Le roi Eudes éprouvait de son côté

beaucoup de difficulté à s'affermir sur le trône; les ducs et les comtes, même quelques évêques, se regardaient comme souverains dans leurs provinces, et ne se croyaient obligés envers le roi qu'à un simple hommage. Ils étaient presque toujours en guerre les uns contre les autres; et, à la faveur de ces désordres, les Normands inondaient la France de tous côtés. Ces pirates se montraient en même temps en Aquitaine, sur la Marne, sur l'Aine et sur la Meuse. Le roi Eudes tailla en pièces une de leurs armées, près du bourg Montfaucon; mais une autre vengea cette défaite. Arnoul, roi de Germanie, eut aussi quelque succès contre les Normands; mais ces peuples semblaient renaître de leurs cendres; de nouvelles hordes venaient continuellement des contrées du nord réparer les pertes, et porter de nouvelles désolations.

La guerre continuait entre l'empereur Guy, duc de Spolette, et Bérenger, duc de Frioul. Toutes les contrées de l'Italie étaient dans l'oppression, et le pape Formose, successeur d'Etienne V, pensait aux moyens de se délivrer de ces deux tyrans, qu'il traitait de mauvais chrétiens. Mais comme le duc de

Spolette, en sa qualité d'empereur, dominait dans Rome et dans les Etats de l'Eglise, le pape n'osa pas lui refuser de nommer Lambert son fils, son collègue à l'empire, et de lui mettre sur la tête la couronne impériale. Cependant il prenait des mesures secrètes avec Arnoul, roi de Germanie, et attendait pour éclater, que ce prince fut en état de passer en Italie.

Dans la même année où ce prince parut s'occuper de rétablir Bérenger, pour dissimuler ses propres vues sur l'empire, il y eut en France une révolte contre le roi Eudes. Quelques seigneurs entreprirent de mettre sur le trône Charles, fils de Louis-le-Bègue, alors âgé de quatorze ans. Eudes vainquit le comte Vulgaire, qui s'était mis à la tête du complot; il le força de se rendre à discrétion, et lui fit trancher la tête. Cette rigueur n'empêcha point les autres chefs de ce parti de proclamer Charles roi de France, de le faire sacrer à Rheims, et reconnaître dans toute la Neustrie.

A la première nouvelle de son couronnement, Eudes, qui était alors en Aquitaine, parut en Champagne, et par sa diligence surprit et dissipa les parti-

sans du jeune roi. Ce prince eut recours au roi de Germanie, et obtint un corps d'armée.

La guerre entre les rois Eudes et Charles fut terminée par le partage qu'ils firent entr'eux du royaume de France. Eudes conserva toutes les provinces depuis la Seine jusqu'aux Pyrénées, et céda le reste à Charles, en le reconnaissant même pour son souverain dans la partie qu'il se réservait.

Eudes mourut en 898, et laissa un fils nommé Arnoul, qui lui succéda, mais qui ne lui survécut pas long-temps. Charles entra alors en possession de tout le royaume, et fut couronné une seconde fois par l'archevêque de Rheims.

La mort de l'empereur, duc de Spolette, avait amené de grands changemens dans les affaires d'Italie. Son fils Lambert lui avait succédé, mais il ne garda pas long-temps l'empire, et même le royaume d'Italie. Le parti de Bérenger reprit de nouvelles forces à la mort de son rival, et Arnoul vint enlever l'empire à Lambert, qui se défendit cependant encore quelque temps, et fut puissamment secondé par sa mère, princesse d'un grand mérite.

Arnoul fut le dernier empereur du

sang de Charlemagne, et Louis son fils fut le dernier de la même race qui régna dans la Germanie.

Vous voyez, ma chère Aline, que le second empire d'Occident, cet empire si puissant sous Charlemagne, ne fut pas de longue durée. Les divisions de ses descendans amenèrent leur ruine, et la puissance des grands vassaux, que nous voyons déjà si bien établie, nous prépare au changement de dynastie qui sera bientôt l'objet de notre attention.

LETTRE XXXVIII.

Précis de l'histoire d'Espagne et de celle d'Angleterre pendant le neuvième siècle. — Dissolution de l'heptarchie. — Réunion des sept royaumes sous la puissance d'Egbert. — Règne de ce prince et de ses successeurs jusqu'a la mort d'Alfred-le-Grand.

POUR compléter le tableau du neuvième siècle, nous devons aujourd'hui, ma chère Aline, jeter un coup-d'œil sur l'histoire d'Espagne et sur celle d'Angleterre, pendant cette époque qui nous a si long-temps retenu sur la France et les états circonvoisins.

Vous devez vous rappeler qu'Alphonse II, surnommé le Chaste, monta sur le trône des Asturies par l'abdication de D. Bermude son oncle. Ce prince s'était déjà signalé contre les Maures; il continua de se rendre recommandable par sa valeur, sa prudence, sa douceur et sa piété. Mais malgré toutes ses grandes qualités, et les avantages qu'il rem-

porta contre le calife Alhacan, dont il tailla l'armée en pièces, D. Alphonse fut détrôné par des séditieux. Il fut enfermé dans un monastère et retenu captif assez long-temps ; mais Theudis, secondé par quelques-uns des principaux seigneurs, le tira du monastère et le replaça sur le trône.

Il marqua son rétablissement par les embellissemens qu'il fit à Oviédo, qu'il orna de palais et de magnifiques églises. Le roi d'Aquitaine venait alors de se rendre maître de Tortose, et soumettait la Navarre à son obéissance. Ses succès contre le calife, qu'il vainquit sur mer et sur terre, procurèrent à D. Alphonse le loisir nécessaire pour embellir sa capitale, et se mettre en état de remporter de nouvelles victoires. Deux batailles qu'il gagna contre les Maures ne furent que le prélude d'un triomphe plus signalé sur Abdérame, successeur du calife Alhacan. Celui-ci entreprit de réparer ses pertes en faisant faire des courses dans la Castille et du côté de Léon ; mais D. Alphonse sut les réprimer et venger les barbaries que les Maures s'étaient permises sur les chrétiens. Ce prince était parvenu à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et n'avait point

d'enfans : il nomma pour lui succéder D. Ramire, fils du roi D. Bermude, et mourut quelques années après, dans la cinquante-deuxième année de son règne.

D. Ramire n'était plus jeune lorsqu'il monta sur le trône : il avait acquis une grande expérience dans l'art militaire, et possédait les qualités qui font les grands rois. Il était généreux, magnanime, zélé pour la justice, plus lent à punir qu'à récompenser, et recommandable par sa piété.

D. Ramire était dans un canton de la Biscaye, lorsqu'il apprit que D. Alphonse était mort, et que Népotien, principal officier de sa cour, s'était emparé de la souveraineté. Ce rebelle s'était attaché par ses richesses un grand nombre de partisans, et avait formé une armée de Gascons et d'Asturiens. D. Ramire passa sur-le-champ dans la Galice, et marcha contre l'usurpateur. Une partie de l'armée de Népotien l'abandonna pour se ranger sous les enseignes du légitime souverain. L'usurpateur chercha son salut dans la fuite ; mais deux de ses officiers l'arrêtèrent et l'amenèrent au roi, qui le punit par la perte de la vue, et le fit enfermer dans un monastère.

Après avoir étouffé cette révolte, D. Ramire s'occupa de purger son royaume des voleurs et des brigands dont il était inondé. Les Normands vinrent aussi ravager les côtes d'Espagne, et furent taillés en pièces par l'armée que D. Ramire envoya contre eux. Un corps de ces pirates passa dans les états d'Abdérame, et y fit de grands dégâts. Toute l'Andalousie fut ravagée par eux ; ils y portèrent le fer et le feu, et coupèrent les vignes et les oliviers qui en faisaient la richesse.

D. Ramire termina sa carrière par une grande victoire sur les Maures, et mourut fort âgé, dans la huitième année de son règne, l'an 850.

Il laissa la couronne à D. Ordogno, son fils. Ce prince marcha sur les traces de son père ; comme lui, il se distingua par ses exploits et par sa piété. Les Gascons éprouvèrent la force de ses armes, et les chrétiens, persécutés par le calife Abdérame et par Mahamed, son successeur, n'implorèrent pas en vain les secours de D. Ordogno. Les habitans de Tolède furent par lui puissamment soutenus contre Mahamed ; et pour assurer ses frontières contre les entreprises des Maures, il fit fortifier plusieurs places

dans la Galice et dans la Castille. Cette précaution ne lui fut pas moins utile pour arrêter les Normands qui firent une descente sur les côtes de la Galice.

La prise de Salamanque, la réduction de Mérida et de quelques autres places, et enfin la défaite des Maures en Portugal, signalèrent les dernières années du règne de D. Ordogno, qui mourut universellement regretté, en 866.

D. Alphonse III, dit le Grand, succéda à son père : il n'était âgé que de dix-huit ans, mais il avait donné des preuves d'un si excellent naturel, que les peuples le virent prendre les rênes du gouvernement avec la plus grande satisfaction. Cependant il s'éleva bientôt une conspiration contre lui; Froyla-Lemond, comte de Galice, par excès d'ambition et par mépris pour la jeunesse de D. Alphonse, entreprit de lui enlever la couronne. Mais il échoua dans son projet; et, après avoir obligé le roi de se retirer dans la Castille avec une partie des grands, cet usurpateur fut poignardé.

Alphonse fortifia ses frontières, et prit les plus sages mesures pour garantir son royaume des invasions. Le calife Mahamed s'alarma de ces précautions; et,

craignant les entreprises que le courage et l'activité de ce jeune monarque pourraient lui faire former, il résolut de le prévenir en entrant dans ses états. Deux armées qu'il fit marcher successivement furent défaites par D. Alphonse, qui s'empara ensuite sans obstacle de plusieurs places sur les Maures.

Il ne s'en tint pas là, s'avança vers le Portugal, désola tout le pays, rebâtit ensuite et fortifia plusieurs villes qui avaient été ruinées. Ses expéditions et ses travaux donnèrent de nouvelles inquiétudes au calife. Dès que la trève de trois ans, qu'il avait obtenue, fut expirée, il reprit les armes, et mit en campagne la plus forte armée qu'il put rassembler. Elle n'arrêta point les progrès de D. Alphonse; une nouvelle victoire lui fournit l'occasion d'étendre ses conquêtes dans le Portugal; et, pendant que des divisions qui s'étaient élevées entre les Sarrazins les empêchaient de réunir toutes leurs forces contre le roi des Asturies, celui-ci se fortifiait de plus en plus : il bâtissait et repeuplait des villes en même temps qu'il en soumettait à sa puissance. La guerre que les Maures se faisaient alors entr'eux continuant de le favoriser, il vit rechercher son alliance

par l'un des partis, et il accorda de bonne grâce la paix qu'on lui fit proposer.

Les grandes qualités de ce prince n'empêchèrent pas qu'il ne s'élevât contre lui plusieurs révoltes ; il y en eut une sur-tout dans la Galice qui ne laissa pas que d'être inquiétante. Suscitée par Vitiza, l'un des plus grands seigneurs de cette province, elle donna lieu à un soulèvement considérable, et les Maures furent appelés au secours des rebelles. D. Alphonse marcha en personne pour les combattre, défit les troupes confédérées ; et, lorsqu'il les eut vaincues, les villes révoltées se rendirent à discrétion. Il reprit ensuite ses travaux, et tint à Oviédo, l'an 900, un concile qui avait pour objet la réformation des mœurs et la discipline ecclésiastique. La fin de sa vie fut traversée par la révolte de D. Garcie son fils aîné ; et, pour ne pas exposer ses sujets aux horreurs d'une guerre civile, il abdiqua volontairement, comme nous le verrons dans l'histoire du dixième siècle.

Vous pouvez vous rappeler, ma chère Aline, qu'en terminant l'article de l'Angleterre, je vous ai dit qu'Egbert, prince du sang royal, que la jalousie de Brithick, roi de Wessex, avait obligé de

venir chercher un asile à la cour de Charlemagne, avait eu la gloire de réunir sous sa loi tous les royaumes de l'heptarchie.

Ce prince, dont le mérite avait fait ombrage à son souverain, ayant été appelé pour lui succéder, par une ambassade solennelle des grands, prit congé de Charlemagne, dont il avait entièrement captivé l'amitié et l'estime. Il avait appris sous ce grand monarque la science du gouvernement et celle des conquêtes ; et en formant un projet digne de son courage, il eut la prudence d'en différer l'exécution pour mieux en assurer le succès. Il s'appliqua d'abord à mettre un bon ordre dans son royaume, à se faire aimer de ses sujets, et à bien discipliner ses troupes. Après avoir employé sept années à préparer ses desseins, il obtint la dignité de chef de l'heptarchie. C'était déjà un acheminement à son grand projet ; et comme ses succès sur les Bretons du pays de Galles et sur ceux du pays de Cornouailles, l'avaient rendu redoutable aux rois ses voisins, il aperçut quelque facilité à satisfaire son ambition, et sut habilement tirer parti des circonstances pour réduire successivement les royaumes d'An-

gleterre. Les peuples d'Estanglie, qu'Offa, roi de Mercie, avait assujétis, n'obéissaient qu'avec répugnance; et les rois de Kent, qui avaient été forcés de se rendre tributaires de Cénulphe, aspiraient à secouer un joug si honteux. Egbert fomentait secrètement leur haine contre le roi de Mercie, et bientôt celui-ci arma contre Egbert, qui remporta sur lui une victoire complète. Il envoya ensuite Ethelwolf, son fils, avec une partie de son armée dans le royaume de Kent. Balred, qui y régnait, osa risquer contre lui une bataille; et ayant été défait, abandonna son royaume au vainqueur, qui l'unit à celui de Wessex. Il enleva sans peine le royaume d'Essex, et il ne lui restait plus à conquérir que le Northumberland, et les deux royaumes de Mercie et d'Estanglie. Il eût pu y trouver de grandes difficultés, s'ils se fussent réunis pour leur commune défense; mais Egbert, qui n'avait cessé d'entretenir sous main leurs divisions, réussit en peu de temps à les ranger sous sa loi. Il attaqua d'abord le royaume de Mercie; et Bernulphe étant venu au devant de lui, fut défait et tué. Les peuples mirent sur le trône Ludican, qui périt dès l'entrée de la campagne

suivante; Witglaph, grand capitaine, fut choisi pour lui succéder. Egbert le vainquit dans une sanglante bataille, et s'empara de tout le royaume de Mercie; mais au lieu de le réunir à ses autres états, il le rendit à Witglaph, à condition qu'il lui en ferait hommage et lui paierait un tribut. Les royaumes d'Estanglie et de Northumberland se soumirent volontairement aux mêmes conditions. C'est ainsi que l'heptarchie, qui avait subsisté plus de deux cent quarante ans, fut réduite, en moins de dix ans, sous la puissance du roi de Wessex.

Après la dissolution de l'heptarchie, qui arriva en 827, Egbert prit le titre de roi d'Angleterre. Ce mot, qui signifie *terre des angles*, s'introduisit dans la Grande-Bretagne dès le temps que les Anglo-Saxons y firent leurs premiers établissemens, vers l'an 586.

Egbert eut besoin de toute sa prudence et de toute sa dextérité pour accoutumer ses nouveaux sujets à supporter patiemment le joug d'une domination étrangère; et pour leur inspirer l'amour de la concorde, aussi nécessaire pour leur salut commun que pour sa propre sûreté. Etouffer les haines et les

animosités qu'entretenaient dans les sept royaumes l'ambition et la jalousie des souverains qui jusqu'alors les avaient gouvernés, n'était point chose facile. Cependant le succès répondit aux espérances d'Egbert : sa sagesse calma tous les esprits ; et sans les irruptions des Danois, son règne eût été heureux et tranquille. Ces peuples, les Danois, connus en France sous le nom général de Normands, vinrent troubler le repos dont Egbert commençait à jouir. Ils firent sous son règne plusieurs descentes en Angleterre ; dans leur première irruption ils défirent l'armée du roi, et le réduisirent à se sauver. Mais il vengea deux ans après la honte de cette défaite, en remportant une victoire signalée sur les Danois, qui, cette fois, étaient descendus dans le pays de Cornouailles, et s'étaient joints aux Bretons, alors révoltés contre l'autorité d'Egbert. Il acheva ses jours en paix, et mourut en 835, dans la huitième année de son règne comme roi d'Angleterre, et dans la trente-huitième depuis qu'il avait été appelé à la couronne de Wessex.

Ethelwolf, fils unique d'Egbert, monta sur le trône d'Angleterre. Dans sa première jeunesse ce prince avait embrassé

la vie monastique, et il rentra dans le monde après avoir été relevé de ses vœux par le pape Grégoire IV; mais il conserva toute sa vie l'esprit de son premier état, beaucoup de zèle pour la religion, et un grand fonds de piété.

Les commencemens de son règne furent marqués par les ravages des Danois dans diverses contrées de son royaume. En vain il envoya contre eux ses meilleurs généraux : l'un d'eux les défit et les força de se rembarquer; mais les autres furent vaincus par ces pirates, qui ravagèrent sans obstacle les provinces de Kent et de Middlesex, et commirent de grands excès dans les villes de Londres, de Rochester et de Cantorbéri. Ils revinrent l'année suivante avec trente-cinq navires sur les côtes de Wessex. Ethelwolf, prince peu guerrier, résolut d'aller lui-même, à la tête de son armée, attaquer ces pirates, et fut entièrement défait. Cependant ils se contentèrent de ravager la côte, et d'en emporter un riche butin. Dans cette même année, Keneth II, roi d'Ecosse, fit la guerre aux Pictes qui avaient tué son père, et les extermina de manière que, de ce moment, ils cessèrent de faire un corps de nation.

Ethelwolf se sentant incapable de sou-

tenir seul le poids du gouvernement, céda à Aldestan, son fils naturel, les provinces de Kent, d'Essex et de Sussex sous le titre de royaume de Kent, en se réservant avec le Wessex la souveraineté sur toute l'Angleterre.

Sous ces deux rois les Danois continuèrent leurs brigandages. Aldestan remporta sur eux une victoire mémorable, et mourut peu après la bataille d'Oklei.

Ethelwolf reprit alors le gouvernement de toute l'Angleterre, et fit le voyage de Rome avec Alfred, le plus jeune de ses fils. Pendant son séjour dans cette capitale du monde chrétien, il fit rebâtir le college des Anglais, qui avait été brûlé; et afin que les élèves fussent mieux entretenus, il étendit dans toute l'Angleterre le ramescot ou denier de Saint-Pierre, qu'on n'avait levé jusque-là que dans les royaumes de Wessex et de Mercie. Après un an de séjour à Rome, il repassa par la France, et épousa Judith, fille de Charles le-Chauve. Pendant l'absence d'Ethelwolf, Ethelbald, son fils aîné, forma une conspiration pour s'emparer du royaume. Pour éviter une guerre civile, Ethelwolf céda à son fils le royaume de Wes-

sex, et survécut deux ans à ce partage.

Ethelbald ne fit rien de mémorable, il ne s'occupait guère que de ses plaisirs; Ethelbert, qui lui succéda, acheta la paix des Danois; il leur donna de grandes sommes d'argent pour la engager à se retirer.

Ils revinrent en plus grande force sous le règne d'Ethelred, et profitèrent des troubles qui s'étaient élevés pour s'emparer du Northumberland. Le roi fit cependant les plus grands efforts pour arrêter leurs progrès. Dans l'espace d'un an Ethelred livra neuf batailles aux Danois; il reçut dans la dernière une blessure mortelle, et mourut après un règne de cinq ans.

Alfred monta sur le trône; il succéda à son frère de préférence à ses enfans en vertu du testament d'Ethelwolf. Ce fut un bonheur pour l'Angleterre, qui était alors dans un état déplorable. Les Danois en possédaient plus de la moitié, et les troupes anglaises étaient en si petit nombre, qu'on avait lieu de craindre qu'ils ne s'emparassent de la totalité. Alfred, malgré sa valeur, fut défait par les Danois; il vengea ce premier échec, rallia sa petite armée, et réduisit ces peuples à demander la paix. Mais une

nouvelle horde de ces barbares vint rompre le traité; et après sept batailles consécutives, il réduisit Alfred à sortir de son royaume. Ce prince resta caché pendant plusieurs mois dans la province de Sommerset; et profitant d'un instant favorable, il rassembla quelques troupes, et vint attaquer les Danois dans le moment où leur chef Ubba venait d'être tué, et leur armée mise en déroute par le comte de Devon. L'arrivée d'Alfred acheva de mettre le désordre dans les troupes ennemies; son retour inattendu les consterna; et les Anglais, animés par un premier succès, les poursuivirent avec ardeur. Ils furent vaincus, demandèrent et obtinrent la paix; mais Alfred exigea des otages pour sûreté de leur parole. Ils donnèrent trente de leurs principaux officiers. Par le traité qui fut alors conclu, il fut permis à ceux qui voudraient embrasser le christianisme de rester en Angleterre; les autres devaient sortir de ce royaume en promettant de ne jamais y rentrer.

Après s'être débarrassé des Danois, après avoir établi la tranquillité dans son royaume, Alfred appliqua tous ses soins à faire fleurir la religion, la justice, les sciences et les arts, dont les guerres

continuelles avaient anéanti l'étude. Il attira des savans en Angleterre, les distribua dans les divers diocèses; releva l'université d'Oxford, et y fonda quatre colléges pour la théologie, la grammaire et la rhétorique, la logique, l'arithmétique et la musique; enfin pour la géométrie et l'astronomie. D'un autre côté, il fit équiper une flotte pour donner chasse aux pirates qui paraîtraient sur les côtes, fortifia un grand nombre de places, en bâtit de nouvelles, répara, embellit Londres, et augmenta ses priviléges. Après douze ans de tranquillité, les Danois firent une nouvelle invasion dans ses états; mais il réussit en peu de temps à s'en délivrer, et ne s'occupa le reste de ses jours qu'à rendre ses sujets heureux. Ses vertus lui ont mérité le surnom de Grand, et on doit le regarder comme l'un des meilleurs princes qui aient porté la couronne d'Angleterre. Il mourut vers la fin de l'an 900, âgé de cinquante-deux ans, après en avoir régné vingt-huit.

Alfred avait composé plusieurs ouvrages, entr'autres des traductions en langue saxonne du pastoral de saint Grégoire, du traité de Boëce, intitulé : *De la Consolation de la Philosophie* et

de l'*Histoire ecclésiastique de Béde.*

Vous voyez, ma chère Aline, qu'il fut l'un des grands hommes et des savans de son temps. Il avait fait faire un plan de tous ses états, qui a servi de modèle à Guillaume-le-Conquérant lorsque, cent cinquante ans après, il dressa son grand cadastre.

LETTRE XXXIX.

Empire grec pendant le dixième siècle. — Règnes de Constantin-Porphyrogénète, d'Alexandre, Romain-Lécapène, Etienne, Constantin, Romain-le-Jeune, Nicéphore-Phocas, Jean Zimiscès, Basile et Constantin. — Aperçu sur l'empire d'Allemagne. — Formation du corps germanique. — Coup-d'œil général sur l'Italie pendant la durée de ce siècle.

C'est aujourd'hui le tour de l'empire grec, ma chère Aline; ce sont les rives du Bosphore qui vont fixer notre attention. Ma méthode historique a du moins l'avantage de vous promener en diverses contrées, sans vous fatiguer par une trop grande tension sur l'histoire d'un même peuple. Cette diversité peut, ce me semble, aider à soutenir l'intérêt; et comme on aime à changer de place à votre âge, on aime aussi à varier l'objet de ses études.

Me conformant aux goûts que je vous connais, je parcours les siècles avec vous, et je pense en rendre la durée

moins sensible en passant d'une nation à l'autre.

Voyons donc l'histoire des empereurs grecs pendant le dixième siècle.

Vous devez vous rappeler que Léon-le-Philosophe régna jusqu'en 911, et ne laissa qu'un fils âgé de six ans, nommé Constantin-Porphyrogénète, c'est-à-dire, né dans la Pourpre. Léon déclara empereur Alexandre son frère, et le chargea de la tutelle de Constantin, qu'il avait fait couronner un an avant sa mort. Alexandre n'avait eu sous Léon aucune part aux affaires; et lorsqu'il fut sur le trône, il continua de vivre dans l'oisiveté, et de se livrer à son goût pour la débauche et la dissipation. On prétend qu'il avait eu quelque intention de se défaire du jeune Constantin ; mais on lui représenta que ce prince était d'une complexion si faible qu'il ne pourrait vivre long temps.

Alexandre avait éloigné de la cour l'impératrice Zoé, dont les remontrances l'importunaient ; mais il jouit peu du pouvoir souverain. Ses excès le conduisirent au tombeau, dans la onzième année de son règne. Il avait donné à son neveu sept tuteurs ou régens pour gouverner sous son nom pendant sa mino-

rité. Ils ne furent pas long-temps d'accord entr'eux, et leur mésintelligence les mit dans la nécessité de rappeler auprès de son fils l'impératrice Zoé. Dès qu'elle se vit à la tête du gouvernement, son premier soin fut de chasser les régens pour mettre en leur place des hommes capables de la seconder dans son administration; mais la révolte de Constantin-Ducas, qui commandait dans la Paphalagonie, vint mettre le trouble dans l'empire. Cet ambitieux avait des amis à Constantinople: excité par eux, il se rendit dans cette capitale avec l'élite de ses officiers; et s'étant saisi de la porte de l'Hippodrome, il se fit proclamer empereur par ses partisans. Il s'avança ensuite vers le palais, et trouva en tête Jean Eladar, maître de la milice. Pendant le combat qu'ils se livrèrent, Constantin-Ducas étant tombé de cheval, sa troupe le crut mort, et se dissipa. Un soldat qui l'aperçut, courut à lui, et sans lui laisser le temps de se relever, il lui trancha la tête. Tous ses complices furent punis du dernier supplice ou condamnés à l'exil.

Les Bulgares avaient ravagé la Thrace sous le règne d'Alexandre; et, après avoir inutilement tenté de prendre Cons-

tantinople, s'étaient retirés d'après un traité fait avec les régens. Immédiatement après le retour de l'impératrice, ils rentrèrent dans la Thrace, et les Sarrazins avec une flotte nombreuse, répandirent la terreur sur les côtes maritimes de l'empire. Les premiers s'emparèrent d'Andrinople par la trahison d'un arménien que Siméon, le roi des Bulgares, avait corrompu par une somme d'argent. L'impératrice sentit la nécessité de recouvrer une place de cette importance, et la racheta de Siméon au prix qu'il en exigea. Elle résolut ensuite, de concert avec le sénat, d'acheter la paix des Sarrazins, pour être en état d'employer contre les Bulgares toutes les forces de l'empire. Elle en donna le commandement à Léon-Phocas, habile général. Il marcha aux ennemis, et, après une longue et sanglante bataille, ils furent repoussés avec beaucoup de perte; mais pendant que Léon poursuivait les Bulgares, on l'avertit que Romain, surnommé Lecapène, qui commandait la flotte impériale, travaillait à former un parti pour s'élever à l'empire. Sur cette nouvelle, au lieu de continuer sa poursuite, Léon regagna le camp, et ses soldats, qui attri-

buèrent cette retraite à la crainte, prirent ouvertement la fuite.

Léon-Phocas et Romain-Lecapène aspiraient tous deux à la souveraine puissance; ils s'appliquaient à s'entre-détruire, mais la faction de Romain prit le dessus. Léon fut arrêté et condamné à perdre la vue. Romain engagea Constantin à épouser Hélène sa fille, et prit un tel empire sur ce prince faible et timide, qu'il n'osa rien lui refuser. Il en obtint la dignité de césar, et ensuite celle d'empereur. L'impératrice Zoé le gênait; il exigea de Constantin qu'il la fit enfermer dans un monastère; et ce prince, malgré sa répugnance, eut la faiblesse d'y consentir.

L'ambitieux Romain poussa son hardiesse encore plus loin: il fit couronner ses trois fils aînés, et porta l'impudence jusqu'à ordonner que dans les actes publics son nom fut mis avant celui de Constantin. En vain on conspira pour réprimer son orgueil; il découvrit tous les complots, et en punit sévèrement les auteurs. Mais la paix que Romain fit avec les Bulgares, et ses succès contre les Sarrazins, appaisèrent les murmures qui s'élevaient contre lui.

Les Turcs, originaires de la grande

Tartarie, établis dans les gorges du mont Caucase, attaquèrent alors, pour la première fois, les terres de l'empire. Ils firent leur irruption dans la Thrace, et désolèrent par le fer et par le feu tout ce qui se rencontra sur leur passage. Le patrice Théophane réussit à les chasser, et l'empereur signala sa bonté en rachetant ceux de ses sujets qu'ils emmenaient en esclavage. Peu de temps après les Russes, commandés par Inger leur roi, parurent à la vue de Constantinople, avec une flotte de plus de mille navires. Le même Théophane qui commandait la flotte impériale, brûla une grande partie de leurs vaisseaux, et mit ces barbares en fuite.

Les Turcs rentrèrent une seconde fois dans la Thrace, et pour mettre fin à laurs ravages, Théophane convint avec eux d'une trève de cinq ans.

Cependant Constantin qui n'était empereur que de nom, prenait des mesures pour se tirer de l'oppression. Il se servit d'Etienne, le plus ambitieux des enfans de Romain-Lecapène, pour se délivrer de son impérieux collègue. L'impatience de régner porta Etienne à se conduire en fils dénaturé. Il fit enlever son père, et l'envoya dans un monastère, où il

fut forcé de prendre l'habit religieux. Etienne partagea ensuite le trône impérial avec Constantin son frère, et Constantin-Porphirogenète. Mais celui-ci qui voulait régner seul se défit bientôt des deux frères. Il les fit arrêter, et les obligea de prendre la tonsure.

Délivré de ces concurrens, Constantin ne répondit pas à l'espérance qu'on avait de son esprit et de ses connaissances. Pendant l'inaction où Romain-Lecapène l'avait laissé vivre, il avait contracté une habitude de paresse et d'indolence qu'il ne put surmonter. Il ne lui resta de goût que pour l'étude du cabinet, qu'il avait cultivée dès son enfance, et il abandonna les soins du gouvernement à l'impératrice Hélène, et à l'eunuque Basile son grand chambellan.

Il fit couronner de bonne heure Romain son fils, et força deux princes, fils d'Etienne et de Christophe, à prendre les ordres sacrés. Il ne fit point la guerre en personne, mais il fut assez heureux pour avoir d'excellens généraux, Nicéphore-Phocas et Léon-Phocas, qui remportèrent sur les Sarrazins d'éclatantes victoires.

Constantin régnait seul depuis quinze ans, lorsque son fils Romain le fit em-

poisonner dans un breuvage que les médecins lui avaient ordonné. Dans le temps qu'il tenait la funeste coupe, il fit un faux pas, et répandit une partie du breuvage. Ce qui restait de poison ne fut pas assez actif pour le tuer sur-le-champ. Il languit pendant quelques mois, et mourut, l'an 959, âgé de cinquante-trois ans.

Si ce prince ne put vaincre sa répugnance pour se mêler du gouvernement, il eut au moins le mérite de réveiller dans ses états l'amour des sciences et des arts. Il les mit en honneur par ses bienfaits, et sur-tout par des distinctions proportionnées aux talens. Il s'appliqua lui-même aux arts mécaniques, fut très-zélé pour la religion, et fort libéral envers les églises qu'il orna de magnifiques offrandes.

Romain-le-Jeune n'avait encore que vingt ans lorsqu'il commit l'affreux parricide qui le plaça sur le trône. Les conseils de sa femme Théophanon contribuèrent beaucoup à lui faire commettre ce crime. Toute sa conduite envers sa famille répondit à ce premier forfait. Dès la seconde année de son règne, il chassa de la cour l'impératrice Hélène sa mère, et fit enfermer ses sœurs

dans un monastère. Hélène mourut de chagrin peu à près son exil, et l'indigne Romain se livra aux plus honteux désordres.

Les affaires prospéraient au dehors par l'habilité de Nicéphore-Phocas et de son frère Léon. Le premier entreprit la conquête de l'île de Crète ou Candie, et dans l'espace de sept mois en réduisit toutes les villes sous l'obéissance des Grecs. Léon son frère gagna en Asie une fameuse bataille contre les Sarrazins, et ramena un très-grand nombre de prisonniers. Joseph Bringas, grand chambellan, sur qui Romain se déchargeait des soins pénibles du gouvernement, devint jaloux de la gloire de Nicéphore. Il résolut de le faire rappeler, et pour y parvenir, fit craindre à l'empereur l'effet d'une prétendue prédiction qui promettait l'empire à celui qui serait maître de l'île de Crète. Nicéphore reçut ordre de passer en Orient, où les Sarrazins avaient mis sur pied une nouvelle armée. La victoire le suivit partout; et, après avoir défait les ennemis dans une sanglante bataille, il prit l'importante ville de Berée. Il y trouva d'immenses richesses, et un grand nombre d'esclaves chrétiens dont il rompit

les fers. L'empereur Romain mourut alors n'étant âgé que de vingt-quatre ans.

Il laissait deux fils, Basile et Constantin ; mais comme ils étaient encore dans l'enfance, et que l'impression du parricide de Romain n'était point effacée de l'esprit du peuple, l'impératrice Théophanon ne put parvenir à leur conserver l'empire. Elle s'était fait déclarer régente; mais Joseph, grand chambellan, s'attribuait toute l'autorité, et prenait ses mesures pour se faire reconnaître empereur, lorsque Nicéphore-Phocas entra en triomphe dans Constantinople. Les riches dépouilles qu'il rapportait, l'enthousiasme que ses victoires excitaient, nuisirent beaucoup au ministre, dont la dureté révoltait tous les esprits. Il se hâta d'éloigner Nicéphore, sous le prétexte que sa présence était plus que jamais nécessaire en Orient; il le fit repartir. Mais bientôt se repentant de l'avoir laissé échapper, il se détermina à se défaire de lui, et donna des ordres pour l'arrêter. Cette entreprise décida Nicéphore à se faire proclamer par l'armée.

A cette nouvelle le peuple marqua la plus grande joie ; et, dans ses premiers

transports, rasa la maison de Joseph. Le nouvel empereur le relégua dans un monastère de la Paphalagonie, où il mourut deux ans après.

Nicéphore prit possession de l'empire aux acclamations générales des grands et du peuple. Il épousa l'impératrice Théophanon pour adoucir le coup qu'il portait à ses fils; et cette princesse, en lui donnant la main, se flatta de partager son autorité dans le gouvernement, et de soutenir encore les intérêts de ses enfans.

Le règne de Nicéphore-Phocas fut plus militaire que politique; des expéditions en Sicile et dans la Cilicie signalèrent les premières années de son règne. Il ne fut pas moins heureux en Syrie, où il se rendit maître de plusieurs places importantes. Mais ayant disgrâcié le patrice Burtzas et Jean Zimiscès, ces deux généraux, indignés de se voir si mal récompensés des grands services qu'ils lui avaient rendus, conspirèrent contre cet empereur ingrat. L'impératrice entra dans le complot. Elle n'avait épousé Nicéphore que par politique, et ne l'avait jamais aimé. Il paraît qu'il s'était fait haïr par ses extorsions et son avarice. Les conjurés trouvèrent une

grande facilité pour consommer leur attentat. L'impératrice en pressa l'exécution, pour prévenir le dessein qu'elle soupçonnait à Nicéphore, de transporter l'empire à son frère Léon-Phocas, en faisant mutiler Basile et Constantin. Il était difficile d'entrer dans le palais, que Nicéphore avait fait munir comme une forteresse, et où il avait une garde nombreuse et affidée. Théophanon y fit monter successivement, pendant la nuit, dans une corbeille, Zimiscès et les autres conjurés. Elle les conduisit elle-même dans l'appartement de l'empereur, et ils le massacrèrent avant que la garde put venir à son secours. Il avait régné six ans et quelques mois, et fut assassiné l'an 969.

Jean Zimiscès se fit aussitôt proclamer empereur. Le patriarche de Constantinople refusait d'abord de le couronner comme s'étant souillé du sang de son prédécesseur ; mais Zimiscès protesta qu'il n'avait point mis les mains sur Nicéphore, et nomma ceux qui l'avaient massacré par ordre de l'impératrice. Le patriarche exigea qu'elle fut reléguée dans une île, et que les meurtriers fussent bannis. Quand ces choses furent exécutées, le patriarche donna

solennellement à Zimiscès la couronne impériale. Il s'associa aussitôt les deux princes Basile et Constantin. Zimiscès exila les parens et les créatures de Nicéphore, rappela ceux que ce prince avait exilés, et leur rendit leurs emplois. Dès que la nouvelle de la mort de Nicéphore eût été divulguée, les Sarrazins se hâtèrent d'aller assiéger Antioche, avant que le nouvel empereur fut en état d'y porter du secours. Mais l'eunuque Nicolas, qui commandait sur la frontière, rassembla ses troupes, et repoussa vivement les assiégeans.

Presque dans le même temps, les Russes firent une nouvelle invasion. Ils entrèrent dans la Thrace avec une armée de trois cent mille hommes. Zimiscès envoya contre eux Bardas-Sclerus son beau-frère. Ce général eut la gloire de vaincre les Russes avec une armée très-inférieure; il eut l'adresse de profiter de la grande confiance qu'ils avaient en leurs forces, et pendant qu'ils s'avançaient imprudemment, Bardas tomba sur eux; et sans leur laisser le temps de se rallier, il les tailla en pièces. Leur camp fut ensuite attaqué avec une si grande impétuosité, qu'ils se laissaient égorger sans oser se dé-

fendre. Les Grecs en firent un effroyable carnage, emmenèrent un nombre infini de prisonniers. Il n'échappa au vainqueur qu'un très-petit nombre de Russes.

Après cette éclatante victoire, Zimiscès envoya Bardas-Sclerus en Asie, contre Bardas-Phocas, neveu de Nicéphore, qui s'était sauvé d'Amasée où il était en éxil, et venait de se faire proclamer empereur. Sa révolte tourna malheureusement pour lui et pour sa famille; le vainqueur des Russes fut encore le sien; et obligé de céder à la nécessité, Bardas-Phocas se rendit, et passa dans l'île de Chio, où il prit les ordres sacrés.

Une nouvelle invasion des Russes porta Zimiscès à les poursuivre jusque dans la Bulgarie dont ils s'étaient emparés. Il mit le siége devant Perstabalba, capitale de ce royaume, s'en rendit maître; et, après avoir fait des prodiges de valeur, il fit preuve de clémence et de générosité envers le roi et sa famille. Ce prince, qui se nommait Barisès, ayant été amené à l'empereur, fut reçu par lui avec toutes les distinctions dues à son rang. Zimiscès lui rendit la liberté, en lui disant qu'il n'était en guerre qu'avec les Russes. Ceux-ci

furent réduits à demander la paix, et ne l'obtinrent qu'en évacuant la Bulgarie. Zimiscès revint à Constantinople comblé de gloire, et mérita l'amour de ses sujets, en s'occupant de faire leur bonheur. Ce bon empereur fut cependant empoisonné par l'eunuque Basile, dont il avait fait connaître qu'il blâmait l'ambition et l'avidité. Il avait régné six ans et demi, et mourut en 976.

A la mort de Zimiscès, Basile n'avait encore que dix-neuf ans, et Constantin environ dix-sept. La jeunesse des deux empereurs les engagea à conserver le ministère à l'eunuque Basile qui, malgré tous ses défauts, avait beaucoup de capacité et une grande expérience. L'impératrice Théophanon fut rappelée, et les deux frères régnèrent ensemble pendant cinquante ans. Basile s'appliqua tout entier aux affaires du gouvernement, et Constantin, livré à la mollesse et à l'indolence, n'avait que le nom d'empereur.

Le long règne de ces princes appartient plus à l'histoire du onzième siècle qu'à celle du dixième, c'est pourquoi nous ne nous y arrêterons pas aujourd'hui; mais l'empire d'Allemagne va devenir l'objet de notre attention, et

sans doute ce ne sera pas sans intérêt que vous apprendrez comment s'est formé ce qu'on appelait naguère le corps germanique.

Vous avez vu à la fin de l'histoire du neuvième siècle, qu'Arnoul, fils naturel de Carloman, roi de Bavière et d'Italie, fut le dernier empereur de la maison de Charlemagne. Il mourut en 899, et laissa un fils nommé Louis, qui l'année suivante, dans une assemblée tenue à Forcheim dans la Franconie, fut reconnu roi de Germanie. Les états chargèrent de la régence, Hatton, archevêque de Mayence et primat de Germanie. Ils lui associèrent Othon-le-Grand, duc de Saxe, beau-frère du jeune roi.

L'empereur Arnoul avait donné à Zuentibold, l'un de ses fils naturels, le royaume de Lorraine. Il n'en jouit pas long-temps. Sa conduite tyrannique lui attira la haine de ses sujets; ils lui firent la guerre, et lui livrèrent sur les bords de la Meuse une bataille, où il périt avec les deux tiers de son armée. Les Lorrains s'assemblèrent à Thionville, et convinrent de se donner au roi de Germanie.

Bérenger, duc de Frioul, qui avait reçu des mains du pape Etienne VI la

couronne impériale, fut dépouillé du royaume d'Italie l'an 900, par Louis fils de Boson, roi de Provence. Ce prince ne fut pas plutôt établi sur le trône d'Italie, qu'il se fit couronner empereur par le pape Benoit IV. Il exerça sur-le-champ dans la ville de Rome toute l'autorité que lui donnait sa nouvelle dignité; et, à l'exemple de ses prédécesseurs, il y érigea un tribunal pour l'administration de la justice. Un faux bruit qui se répandit de la mort de Bérenger, fit espérer à Louis III que, débarrassé de ce rival, il allait jouir tranquillement de l'empire et du royaume d'Italie. Mais Bérenger avait à Vérone un parti puissant; et pendant que Louis était en pleine sécurité, Adélard, évêque de cette ville, engagea Bérenger à s'en approcher, et il y fut introduit avec une troupe de gens armés. Louis n'avait auprès de lui qu'une faible garde: surpris à l'improviste, il se sauva dans une église. Il en fut arraché, et amené à Bérenger, qui lui fit crever les yeux, et le laissa retourner en Provence. Tout aveugle qu'il était, il revint quatre ans après en Italie avec une armée, et s'empara de Pavie, de Milan et de Plaisance; mais il ne trouva dans ce royaume ni le meme

nombre de partisans, ni le même zèle dans les grands sur lesquels il avait lieu de compter. Il s'en retourna en Provence, et continua jusqu'à sa mort, qui arriva en 923, de prendre le titre d'empereur; mais sans fonction et sans autorité, ni à Rome, ni dans l'Italie.

Bérenger remonta sur le trône sans opposition; et comme il en avait été renversé à la suite d'une bataille qu'il avait perdue contre les Hongrois, il prévint par un accommodement une nouvelle irruption de ces barbares, et même se les attacha par de riches présens. Ce prince unissait à la plus grande valeur, la piété, la clémence, l'amour de l'ordre et de la justice; il s'appliqua à rétablir la tranquillité dans ses états, et parut avoir fixé l'inconstance et la légèreté des Italiens.

Les Sarrazins d'Afrique désolaient, par des continuelles incursions, les terres de l'Eglise et du duché de Rome. Le pape Jean X envoya demander du secours à Bérenger, et pour l'obtenir, il lui fit offrir la couronne impériale. C'était le faire rentrer dans tous les droits qui lui avaient été donnés par Etienne VI. Bérenger accepta la proposition; et, après avoir été solennelle-

ment couronné dans l'église de Saint-Pierre, il marcha contre les Sarrazins, et les défit complètement. Bérenger revint triomphant dans ses états, et continua de les gouverner avec sagesse. Mais dans la septième année de son règne, Adalbert, marquis d'Ivrée, son gendre, et Odalric, comte du palais, qu'il avait comblé de grâces, et un autre comte puissant et accrédité, nommé Gilbert, conspirèrent pour lui enlever la couronne et la donner à Rodolphe, ou Raoul II du nom, roi de la Bourgogne transjurane. Une armée de Hongrois qui entra alors en Italie, dérangea un peu les projets des conjurés. Ils étaient alors assemblés à Brescia, et Bérenger invita les barbares à marcher contre eux. Odalric fut tué en combattant, et Gilbert, fait prisonnier, fut amené à l'empereur. Il le relâcha sans exiger de lui aucun serment, et il eut lieu de se repentir de sa clémence; car ce traître ne fut pas plutôt libre, qu'il conspira de nouveau, et pressa Raoul de passer en Italie. Ce prince partit sur-le-champ; et, après s'être emparé de Pavie, vint à Milan, où il fut couronné par Lambert, archevêque de cette ville, l'un des conjurés. Bérenger se retira dans

Vérone, et avec le secours des Hongrois, s'y soutint quelque temps contre les efforts des rebelles; mais ayant voulu, par une bataille décisive, mettre fin à cette guerre civile, il fut vaincu, et chercha encore son salut à Vérone. Après cette victoire, Raoul retourna en Bourgogne, où l'appelaient d'importantes affaires; et Bérenger, sans se laisser abattre par l'adversité, ayant fait venir un nouveau secours de Hongrois, les fit marcher du côté de Pavie. L'arrivée de ces barbares, qui avaient déjà fait tant de mal en Italie, lui attira la haine de ceux mêmes qui lui étaient le plus fidèlement attachés; et quelques-uns d'eux l'assassinèrent dans une église, pendant qu'il y entendait l'office du matin.

Rome resta sans empereur pendant près de quarante ans. Marozie, veuve de Gui, marquis de Toscane, s'était emparée du château de Saint-Ange, qu'on regardait comme imprenable, et tenait les Romains dans une dure sujétion. Les Hongrois, que Bérenger avait appelés à son secours, vengèrent sa mort en massacrant les habitans de Pavie, et réduissant cette ville en cendres, après l'avoir prise d'assaut. Raoul repassa les Alpes pour les combattre, et tenta de

leur couper la retraite; mais ils lui échappèrent, et passèrent dans le Languedoc avec leur butin. Délivré de ce terrible fléau, Raoul se flattait de posséder paisiblement son nouveau royaume. Mais Hugues, fils de Lothaire, comte d'Arles, qui avait succédé dans le royaume de Provence à Louis-l'Aveugle, travaillait sourdement à le détrôner. Soutenu par Gui et Lambert, ses frères utérins, et par Hermengarde sa sœur, veuve d'Adalbert, marquis d'Ivrée, princesse très-intrigante, qui s'était attachée les principaux seigneurs, Hugues se fit un parti puissant. La plupart des grands entrèrent dans la conspiration, et ce prince s'étant rendu à Pavie, y fut unanimement proclamé. Il alla ensuite à Milan recevoir la couronne royale des mains de l'archevêque Lambert, qu'il avait gagné par ses artifices. Raoul, obligé de céder à la nécessité, se retira dans son royaume de Bourgogne; et le premier soin de Hugues fut d'assurer dans sa famille le royaume d'Italie, en s'associant son fils Lothaire. Mais son ambition n'était point encore satisfaite; il aspirait à la souveraineté dans Rome, qui devait le conduire à la dignité impériale. Pour y parvenir, il fallait ga-

gner Marozie, qui occupait toujours le château Saint-Ange avec une forte garnison. Cette princesse fit proposer à Hugues de l'épouser, et aveuglé par son ambition, il accepta cette alliance, quoiqu'elle fut veuve de son frère utérin, et que sa conduite dût d'ailleurs éloigner d'elle un homme délicat. En épousant Marozie, il prit possession de la souveraine autorité dans Rome; mais ne se fit point déclarer empereur. Au lieu de s'attacher la noblesse romaine par de bons traitemens, il la révolta par le mépris qu'il lui montrait; et un soufflet qu'il donna au fils de Marozie, nommé Albéric, eut les plus funestes suites. Ce jeune prince, outré de l'affront que lui avait fait son beau-père, trouva un nombre infini de mécontens qui s'offrirent à le venger. Il se mit à leur tête, arma le peuple, et ayant fait fermer les portes de la ville, alla mettre le siége devant le château Saint-Ange. Hugues, saisi de frayeur, se sauva par dessus les murailles. Le peuple revêtit Albéric du pouvoir souverain, et Marozie fut enfermée dans une étroite prison. Hugues retourna en Lombardie, et se maintint, non sans peine, dans la possession de ce royaume.

Louis IV, fils de l'empereur Arnoul, et le dernier roi de Germanie de la maison de Charlemagne, était mort au commencement de l'année 912, sans laisser d'enfans. Sa couronne appartenait de droit à Charles le-Simple, roi de France, le seul qui restait des trois branches que les fils de Louis-le-Débonnaire avaient formées. Mais comme il était incapable de faire valoir ses prétentions, les seigneurs de Germanie n'y eurent aucun égard, et se déterminèrent à élire un roi de leur nation. Dès-lors ils s'arrogèrent le droit de disposer de la couronne d'Allemagne; et nous verrons par la suite que, pour obtenir leurs suffrages dans les élections, on leur accordait des priviléges excessifs. Les grands s'étant assemblés à Vorms pour l'élection d'un roi, se réunirent tous en faveur d'Othon-le-Grand, duc de Saxe. Ce prince déclara que son grand âge ne lui permettait pas de soutenir le poids de la couronne, et conseilla d'élire Conrad, comte de Franconie, comme le plus capable de gouverner. Ce conseil d'Othon était d'autant plus généreux, que Conrad était son ennemi; mais cela ne l'empêchait pas de rendre justice à son mérite. Conrad fut proclamé et re-

connu par tous les peuples de la Germanie.

Mais peu à près son couronnement Othon-le-Grand mourut, et Henri son fils, depuis surnommé l'Oiseleur, plus ambitieux que ne l'avait été son père, forma un parti pour détrôner Conrad. Il entraîna dans sa révolte un grand nombre de seigneurs. Le motif de son soulèvement avait été le refus que lui avait fait Conrad du duché de Thuringe. Lorsqu'il fut à la tête d'un parti puissant, et qu'il eut battu l'armée du roi, celui-ci eut recours à la négociation, et réussit à détacher du parti de Henri deux des principaux seigneurs. Cette défection amena le rebelle Henri, duc de Saxe, à rentrer dans l'obéissance; mais Arnoul, duc de Bavière, persista dans sa révolte, et s'étant retiré chez les Hongrois, il les engagea à faire une irruption en Allemagne. Ces barbares y firent d'horribles dégâts; se répandirent dans l'Alsace et sur les frontières de la Lorraine, portant partout le fer et le feu. Conrad, pour s'en délivrer, fut obligé de se soumettre à un tribut.

Tout le règne de ce prince fut continuellement agité par des séditions intestines et par les brigandages des Hon-

grois. Une blessure qu'il avait reçue dans un combat contre Arnoul, se rouvrit et s'envenima. Lorsqu'il sentit que sa fin approchait, il désigna pour lui succéder Henri, duc de Saxe, et lui envoya les ornemens royaux. Conrad mourut dans la huitième année de son règne, l'an 919.

Le choix qu'il avait fait d'Henri pour son successeur fut confirmé par les états d'Allemagne ; il paraît que ce prince réunissait les talens et les qualités qui concilient tous les suffrages. Il fut surnommé l'Oiseleur, parce que les députés qui lui annoncèrent son élection, le trouvèrent occupé à la chasse des oiseaux. Vous avez déjà eu occasion de remarquer, ma chère Aline, que les surnoms tiennent à de très-petites causes. Malgré tout le mérite qu'on reconnaissait au nouveau souverain, l'esprit d'indépendance qui s'était déjà emparé d'une partie des grands, en porta plusieurs à refuser de le reconnaître. Burchard, créé depuis peu duc de Souabe, fut le premier à lui refuser son hommage. Arnoul, duc de Bavière, suivit son exemple ; cependant Henri ne tarda pas à les réduire à l'obéissance, et ils lui renouvelèrent leur serment de fidélité.

Après avoir pacifié l'intérieur de son royaume, Henri porta ses armes en Lorraine, livra plusieurs combats à Charles-le-Simple, roi de France, et termina cette guerre par un traité d'alliance et d'amitié.

Celle qu'il fit ensuite aux Hongrois, puis aux Esclavons et aux Danois, achevèrent d'établir sa grande réputation militaire, qui fut d'autant plus brillante, qu'il mit ses soins à bien discipliner ses troupes.

Ce prince avait formé le dessein de se rendre à Rome pour réclamer la couronne impériale, lorsqu'il fut arrêté par une maladie qui lui présageait une fin prochaine. Il assembla les grands de son royaume, et leur recommanda Othon, son fils aîné, qu'il leur désigna pour son successeur. Il mourut peu de jours après, dans la dix-huitième année de son règne, âgé de soixante ans.

Pendant qu'il soutenait d'une main ferme les rênes de l'empire d'Allemagne, l'Italie était livrée aux troubles. Hugues avait essayé de rentrer dans Rome, et n'avait pu y parvenir. Le pape Léon VII avait fini par ménager un accommodement entre Albéric et Hugues; mais les Italiens, toujours inconstans dans le

choix de leurs souverains, avaient rappelé Raoul, roi de Bourgogne. Hugues l'avait amené à renoncer à ses prétentions sur l'Italie, en lui cédant une partie de la Provence. A peine tranquille de ce côté, Hugues éprouva des révoltes intérieures. Elles devinrent si dangereuses, que désespérant de pouvoir se soutenir, il borna son ambition à conserver le royaume à son fils. Il dicta au jeune prince la conduite qu'il devait tenir pour fléchir les seigneurs rebelles ; et ne croyant point sa vie en sûreté, il abandonna l'Italie, en emportant un immense trésor.

Les Italiens laissèrent à Lothaire, fils d'Hugues, le titre de roi, mais sans aucune autorité ; et Bérenger, l'un des principaux rebelles, exerça comme régent toutes les fonctions de la royauté ; il se contenta cependant de son titre de marquis d'Ivrée. Hugues s'était retiré en Provence, où il mourut un an après. Lothaire lui survécut quatre ans ; il fut empoisonné lorsqu'on s'aperçut qu'il cherchait à secouer le joug des seigneurs italiens.

Bérenger II, fils d'Adalbert, marquis d'Ivrée, prit alors le titre de roi. Il l'était de fait depuis cinq ans. En mon-

tant sur le trône, il fit couronner avec lui son fils Adalbert. Ce prince, né dur, cruel, avare, avait trompé les grands par de fausses apparences de vertu et de modération; mais dès qu'il fut sur le trône, il fit connaître son mauvais caractère; et la reine Adélaïde, veuve de Lothaire, fut la première victime de sa violence et de sa tyrannie. Cette princesse, dont on admirait la beauté, la sagesse et la piété, n'était âgée que de dix-huit à dix-neuf ans. Soit que Bérenger appréhendât qu'en se remariant avec quelque prince puissant, elle n'entreprit de le troubler dans son royaume et de venger l'empoisonnement de son mari; soit qu'il n'eût pu vaincre la juste aversion qu'elle avait marquée pour Adalbert son fils, qu'il voulait la forcer d'épouser, il lui fit essuyer les plus indignes et les plus barbares traitemens. Après l'avoir traînée par les cheveux, l'avoir accablée d'injures et même de coups, le cruel Bérenger la fit enfermer dans le fond d'une tour sur le bord du lac de Garde. Réduite à une seule femme pour la servir, dépouillée de tout ce qu'elle avait de bijoux précieux et de riches habits, l'infortunée Adélaïde languit long-temps dans son obscure pri-

son. Elle en fut tirée par un prêtre nommé Martin, se tint ensuite cachée dans une forêt où elle vivait d'un peu de poisson que lui apportait un pêcheur. Azzan, seigneur de Canosse, dans le Modénois, instruit de son désastre, accourut avec une troupe de cavaliers pour la délivrer, et l'emmena dans sa forteresse. Mais craignant que Bérenger ne vint l'y assiéger, il envoya demander à Othon, roi d'Allemagne, le secours de ses armes pour garantir la reine Adélaïde des fureurs de son persécuteur. Othon passa en Italie, et vint droit à Pavie dont on lui ouvrit les portes. Il invita la reine à se rendre auprès de lui; et il lui offrit sa main. C'est ainsi que ce prince généreux lui fit recouvrer, avec une entière liberté, tous les honneurs du rang suprême. Le mariage fut célébré à Pavie; et Bérenger, étant venu se jeter aux pieds d'Othon, obtint son rétablissement dans le royaume d'Italie, mais à titre de vassal du roi d'Allemagne, et lui prêta le serment de fidélité.

Vous vous doutez bien, ma chère Aline, que cet Othon dont nous venons de parler, était le même que nous avons vu Henri-l'Oiseleur désigner pour son

successeur. Il fut en effet sacré à Aix-la-Chapelle, l'an 936, l'année même de la mort de son père. Ce prince qui mérita le surnom de Grand, possédait en effet toutes les qualités qui font aimer et respecter un souverain. Il éprouva cependant plusieurs révoltes dans les premières années de son règne. Mathilde sa mère, qui avait pour Henri son second fils une singulière prédilection, fit de vains efforts pour le placer sur le trône. Quelques seigneurs qui levèrent ensuite l'étendard de la révolte furent bientôt forcés de se soumettre. D'autres, les fils d'Arnould, duc de Bavière, voulurent s'ériger en souverains indépendans. Othon les en punit en les dépouillant de leur duché, qu'il donna à Bertolf leur oncle maternel. Dans la suite Herman, troisième fils d'Arnould, obtint un fief sur le Rhin, sous le titre de comte palatin; et l'on remarque qu'il est le premier prince de l'empire qui ait possédé des terres en fief héréditaire. Othon employa tour à tour la clémence et la fermeté envers les révoltés. Tancmar et Henri son frère, surnommé le Querelleur, mirent sa patience à l'épreuve. Ils lui suscitèrent de grands embarras; mais il s'en tira habilement, et soutint ensuite

une guerre difficile contre Boleslas, duc de Bohême. Cette guerre dura quatorze ans; et ce fut après l'avoir glorieusement terminée, qu'Othon passa en Italie au secours d'Adélaïde, qu'il épousa comme nous venons de le voir. Othon était alors veuf d'Editte, princesse d'Angleterre; elle lui avait laissé un fils nommé Ludolf. Ce prince était né avant qu'Othon fut monté sur le trône d'Allemagne, et la crainte que les enfans de la nouvelle reine ne vinssent lui disputer ses droits, le porta à former une conspiration contre son père. Il appela les Hongrois à son secours, et de concert avec Conrad, duc de Franconie et de Lorraine, il commença les hostilités. Othon marcha contre les rebelles, et toujours victorieux, il les força de rentrer dans le devoir. Ludolf obtint sa grâce, mais fut dépouillé du duché de Souabe, et Conrad de celui de Lorraine. Les Hongrois furent taillés en pièces, et Othon acquit l'année suivante un surcroît de gloire, par l'entière défaite des Esclavons qui habitaient sur les bords de l'Oder, et il eut la satisfaction de leur voir embrasser le christianisme.

Pendant qu'il pacifiait l'Allemagne, Bérenger désolait l'Italie par des meur-

tres et par des ravages. Pour punir Azzan de l'asile qu'il avait donné à la reine Adélaïde, il l'assiégea dans sa forteresse de Canosse, et déjà l'avait réduite à l'extrémité, lorsque Ludolf, qu'Othon avait envoyé contre lui avec une armée, le força de se retirer honteusement, et s'empara d'une grande partie du royaume. Mais ce prince ayant été attaqué d'une maladie qui l'emporta en peu de jours, son armée retourna en Allemagne, et Bérenger rentra dans ses places. Non content de les avoir recouvrées, il attaqua successivement presque tous les princes d'Italie, et n'épargna point les terres de l'Eglise. Ses excès et sa tyrannie déterminèrent le pape Jean XII à implorer le secours d'Othon; et pour l'obtenir, il lui offrit la couronne impériale. Avant de partir pour l'Italie, Othon prit ses mesures pour assurer la couronne d'Allemagne à son fils aîné, qui prit le nom d'Othon II.

Othon se rendit maître de l'Italie, s'en fit couronner roi à Pavie, et vint ensuite à Rome recevoir des mains du pape la couronne impériale, l'an 962. C'est ainsi que l'empire d'Occident passa aux princes allemands, qui depuis l'ont toujours possédé.

Si vous êtes curieuse, ma chère Aline, de savoir ce que devint Bérenger, je vous dirai, que ne pouvant tenir la campagne, il s'enferma dans une forteresse située dans le duché de Spolette. Cette place était presque imprenable ; Othon la fit bloquer, et pendant ce temps Adalbert, fils de Bérenger, suscita à Rome des révoltes contre l'empereur. Le pape y prit part, fut déposé, et l'élection de son successeur occasiona de grands débats.

Mais sans entrer dans tous ces démêlés qui tiennent à l'histoire de l'église, contentons-nous de savoir qu'Othon-le-Grand mourut tranquillement à l'âge de soixante ans, après en avoir régné trente-six comme roi d'Allemagne, et onze comme empereur.

Othon II n'avait encore que dix-huit ans à la mort de son père ; mais les preuves qu'il avait déjà données de sa valeur, de sa libéralité et de sa sagesse, firent espérer qu'il égalerait la gloire du grand Othon. Comme lui, il obtint l'empire, et comme lui, il trouva des rebelles dans sa famille ; mais moins clément que son père, il punit sévèrement plus les rebellions. On lui reproche d'avoir trop peu épargné le sang de ses

sujets, et principalement celui des Romains. Il soutint différentes guerres. L'une des plus importantes fut celle contre Lothaire, roi de France, à l'occasion de la Basse-Lorraine. Il fit aussi la guerre aux Grecs, et mena son armée dans la Calabre ; mais cette expédition ne fut pas heureuse. Othon eut d'abord quelques avantages, mais il fut ensuite entièrement défait par la trahison des Italiens. Les principaux chefs de son armée perdirent la vie dans la bataille, et lui-même fut fait prisonnier. L'impératrice Théophanie le fit racheter, et l'on prétend qu'il le fut sans avoir été reconnu. Il mourut peu après des suites de ses blessures, l'an 983.

Les états d'Allemagne se hâtèrent de faire couronner à Aix-la-Chapelle Othon III, que son père avait désigné pour lui succéder dans la diète générale tenue à Vérone. Vous voyez, ma chère Aline, que la couronne d'Allemagne élective depuis 919, semble cependant être héréditaire, puisqu'elle passe des pères aux enfans ; mais c'était toujours sous le bon plaisir des seigneurs allemands.

Othon III devait d'autant moins espérer conserver la couronne, qu'il était

encore dans l'enfance. Aussi Henri, duc de Bavière, neveu d'Othon-le-Grand, entreprit de s'emparer du royaume d'Allemagne. Il commença par enlever le jeune souverain, et se fit proclamer roi par sa faction. Mais l'impératrice Théophanie se réunit à l'impératrice Adélaïde sa belle-mère, pour déjouer les desseins de l'usurpateur. Ces deux princesses prirent des mesures avec les seigneurs demeurés fidèles au jeune Othon, et protégées par les rois de France et de Bourgogne, elles forcèrent Henri à se déssaisir du jeune empereur. La régence fut confiée aux deux impératrices, et Henri fut forcé d'implorer leur clémence pour conserver son duché de Bavière.

La minorité du jeune souverain fut ensuite assez tranquille. Il fit la guerre aux Esclavons pendant plusieurs années, et les réduisit à demander la paix. Othon roi, fut couronné empereur, aussitôt que son âge lui permit d'en remplir les fonctions, et s'occupa alors de calmer les troubles qui agitaient l'Italie. Il fut victime de ses efforts. A peine il avait rétabli la tranquillité dans l'Italie, qu'il fut empoisonné par la veuve de Crescentius, qu'il avait fait précipiter du

haut d'une tour. Ce Crescentius, fils du pape Jean X, avait excité les Romains à secouer le joug des Allemands, et par ses perfidies, il avait trompé plusieurs fois Othon.

Ce prince mourut à l'âge de vingt-deux ans, l'an 1000, dans la sixième année de son règne comme empereur, et la dix-neuvième comme roi d'Allemagne.

Vous voyez qu'il était bien jeune, lorsqu'il fut élu par les états d'Allemagne, et il fallait qu'ils eussent un bien grand respect pour la mémoire de son père et de son aïeul, pour lui conserver la couronne.

LETTRE XL.

Rois de France pendant le dixième siècle : Charles-le-Simple, Raoul, Louis IV, dit d'Outremer, Lothaire, et Louis V, dernier roi de la seconde race. — Hugues Capet, premier roi de la troisième race. — Précis de l'histoire d'Espagne pendant cette période. — Coup-d'œil sur l'Angleterre pendant la durée de ce même siècle.

C'est la France qui fixe aujourd'hui notre attention ; c'est de Charles-le-Simple, ma chère Aline, dont nous allons d'abord nous occuper.

Vous avez vu qu'après la mort du roi Eudes, Charles, couronné une seconde fois, avait été reconnu roi de toute la France. Ce prince, dont le surnom annonce la faiblesse d'esprit, n'avait aucune des qualités nécessaires pour se faire craindre de ses ennemis et respecter de ses sujets. Il manquait sur-tout de cette fermeté qui eût pu seule réprimer les excès auxquels se portaient les seigneurs particuliers, pour se soustraire à la dépendance des rois, dans les domaines

qu'ils avaient usurpés. Sous un prince timide et borné, les grands vassaux devinrent plus puissans que jamais; et l'ambition de s'agrandir les armait souvent les uns contre les autres, sans que le roi eût le pouvoir de les contenir. Les Normands, dont vous avez vu les continuelles excursions sous les règnes précédens, obtinrent, sous celui de Charles-le-Simple, un établissement fixe. Il leur abandonna la partie de la Neustrie qui, de leur nom, a pris celui de Normandie. Rollon, leur chef, fils d'un seigneur danois, riche et puissant, s'était rendu si redoutable, qu'en lui offrant cette province, et lui proposant sa fille Gisèle en mariage, Charles-le-Simple crut faire un accommodement avantageux. Le chef des Normands accepta la proposition, embrassa le christianisme, et reçut la main de la princesse. Il jouit tranquillement du duché de Normandie pendant cinq ans qu'il vécut encore, et laissa un fils qui lui succéda sous le nom de Guillaume I.

Vous avez vu que le peu d'estime qu'on faisait de Charles-le-Simple, lui fit perdre une partie de ses droits à la succession de Louis, roi de Germanie; ce qui amena l'élection de Conrad : mais

les Lorrains refusèrent de reconnaître le roi d'Allemagne pour leur souverain, et se donnèrent à Charles. Il réunit ainsi la Lorraine à la couronne de France, et en confia le gouvernement à Giselbert, sous le titre de duc. Suivant l'exemple des autres ducs et comtes du royaume, ce gouverneur ne pensa qu'à s'arroger les droits de la souveraineté, et s'appropria les revenus de son duché. Charles, appauvri par tant d'usurpations, se voyait sans crédit, sans autorité, et sans aucun moyen de se soutenir. Il fit choix d'un ministre qui déplut aux grands, parce qu'il démêlait et déconcertait leurs intrigues. Le duc Robert, qui aspirait au trône, prit sur-tout en haine ce ministre fidèle. Il se nommait Haganon. On força Charles de le chasser; mais il le rappela quelque temps après. Le duc Robert saisit le prétexte de ce rappel pour se révolter ouvertement. Charles prit les armes, mais se trouva trop faible pour résister aux coujurés; cependant, dans une bataille qui eut lieu près de Soissons, il tua de sa main le duc Robert. Hugues-le-Grand, fils de Robert, vengea sa mort par la défaite de l'armée du roi. Les rebelles avaient déjà déclaré Charles indigne du trône; et, après l'avoir mis

en fuite, ils s'assemblèrent pour nommer son successeur. Hugues-le-Grand, et Raoul, duc de Bourgogne, pouvaient se disputer le trône: Hugues avait même plus de partisans que son beau-frère; mais par attachement pour sa sœur, il fit à Raoul l'abandon de ses prétentions; et celui-ci fut proclamé l'an 923. Le comte de Vermandois, qui avait si indignement trahi Charles, par une nouvelle perfidie feignit de revenir à lui pour se rendre maître de sa personne. L'infortuné monarque fut arrêté par ce traître, et conduit à Château-Thierry, et de là à Péronne, où il mourut après sept ans de captivité, dans la cinquantième année de son âge et la trentième de son règne. Il laissa d'Odvige, sa troisième femme, un fils âgé de cinq ans, qu'elle emmena en Angleterre auprès du roi Adelstan son frère. Ce prince régna depuis sous le nom de Louis-d'Outremer.

Raoul ou Rodolphe n'eût pu se maintenir sur le trône, si par son courage, sa fermeté, sa prudence, son adresse, et sur-tout son infatigable activité, il n'eût su en imposer aux grands, et réprimer leur audace. Le crédit et la puissance de Hugues-le-Grand, son beau-frère, comte de Paris et d'Orléans, et duc de

France, lui étaient d'ailleurs très-utiles: sans lui, peut-être, Raoul n'eût fait que paraître sur le trône. Mais la parfaite intelligence des deux beaux-frères fit leur principale force. Le nouveau roi eut d'abord à combattre les Normands, que Charles-le-Simple avait appelés à son secours. Le comte de Vermandois les battit; Raoul acheva de les vaincre, et fit la paix avec eux. Il marcha ensuite contre le duc d'Aquitaine qui refusait de le reconnaître. Cette guerre lui donna plus de peine. Avant qu'il eût pu la terminer, le comte de Vermandois se révolta, et parut vouloir rétablir Charles-le-Simple. Le refus du comté de Laon était la véritable cause qui excitait Herbert à menacer Raoul; mais sa rebellion ayant pris un caractère sérieux, les armées étant en présence, Hugues-le-Grand offrit aux deux chefs sa médiation. Elle fut acceptée; et Raoul, à la prière de son beau-frère, céda le comté de Laon au comte de Vermandois, qui alors abandonna de nouveau les intérêts de Charles-le-Simple. Ce prince mourut peu après, l'an 929. Dès-lors Raoul cessa de ménager le comte de Vermandois. Délivré de toute inquiétude, il lui fit la guerre pendant plusieurs années, soumit

les peuples de l'Aquitaine, se fit reconnaître dans le Languedoc, et termina les guerres particulières des seigneurs. Il mourut sans laisser d'enfans mâles, l'an 936.

Après la mort de Raoul, il y eut un interrègne de quelques mois. Hugues-le-Grand pouvait prétendre à la couronne; mais il préféra rappeler le légitime héritier, et se faire un mérite de l'avoir placé sur le trône. En conséquence, il détermina les grands à rappeler d'Angleterre le jeune Louis, exilé depuis treize ans de sa patrie : c'est ce séjour qui lui fit donner le surnom d'*Outremer*. Ce fils de Charles-le-Simple n'avait encore que seize ans. L'administration de ses états fut confiée à Hugues-le-Grand, surnommé aussi Hugues-le-Blanc, à cause de la blancheur de son teint. Il faut croire que c'était par opposition qu'on appelait Hugues-le-Noir, le frère de Raoul, qui voulait se faire de la Bourgogne un état indépendant. Il avait bien eu aussi quelque prétention sur la couronne; et c'est sans doute par dépit d'en être privé qu'il se révolta contre l'autorité de Louis. Hugues-le-Blanc combattit Hugues-le-Noir; mais lui-même se ligua contre le roi, lorsqu'il

voulut prendre le gouvernement de son royaume, et lui en enlever l'administration. Cette guerre fut sérieuse; il y eut des excommunications de lancées contre les rebelles, et principalement contre le duc de Normandie et le comte de Vermandois, qui avaient brûlé quelques villages, et s'étaient emparés de terres appartenant à l'abbaye de Saint-Remi. Le duc de Normandie périt quelque temps après par trahison : le comte de Flandres le fit massacrer. Louis-d'Outremer voulut profiter de l'occasion pour recouvrer la Normandie; il voulut enlever ce duché au jeune Richard, en feignant de vouloir venger la mort du duc Guillaume. Mais Hugues-le-Grand prit la défense du jeune duc; et la tentative de Louis lui réussit si mal, qu'il fut fait prisonnier dans une bataille qu'il livra aux Normands. Hugues se prêta cependant à lui faire rendre la liberté, mais sous la condition qu'il donnerait un de ses fils en otage, jusqu'au rétablissement de Richard. La puissance de Hugues-le-Grand augmentait de jour en jour; on ne doutait plus qu'il n'aspirât au trône; et Louis en était si persuadé, qu'en recouvrant sa liberté, il se ligua avec le comte de Flandres contre les

ducs de France et de Normandie. L'empereur Othon entra dans cette ligue ; et il y eut, de part et d'autre, de grandes hostilités. Louis finit par recourir à l'autorité du siége apostolique, pour terminer une guerre si ruineuse et si désastreuse pour tout le royaume. Les foudres de l'église n'effrayèrent Hugues que médiocrement ; mais la médiation du roi de Germanie eut plus d'effet, et la paix se fit entre Hugues et Louis en l'an 950. La soumission de l'Aquitaine suivit de près cette paix, et Louis goûta alors quelque calme ; mais il ne jouit pas longtemps de sa tranquillité. Une chute de cheval qu'il fit à la chasse causa sa mort à l'âge de trente-huit ans ; il en avait régné un peu plus de vingt-huit, et mourut l'an 954. Il laissa deux fils de la reine Gerberge, Lothaire qui lui succéda, et Charles qui n'avait encore qu'un an.

Hugues-le-Grand possédait les plus grandes charges du royaume et les principaux gouvernemens ; il s'était rendu l'arbitre et le maître des affaires. Son ambition eût pu le porter sur le trône à la mort de Louis ; mais il se déclara, au contraire, le protecteur de Lothaire, qui n'avait encore que neuf ans. Hugues concilia au jeune roi tous les suffrages ;

et Lothaire, par les conseils de sa mère, lui marqua sa reconnaissance, en lui donnant les duchés de Bourgogne et d'Aquitaine. Hugues-le-Grand n'en jouit que quelques mois, et laissa en mourant d'Hadwige, sœur d'Othon-le-Grand, roi de Germanie, quatre fils légitimes, Hugues, surnommé Capet, d'abord comte de Paris et d'Orléans, ensuite duc de France; Othon, qui succéda au duché de Bourgogne; Eudes et Henri qui, après la mort d'Othon, furent successivement ducs de Bourgogne.

Le domaine de Lothaire se trouvait réduit, par les usurpations des grands vassaux, presqu'à la seule ville de Laon, et à quelques maisons royales. Il entreprit d'enlever la Normandie au duc Richard, et échoua dans ce projet; il s'en consola en réunissant une partie de la Flandre à la couronne.

Au retour de cette expédition, il épousa Emme, fille de Lothaire II, roi d'Italie, et de l'illustre Adélaïde, que l'empereur Othon avait épousée après la mort de son mari.

La France goûta quelques années de tranquillité; mais elle fut troublée par les prétentions de l'empereur Othon sur la Lorraine. La guerre qui eut lieu à ce

sujet peut être considérée comme l'événement le plus important du règne de Lothaire. Hugues-Capet se montra digne fils d'Hugues-le-Grand, en repoussant l'armée impériale. Ses victoires engagèrent Othon à faire la paix. Lothaire mourut l'an 986, dans la quarante-cinquième année de son âge et la trentième de son règne.

Louis V, dit le Fainéant, succéda à son père. Lothaire, en mourant, avait recommandé son fils à Hugues-Capet; et le jeune prince, âgé de dix-neuf ans, préférant les plaisirs aux affaires, donna toute sa confiance à cette espèce de tuteur. C'est le peu de part que Louis prit au gouvernement, qui lui fit donner le surnom de Fainéant: mais, au surplus, il ne fit que se montrer sur le trône; il ne régna qu'un an, et mourut à vingt ans. On soupçonne qu'il est mort empoisonné; et l'on accuse de ce crime Blanche, sa femme, qui ne pouvait le souffrir. Il ne laissa point d'enfans. Ce prince est le dernier roi de la race de Charlemagne, qui a régné en France 236 ans.

Nous voici donc, ma chère Aline, parvenues à la troisième race de nos rois; et sans doute vous ne serez pas étonnée de voir Hugues-Capet monter

sur le trône. Fils de Hugues-le-Grand, arrière-petit-fils de Robert-le-Fort, petit-neveu d'Eudes et petit-fils de Robert, qui tous deux avaient été couronnés rois de France, il tenait de ses ancêtres une sorte de droit à la couronne ; et en héritant de leur puissance, il avait aussi hérité des qualités qui pouvaient fixer sur lui le choix des grands. Une preuve de la justice qu'on rendait à sa vertu, c'est qu'il ne fut pas un seul instant soupçonné d'avoir eu part à la mort précipitée de son prédécesseur ; mais il en profita sans y avoir participé. Je vous ai déjà parlé de ses grandes possessions ; il unissait à celles des duchés et comtés que j'ai mentionnés tout-à-l'heure, les abbayes de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Denis, de Saint-Martin de Tours, qu'avait possédé Hugues-le-Grand, et vous concevez que ces richesses ajoutaient beaucoup à son crédit. Cependant, s'il faut croire quelques auteurs, c'était moins à ses grandes richesses qu'il devait la considération qu'il avait acquise sous les deux derniers règnes, qu'à sa sagesse et à sa modération. Plus politique que son père, il s'était fait aimer des grands par sa douceur, son affabilité et sa modestie ; il avait même prouvé son désintéresse-

ment, en rendant de lui-même aux religieux les abbayes et les terres dont ses aïeux s'étaient emparés.

Tant de qualités étaient des titres à sa proclamation ; il ne pouvait avoir de concurrent que Charles, duc de la Basse-Lorraine, frère du roi Lothaire, et oncle de Louis-le-Fainéant : mais ce fils de Louis-d'Outremer s'était attiré le mépris en se rendant vassal du roi de Germanie ; et, d'un commun accord, les grands assemblés à Noyon placèrent Hugues-Capet sur le trône. Cependant Charles, duc de Lorraine, secrètement soutenu par quelques seigneurs, prit les armes pour défendre ses droits. Hugues rompit ses mesures, força ses plus zélés partisans à le reconnaître, et le vainquit lui-même. Charles, trahi et livré à Hugues-Capet, fut conduit à Orléans, où il mourut quelque temps après ; ce qui mit fin à la guerre civile qui durait depuis trois à quatre ans. Charles laissa deux fils, Othon et Louis, qui moururent sans laisser de postérité.

Hugues-Capet demeura paisible possesseur du royaume, et mit ses soins à bien affermir sa domination. Ayant réuni à la couronne le duché de France, les comtés de Paris et d'Orléans, il fut plus

en état que les rois qui l'avaient précédé, de se faire respecter des grands vassaux. Sa politique était de les laisser se battre entr'eux, sans se mêler de leurs querelles. Il les laissa ainsi s'affaiblir les uns les autres; et l'autorité royale reprit une plus grande force. A ces moyens de prudence, il unit l'attention de faire fortifier plusieurs places, autant pour contenir ceux qui oseraient remuer, que pour empêcher les incursions des Danois, et autres peuples du Nord. Il rétablit à Paris la résidence des rois de France, et mourut l'an 996, dans la dixième année de son règne. Il n'eut de son mariage avec Adélaïde, princesse d'Italie, que le roi Robert, qui lui succéda, et trois princesses, Adwige, Adélaïde et Gisèle.

Voyons maintenant, ma chère Aline, quels événemens se passaient en Espagne pendant la durée du dixième siècle.

D. Alphonse, à qui les années n'avaient rien fait perdre de son activité, continuait de se signaler par ses victoires sur les Maures; mais pendant qu'il s'occupait à fortifier les places qu'il avait conquises, réparait les églises qui avaient été ruinées, et en élevait de nouvelles, des conspirations se formaient contre lui. La vigilance de D. Alphonse lui fit

découvrir un complot qu'avaient tramé un nommé Adalpin et ses fils. Les coupables payèrent de leur tête leur attentat : mais peu après Alphonse eut la douleur d'apprendre que D. Garcie, son fils aîné, impatient de régner, formait un parti pour le détrôner. Il fit arrêter ce fils rebelle, et l'enferma dans une forteresse. La reine dona Ximènes, mère de D. Garcie, et D. Ordogna, frère de ce prince, gouverneur de la Galice, et son beau-frère Mugno-Fernandez, se plaignirent de ce traitement qu'ils trouvaient trop rigoureux, et résolurent de forcer le roi à remettre son fils en liberté. D. Alphonse, incapable de se laisser maîtriser, et qui voulait éviter une guerre civile, dont les Maures tireraient avantagne, feignit d'ignorer ce qu'on tramait contre lui ; mais, sans négliger de se tenir sur ses gardes, il retint son fils en prison.

Dans le même temps D. Sanche, roi de Navarre, était venu en deçà des Pyrénées au secours des Gascons, pour les défendre contre les Normands. Pendant son absence, les Maures, commandés par Abenlop, gouverneur de Sarragosse, vinrent mettre le siége devant Lampelune. Ils se flattaient d'autant plus

du succès de leur entreprise, que les Pyrénées étaient couvertes de neige, et que D. Sanche trouverait pour les repasser des difficultés qui paraissaient insurmontables. Mais ce prince vainquit tous les obstacles, et tomba sur les Maures avec tant d'impétuosité, qu'il en échappa fort peu à la mort ou à la captivité. D. Sanche passa ensuite dans leur pays, remporta sur eux plusieurs victoires, leur prit un grand nombre de places, et signala toutes les années de son règne par de glorieuses expéditions.

D. Alphonse tenait toujours son fils en prison : il résista deux ans entiers aux instances de la reine et à celles de D. Ordogno et de Mugno-Fernandez ; leurs plaintes même ne purent le fléchir. Mais instruit qu'on murmurait hautement sur son inflexible dureté, il craignit un soulèvement général ; et pour épargner le sang de ses sujets, il se décida à céder la couronne à ce fils si sévèrement puni. Il convoqua une assemblée générale des grands, et, en leur présence, renonça solennellement au trône en faveur de D. Garcie. Il donna la Galice à D. Ordogno, et accorda un généreux pardon aux deux princes, qui se montrèrent dignes de l'obtenir, en le pressant de

conserver le diadème : mais il tint ferme dans sa résolution.

Dès que D. Garcie fut sur le trône, il fit la guerre aux Maures, et tailla en pièces l'armée que lui opposa le calife Abadalla. D. Garcie ravagea une grande étendue de pays, et revint dans son royaume avec un immense butin, et un grand nombre de captifs. Cette victoire ranima le zèle de D. Alphonse, pour étendre le culte de Jésus-Christ par de nouvelles conquêtes sur les Maures. Il demanda une armée à son fils, et se mit en campagne avec l'ardeur et l'activité d'un jeune guerrier. Il passa les montagnes qui séparent les deux Castilles, brûla et saccagea tout ce qui se trouva sur son passage, et enleva un nombre infini d'esclaves. Il mourut au retour de cette glorieuse expédition, deux ans après avoir cédé la couronne à son fils ; et il emporta au tombeau la gloire de n'avoir jamais été vaincu dans les batailles qu'il avait livrées aux infidèles. L'an 912 fut celui de la mort d'Alphonse-le-Grand. Abadalla, calife de Cordoue, mourut dans cette même année, et laissa onze fils et treize filles. Il eut pour successeur Abdérame son petit-fils.

Le règne de D. Garcie fut de trois

ans ; il se montra dur et sévère, et mourut peu regretté. Comme il ne laissa point d'enfans, son frère D. Ordogno lui succéda.

Ce prince s'était acquis l'estime générale de la nation ; et il monta sur le trône aux acclamations du peuple et des grands. Il établit sa résidence à Léon ; et dès lors les rois des Asturies furent quelquefois appelés rois de Léon. Des victoires sur les Maures signalèrent son avénement ; et pendant qu'il occupait toutes les forces des infidèles, D. Sanche, roi de Navarre, leur enleva la province de la Riopa, dans la Vieille-Castille, et D. Ordogno entra dans l'Estramadoure, où il fit de grands ravages. Les chrétiens battirent les Maures plusieurs années de suite : mais ceux-ci ayant rassemblé une formidable armée, prirent leur revanche sur les rois de Léon et de Navarre. Ils reprirent une partie des places qui leur avaient été enlevées ; et après avoir ravagé la Navarre, ils passèrent en France, et saccagèrent tout le pays situé au pied des Pyrénées.

Ce mauvais succès contre les Maures parut influer sur le caractère de D. Ordogno ; il se montra cruel dans sa cour et injuste envers sa famille. Il le fut sur-

tout envers son épouse, qu'il répudia sans motif : quelque temps après, il se repentit de l'injustice qu'il lui avait faite. Les comtes de Castille ayant entrepris de se rendre indépendans, D. Ordogno les fit arrêter, et les condamna à mort.

Ce prince mourut dans la dixième année de son règne. D. Froila, son frère, fut couronné roi de Léon, au préjudice de D. Alphonse et de D. Ramire, fils de D. Ordogno. Froila était violent et cruel; il est probable qu'il monta sur le trône contre la volonté des grands ; mais il ne régna que treize mois, et mourut de la lèpre, généralement détesté par sa tyrannie.

D. Alphonse IV, fils aîné de D. Ordogno, monta alors sur le trône; mais dès la seconde année de son règne, il abdiqua en faveur de D. Ramire, et se retira dans un monastère.

Ce prince n'avait rien fait de mémorable. Son frère se montra plus digne du trône ; des victoires sur les Maures prouvèrent qu'il avait hérité de la valeur et du zèle de son père contre les infidèles. Mais bientôt D. Alphonse, s'ennuyant de la retraite, entreprit de remonter sur le trône; il fut vaincu et fait prisonnier par D. Ramire. Les peuples des Asturies

se révoltèrent en faveur d'Alphonse, et les enfans de Froila se mirent à la tête des rebelles. D. Ramire marcha contre eux, étouffa la rebellion, fit grâce à la multitude, et punit de mort les principaux chefs. Les trois fils de Froila lui furent livrés, et condamnés à perdre la vue. Il traita de même D. Alphonse son frère, et confina les quatre princes dans un monastère pour le reste de leurs jours.

Lorsqu'il eut rétabli le calme dans ses états, il tourna de nouveau ses armes contre les Maures, et ses victoires réduisirent le calife Abdérame à implorer la paix sans pouvoir l'obtenir; cependant quelques mois après les généraux de D. Ramire le forcèrent à céder aux instances d'Abdérame; et il lui accorda une trève de quelques années. Ce temps de tranquillité fut employé par D. Ramire à faire de pieuses fondations, et des préparatifs pour recommencer avec avantage la guerre contre les infidèles. Aussitôt que la trève fut expirée, il reprit les armes, entra dans le royaume de Tolède, vainquit les Maures qui vinrent à sa rencontre, leur tua douze mille hommes, et emmena sept mille prisonniers. Cette victoire fut la dernière que

remporta D. Ramire; il tomba malade à son retour, et mourut dans de grands sentimens de piété, l'an 950.

Les prélats et les seigneurs qui se trouvaient à Léon, reconnurent pour leur souverain D. Ordogno III, fils aîné de D. Ramire. Ce prince joignait à une extrême valeur de grands talens pour la conduite de la guerre, et possédait dans un degré supérieur la science du gouvernement. D. Sanche, fils de la seconde femme de D. Ramire, mécontent de n'avoir point obtenu d'apanage, se révolta contre son frère; et D. Garcie, roi de Navarre, appuya ses prétentions. Le comte de Castille, Ferdinand Goncalez, qui aspirait à se rendre indépendant, s'unit aussi à D. Sanche, quoiqu'il fût beau-père de D. Ordogno. Celui-ci prit ses mesures pour faire échouer l'entreprise des révoltés, et fit éclater son courroux contre le comte de Castille, en lui renvoyant sa fille dona Urraca, qu'il répudia ignominieusement. Il épousa sur-le-champ dona Elvire, fille d'un des principaux seigneurs de la Galice. Les parens de la nouvelle reine, se prévalant d'une alliance si honorable, traitèrent les autres seigneurs avec une fierté si méprisante, qu'ils se révoltèrent contre

leur souverain. La clémence de D. Ordogno les ramena cependant bientôt sous son obéissance ; mais le comte Ferdinand Goncalez, vivement irrité de l'affront fait à sa fille, donna plus d'embarras au roi. Il marcha en personne contre le comte de Castille, qui se soumit, lorsqu'il vit l'impossibilité de résister plus long-temps à son souverain. Il obtint son pardon ; et, après avoir prêté un nouveau serment de fidélité, D. Ordogno lui permit d'aller reprendre son commandement dans la Castille. Il remporta peu après une grande victoire sur les Maures, et D. Ordogno mourut vers ce même temps ; il avait régné cinq ans et demi.

D. Bermude, fils de D. Ordogno et de dona Elvire, sa seconde femme, n'avait encore que trois ans ; la couronne fut déférée à D. Sanche, frère du roi défunt. Ce prince ne régna point tranquillement. Le comte Goncalez, toujours aspirant à l'indépendance, entreprit de mettre sur le trône un fils d'Alphonse IV. Il excita un soulèvement qui força D. Sanche à aller de nouveau chercher un asile dans la Navarre. Goncalez fit couronner D. Ordogno, et le maria avec sa fille dona Urraca, la même

qu'Ordogno III avait répudiée. Mais le règne de l'usurpateur ne fut pas de longue durée. D. Sanche, soutenu par le roi de Navarre, et même par le calife Abdérame, réduisit Ordogno, surnommé le Mauvais, à se sauver dans l'Arragon, où il mourut dans la misère. Le comte de Castille fut fait prisonnier; mais le roi de Navarre, dont il avait épousé la sœur, lui rendit la liberté. Quelques années après il se révolta de nouveau: D. Sanche fut assez généreux pour lui faire grâce; le perfide récompensa sa clémence en le faisant empoisonner.

Les grands du royaume proclamèrent D. Ramire, fils de D. Sanche, qui n'avait encore que cinq ans. Ce jeune roi fut mis sous la tutelle de la reine dona Thérèse sa mère, de dona Elvire sa tante, et de quelques seigneurs parens de la reine. D. Ferdinand Goncalez profita de sa minorité pour parvenir à l'indépendance qu'il ambitionnait depuis si long-temps, et laissa à son fils le comté de Castille, à titre d'héritage. A cette usurpation près, la minorité de D. Ramire fut tranquille; les régentes gouvernaient avec sagesse, et s'étaient acquises l'estime générale. Mais aussitôt que le jeune souverain fut marié, il s'affranchit de tous égards pour

sa mère, rejeta ses conseils, et se conduisit si mal, qu'il s'attira le mépris des grands et du peuple. Des factieux profitèrent de ses fautes pour exciter des troubles : un parti s'éleva en faveur de D. Bermude, fils de D. Ordogno III, et les seigneurs de la Galice le proclamèrent roi de Léon. A cette nouvelle, D. Ramire se réveilla de son assoupissement, livra une bataille aux rebelles; et vaincu par eux, il mourut dans la même année, sans laisser d'enfans.

D. Bermude monta sur le trône sans opposition, et montra quelques qualités qui l'en rendaient digne; mais il fut malheureux contre les Maures. Mahomet Almanzor, premier ministre du calife de Cordoue, entreprit la conquête du royaume de Léon; il prit cette capitale et la ruina, envahit ensuite le Portugal et pénétra dans la Galice. Ses succès alarmèrent tous les princes chrétiens d'Espagne; ils se liguèrent contre les mahométans, et gagnèrent la fameuse bataille d'Osma, dans laquelle on prétend que cent mille hommes périrent. Cette défaite fut si sensible à Almanzor, que, dans son désespoir, il se laissa mourir de faim. Son fils Abdelmelic entreprit de venger sa mort; il rassembla

toutes ses forces, et se mit en campagne avec quelque espoir de succès, parce qu'il venait d'apprendre que D. Bermude était mort d'une goutte remontée. Ce prince, qui mourut en 999, ne laissait pour lui succéder qu'un fils âgé de cinq ans, sous la tutelle de sa mère dona Elvire. Cette princesse, avertie du dessein d'Abdelmelic, avait fait de grandes levées; et D. Garcie, comte de Castille, qu'elle avait appelé à son secours, eut la gloire de vaincre Abdelmelic, et de le forcer de retourner à Cordoue couvert de confusion.

Cet exploit termina le dixième siècle d'une manière assez honorable pour la régence d'Elvire, qui commença, comme vous le voyez, sous de brillans auspices.

Il nous reste à parler de l'histoire d'Angleterre pendant cette même époque. La postérité d'Alfred-le-Grand occupa le trône pendant toute la durée de ce siècle, et même plus. Vous devez vous rappeler, ma chère Aline, que ce prince, dont la mémoire est si chère aux Anglais, mourut en l'an 899. Il laissa plusieurs enfans. Edouard, son fils aîné, lui succéda, et gouverna sagement. Edouard I n'était point inférieur à son père pour les talens militaires; mais d'ailleurs il n'avait

avec lui aucun trait de ressemblance. Les Danois, qui s'étaient tenus tranquilles dans les dernières années du règne d'Alfred, reprirent les armes en apprenant sa mort. Ils croyaient l'instant favorable pour secouer le joug des Anglais; mais Edouard leur prouva le contraire. Il les prévint par son activité, leur enleva plusieurs provinces, et força Ethelwald, neveu d'Alfred, de renoncer aux prétentions qu'il avait formées sur la couronne d'Angleterre. Ce prince s'était fait reconnaître roi par les Danois, et ils s'étaient engagés à l'appuyer de toutes leurs forces; mais la valeur d'Edouard les obligea d'abandonner Ethelwald, qui passa en France. Il obtint des secours des Normands, et fit une descente dans la province d'Essex. Les Danois reprirent les armes en sa faveur. Edouard vainquit les uns et les autres; et Ethelwald ayant été tué, ils demandèrent la paix. Les Danois l'obtinrent en reconnaissant Edouard pour leur souverain, et les Normands en repassant la mer.

La princesse Elflède, sœur d'Edouard, se signala dans ces expéditions, et fit tellement admirer en elle les qualités d'un héros, qu'on l'appelait communément le roi Elflède.

Les peuples du pays de Galles et les Bretons du Cumberland avaient fourni des troupes aux Danois. Edouard les en punit; il arma contre eux, et, après plusieurs combats, il les dompta dans une sanglante bataille, et les soumit à lui payer un tribut.

Il jouissait paisiblement du fruit de ses exploits, lorsque la mort l'enleva dans la vingt-cinquième année de son règne. Edouard laissait deux fils légitimes, Edmond et Edred; mais ils étaient encore dans l'enfance, et l'on éleva sur le trône Adelstan, fils naturel d'Edouard. Les vertus de ce prince firent oublier le vice de sa naissance; il mérita par la sagesse de son administration l'estime et l'amour de ses sujets. Au commencement de son règne, quelques seigneurs conspirèrent pour mettre en sa place son frère Edwin. La trame fut découverte; et celui qui l'avait conduite ayant été arrêté, nia son crime, et mourut sans qu'on pût en obtenir l'aveu. Les Danois se révoltèrent peu après. Adelstan les soumit; mais dès qu'il fut tranquille de ce côté, on lui rappela le souvenir de la conspiration; et l'on parvint à lui persuader qu'Edwin y avait eu la plus grande part. Adelstan ordonna qu'il fût abandonné dans un

vaisseau sans voiles, sans rames et sans gouvernail, à la merci des vents et des flots. Ce malheureux prince réclama en vain contre l'injustice qu'on lui faisait; et à peine fut-il embarqué, que, de désespoir, il se précipita dans la mer. Adelstan se repentit bientôt d'avoir si facilement prêté l'oreille à la calomnie; il en fit mourir l'auteur, et se condamna lui-même à une pénitence de sept ans. Une ligue formidable se forma contre lui; les rois d'Ecosse, d'Irlande, du pays de Galles, et les Danois du Northumberland, se réunirent pour le combattre. Il triompha de leurs efforts, et les vainquit dans une sanglante bataille, où le roi d'Ecosse et six de ses alliés perdirent la vie. Après cette victoire, Adelstan étendit ses conquêtes en Ecosse, et soumit à un tribut les peuples du pays de Galles et les Danois du Northumberland.

Il vécut en paix le reste de son règne, uniquement occupé du bonheur de ses sujets, qu'il gouvernait avec autant de sagesse que de douceur. Il mourut en 940, sans laisser d'enfans, dans la quarante-sixième année de son âge, et la seizième de son règne.

Edmond, fils légitime d'Edouard, fut le successeur d'Adelstan; il n'avait guère

plus de dix-sept ans lorsqu'il fut proclamé. Les Danois espérèrent profiter de sa jeunesse et de son inexpérience pour se soustraire à sa domination. Ils se donnèrent un souverain de leur nation, et se rendirent maîtres de quelques places ; mais Edmond marcha contre eux, et leur livra une sanglante bataille. Elle n'eut cependant rien de décisif; et les archevêques de Cantorbéri et d'Yorck s'entremirent pour faire un traité qu'Edmond signa à regret : mais les grands de son royaume désiraient la paix. Ce prince eût pu égaler la gloire de ses prédécesseurs, s'il eût régné long-temps. Il donnait de grandes espérances; mais il fut assassiné à la fleur de son âge. Dans la septième année de son règne, un brigand, nommé Léof, qui avait été banni pour ses crimes, osa se présenter au festin que le roi donnait aux seigneurs de sa cour. Edmond ordonna de l'arrêter : le scélérat se précipita sur lui, et lui plongea dans le sein un poignard qu'il tenait caché sous ses habits. Ce prince laissa deux fils au berceau.

Edred, frère d'Edmond, monta sur le trône par les suffrages unanimes de la noblesse et du clergé. Il est le premier qui ait pris le titre de roi de la Grande-

Bretagne; il fut imité par Edgard son neveu : mais ses successeurs le négligèrent jusqu'à Jacques I, qui le fit revivre dans le seizième siècle. Edred dompta les Danois, soumit le roi d'Ecosse à lui payer tribut, supprima la royauté dans le Northumberland, et en donna le commandement à un comte anglais. Ce prince avait beaucoup de religion et de piété; il appela près de lui le célèbre Dunstan pour diriger sa conscience et l'aider de ses conseils dans les affaires du gouvernement. Ce Dunstan était d'une des premières maisons du royaume; il avait reçu une excellente éducation, et avait vécu à la cour sous le règne d'Adelstan. Ses talens et sa réputation lui avaient attiré beaucoup d'envieux : il crut se dérober à leur malice en embrassant la vie monastique; mais rappelé à la cour par Edred, dont la santé était fort altérée par une longue maladie, il fut chargé de la principale administration du royaume. Les moines prirent alors un grand crédit à la cour d'Angleterre. Edred mourut en 955, après avoir tenu le sceptre pendant neuf ans.

Les grands placèrent sur le trône Edwy, fils d'Edmond. Ce prince n'avait

que quatorze à quinze ans, et se laissa entraîner à de grands désordres. Il écouta les conseils des jeunes gens qui l'entouraient, et se livra à toute la fougue de ses passions. Ses revenus ne suffisant point pour satisfaire ses fantaisies ruineuses, il dépouilla les riches de leurs biens, accabla les peuples d'impôts, pilla les églises, et marqua un grand mépris pour la religion. La reine Edgive, son aïeule, ayant voulu lui faire des représentations, fut maltraitée et chassée de sa cour. Les remontrances de Dunstan ne furent pas mieux reçues: le roi le disgrâcia, et bientôt après le persécuta. Les imprudences d'Edwy soulevèrent les peuples. Ceux de Mercie se révoltèrent les premiers, et reconnurent pour leur roi Edgard, frère d'Edwy. Celui-ci fut détrôné, et mourut de douleur quelque temps après. Il avait régné quatre ans.

Edgard, surnommé le Pacifique, donna ses soins à réparer les maux que son frère avait faits par ses violences et ses injustices. Il fit jouir ses sujets d'une paix perpétuelle, prévint les invasions des peuples du Nord, en se tenant toujours prêt à la guerre par terre et par mer. Par ce moyen, il se fit craindre et

respecter des rois d'Ecosse et des souverains de Galles, et contint ses sujets dans l'obéissance. Il rappela auprès de lui Dunstan, qui bientôt après fut placé sur le siége de Cantorbéri; et l'Angleterre dut à son zèle et à ses travaux la réformation du clergé.

Edgard entreprit d'exterminer les loups dans l'Angleterre. Pour y réussir, il exigea du pays de Galles, qu'au lieu de tribut en argent et en bétail, on lui apportât, chaque année, trois cents têtes de loups.

Vous sentez, ma chère Aline, combien un tel tribut était avantageux, dans un temps sur-tout où ces animaux destructeurs faisaient d'affreux ravages dans tout le royaume. L'histoire n'aurait que des éloges à donner à Edgard, s'il avait su mettre un frein à son incontinence. Elle le porta à enlever une religieuse nommée Editha : on lui reproche encore de s'être rendu coupable du même crime que David. Il l'expia par une pénitence de sept ans que lui imposa Dunstan. Il mourut dans la seizième année de son règne, l'an 975.

Edouard II, son fils aîné, lui succéda. Ce prince n'avait encore que douze ans, et ses aimables qualités promettaient

qu'il ferait le bonheur de ses peuples : mais Elfride, sa belle-mère, le fit assassiner dans la troisième année de son règne.

Cette Elfride était la femme dont le premier mari avait été tué par ordre d'Egard. C'était par un meurtre qu'elle était montée sur le trône; ce fut par un autre qu'elle y fit monter son fils. Le désir de faire régner le prince Ethelred, la porta au plus affreux attentat sur le jeune roi Edouard, que l'innocence de ses mœurs et sa mort violente ont fait mettre au nombre des martyrs. Les remords suivirent de près le crime d'Elfride; et elle en fit toute sa vie une austère pénitence.

Le règne d'Ethelred fut long pour le malheur de l'Angleterre; car elle fut cruellement agitée sous le gouvernement de ce monarque.

Comme les événemens de ce règne appartiennent, pour la plupart, à l'histoire du onzième siècle, nous ne les détaillerons pas aujourd'hui : il nous suffit de terminer le tableau du dixième, appelé, à juste titre, le *siècle de fer;* ou, si mon Aline l'aime mieux, le *siècle de l'ignorance.* Le barbarisme et la superstition couvraient toute l'Europe : les

invasions des peuples du Nord, et les ravages des Sarrazins, des Hongrois et autres nations barbares, replongeaient dans les ténèbres d'une honteuse ignorance les peuples qui commençaient à peine à en sortir. La faiblesse des souverains, les discordes intestines, l'esprit d'indépendance des grands, préparaient l'asservissement des nations policées; et si vous l'avez remarqué, on observe, dans le siècle que nous venons de parcourir, à peu près les mêmes excès chez tous les peuples dont l'histoire nous a occupées.

La teinte est générale; elle est la même sur toute la surface de l'Europe. On ne connaissait plus d'autre exercice que celui des armes; on faisait gloire de mépriser les lois et tous les genres d'études; les faibles étaient dans l'oppression, les biens de l'église en proie à la violence et à la cupidité; la plupart des monastères avaient été ou ruinés, ou brûlés par les barbares : ceux dont il restait des vestiges, privés de supérieurs légitimes, étaient un réceptacle de désordres. Les règles étaient tombées en désuétude, par l'abus qui s'était introduit de soumettre les abbayes à des abbés laïcs, qui y vivaient avec leurs femmes, leurs

enfans et leurs soldats. Pendant que les guerriers gouvernaient les monastères, les évêques allaient à la guerre, et avaient totalement perdu l'esprit de leur état. On donnait des évêchés à des enfans ; et le désordre allait jusqu'à pourvoir une même personne de plusieurs évêchés. Mais ne nous arrêtons pas sur tous les abus qui s'étaient glissés jusque dans le sein de l'église ; contentons-nous de savoir que la corruption générale des mœurs nécessitait une réformation qui devait être le fruit d'un siècle plus éclairé.

LETTRE XLI.

Empire grec pendant le onzième siècle. — Suite des règnes de Basile et de Constantin. — Romain-Argyre, Michel-le-Paphalagonien, Michel Calafate, Zoé et Théodora. — Constantin-Monomaque, Théodora, Michel-Stratiotique, Isaac Comnène, Constantin Ducas, Romain-Diogène, Michel Ducas, Nicéphore-Bryenne et Nicéphore-Botoniate. — Commencement du règne d'Alexis Comnène. — Aperçu sur les Turcs. — Eclaircissemens sur les Sarrazins, et l'étendue de leur puissance jusqu'à la mort de Soliman I, sultan d'Iconium.

Nous avons vu, ma chère Aline, l'Europe en proie à l'ignorance et à la barbarie; les malheureuses suites des invasions des peuples du nord se firent sentir encore pendant la durée, non-seulement du onzième siècle, mais des deux suivans; les sciences étaient reléguées dans les monastères, les moines en étaient les gardiens et la superstition achevait de les anéantir. La société morale n'était pas dans un état plus heureux; la brutalité universelle était au comble et

les effets en furent longs et fâcheux : la féodalité règna despotiquement pendant tout le onzième siècle ; la chevalerie vint seule ranimer la justice et soutenir les vertus expirantes. Cette institution de nos pères, ce sublime effort de l'enthousiasme, qu'on ridiculise de nos jours, fut, dans ces temps d'anarchie, le supplément des lois et la sauve-garde protectrice de la veuve et de l'orphelin.

Mais avant d'appeler vos regards sur l'aimable et brillante chevalerie, qui ne manquera pas de vous intéresser, je dois, ma chère Aline, vous donner la suite de l'histoire des empereurs Grecs.

Basile et Constantin, les deux fils de Romain-le-Jeune et de Théophanon, d'abord associés à l'empire par Jean Zimiscès, régnaient seuls depuis 976. Constantin, livré à la mollesse, ne prenait aucune part aux affaires du gouvernement ; il laissait l'entière administration à son frère, prince vigilant et appliqué à l'étude, et qui montrait, dans ses expéditions militaires, autant de capacité que de valeur. Basile, grand chambellan, ce même eunuque qui avait empoisonné Zimiscès, et qui avait été, comme nous l'avons vu, continué dans les fonctions de premier ministre, redoutant le crédit,

la puissance et les richesses de Bardas-Sclerus, beau-frère de Zimiscès, il lui fit ôter le commandement des armées d'Orient. Ce général, qui s'était signalé par d'éclatantes victoires, s'irrita de l'injustice du ministre, et son ressentiment le porta à se révolter. Il se fit déclarer empereur, et soutenu par un parti puissant, il remporta plusieurs victoires sur les généraux de l'empire.

Les Bulgares profitèrent du moment où les armées d'Orient étaient occupées contre Sclerus, pour ravager la Thrace, la Macédoine, la Grèce, la Thessalie, et pénétrèrent jusque dans le Péloponèse. L'empereur Basile marcha contre eux en personne. Cette démarche devint l'occasion d'une nouvelle révolte; Bardas-Phocas trouva mauvais que l'empereur ne l'eut point chargé de cette expédition, et se revêtit de la pourpre impériale. Sclerus fit proposer à ce rebelle de partager l'empire avec lui, et ces deux révoltés réunis eussent pu renverser Basile et Constantin, s'ils se fussent bien entendus. Mais Bardas usa de trahison envers Sclerus; il parut accepter ses propositions, et lors que celui-ci se fut rendu au lieu indiqué pour leur conférence, Bardas le fit arrêter et l'en-

ferma dans une forteresse. Basile profita habilement de cette désunion : par son activité il rompit toutes les mesures de Bardas pour se rendre maître de Constantinople, tailla son armée en pièces, prit ses principaux officiers qu'il fit empaler ; Bardas lui-même périt dans la mêlée. Les uns disent que ce fut en tombant de cheval, d'autres qu'il avait été empoisonné dans un verre d'eau par un de ses domestiques que Basile avait gagné.

L'empereur avait depuis quelques temps éloigné le ministre qui était cause de la révolte de Sclerus : après la mort de Bardas, il fit offrir à ce général le pardon de sa rebellion et la place de grand maître du palais. Rétabli dans ses dignités, Sclerus redevint un sujet fidèle ; et Basile, délivré des guerres civiles, marcha de nouveau contre les Bulgares et remporta sur eux des victoires signalées ; mais il les déshonora par un trait d'une insigne cruauté. Après avoir forcé ces peuples dans un camp retranché, en avoir tué un grand nombre, et fait encore plus de prisonniers, il en renvoya quinze mille en Bulgarie, auxquels il fit arracher les yeux, et donna pour guide à chaque compagnie de cent

hommes, un chef qui n'avait qu'un œil crevé. Cet affreux spectacle fit tant d'impression sur Samuel, roi des Bulgares, qu'à cette vue il tomba en faiblesse et mourut deux jours après. Gabriel son fils lui succéda et fut assassiné par Jean Uladislas son parent. Cet usurpateur fit entendre à Basile qu'il était dans l'intention de recevoir sa loi, aux conditions qu'il voudrait lui prescrire; mais l'empereur s'étant aperçu qu'il ne cherchait qu'à gagner du temps, pour se mettre en état de recommencer la guerre, entra dans la Bulgarie, se rendit maître de plusieurs places et des trésors des Bulgares : dans une dernière bataille l'usurpateur perdit la vie. Les grands du royaume vinrent faire leurs soumissions à l'empereur, lui remirent leurs forteresses; et la perfidie de Daphnomèle, gouverneur d'Achride, lui ayant livré Ibatzès, qui aspirait au trône de Bulgarie, Basile réduisit entièrement ce royaume, et les peuples du voisinage reçurent aussi le joug des Grecs. Cet empereur avait formé le projet de passer en Sicile, pour en chasser les Sarrazins. Déjà il avait fait partir de grandes forces, et se disposait à les suivre, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui l'emporta

en peu de jours, l'an 1025. Il avait soixante-dix ans et en avait régné cinquante.

Constantin, son frère, ne lui survécut que trois ans, mais ce terme fut assez long pour qu'il dissipât en profusions les trésors que Basile avait amassés par une sage économie. Non-seulement Constantin épuisa les fonds que Basile avait placés dans le trésor public, mais il destitua de leurs emplois ceux qui avaient le mieux servi l'état, et les remplaça par les plus indignes sujets, dont le seul mérite était d'être les compagnons de ses débauches.

Constantin laissa trois filles, Eudoxie, Zoé et Théodora. L'aînée était religieuse, et Zoé, la cadette, fut mariée par son père à Romain-Argyre, qu'il jugea digne du trône impérial. Ce mariage avait été à peu près forcé; Romain était l'époux d'une femme qu'il chérissait, lorsque Constantin jeta les yeux sur lui pour en faire son gendre. Il lui donna l'option ou de perdre la vue, ou de répudier Hélène pour épouser Zoé. Romain hésitait; sa femme le décida, en se coupant les cheveux; et se jetant dans un cloître, elle lui laissa la liberté d'épouser la princesse.

Romain succéda donc à Constantin : il signala le commencement de son règne par les soins qu'il prit de réparer les maux qu'avait fait son prédécesseur ; mais il ne régna point tranquillement, Théodora, sœur de Zoé, conspira pour enlever l'empire à Romain. Plusieurs grands personnages furent compromis dans cette conjuration, qui fut découverte ; on punit sévèrement les coupables, et on relégua la princesse Théodora dans la ville de Pétrie. Romain passa ensuite en Asie contre les Sarrazins qui avaient chassé les Grecs d'une partie des places de la Syrie et de la Phénicie, que Nicéphore et Zimiscès leur avaient enlevées. Cette expédition ne fut point heureuse ; Romain, au lieu des succès qu'il espérait, se vit réduit à se sauver à Antioche, après l'entière défaite de son armée. Ses généraux furent moins malheureux contre les Sarrazins ; mais comme l'empereur manquait de fonds pour continuer la guerre, il eut recours à des exactions, qui ruinèrent plusieurs familles considérables. Dans le même temps la peste et la famine désolèrent la Cappadoce, la Paphalagonie et l'Arménie : à ces fléaux succédèrent des tremblemens de terre qui

abîmèrent plusieurs villes et renversèrent les plus beaux édifices de Constantinople. Pour appaiser la colère céleste, l'empereur se livra tout entier à des exercices de piété, bâtit des hôpitaux pour les pauvres, soulagea ses peuples et fit aux monastères de magnifiques donations. Ses soins pieux déplurent à l'impératrice Zoé : Romain d'ailleurs était âgé de soixante-dix ans; elle résolut de se débarrasser de lui pour se donner un époux de son choix. Elle fit empoisonner Romain-Argyre, et mit sur le trône Michel-le-Paphalagonien, l'an 1034.

Le couronnement de Michel souffrit quelques difficultés; le patriarche refusait d'abord de le couronner, et de le marier à Zoé; mais cette princesse parvint à vaincre la résistance de ce prélat, et Michel fut proclamé empereur. Sous son règne les Sarrazins attaquèrent les provinces de l'empire en Asie, et leurs corsaires dévastèrent les îles Cyclades. L'intérieur du palais n'était pas plus tranquille; Zoé voulait jouir d'une entière autorité; et, contrariée par l'eunuque Jean, frère de Michel, elle entreprit de s'en défaire. Celui-ci déjoua ses desseins, et les fit tourner contre elle-même

en l'entourant de surveillans. Cependant Michel se reprochait le meurtre de Romain, et les remords qui le tourmentaient le firent tomber en démence. Il avait d'abord cherché à appaiser la colère divine en fondant des monastères, et en faisant d'abondantes aumônes. Il finit par abdiquer l'empire pour se retirer dans un cloître, l'an 1041. Avant sa retraite, il avait obtenu de l'impératrice Zoé qu'elle adoptât Michel, son neveu, frère de sa sœur.

Michel, surnommé Calafate, ne se maintint sur le trône que quatre mois. On lui avait fait craindre que Zoé n'attentât à sa vie; il la relégua dans un monastère. Les partisans de cette princesse la vengèrent en détrônant celui qui se montrait ingrat envers elle. Le peuple lui arracha les yeux, et l'envoya lui-même dans un monastère.

Zoé et Théodora furent alors placées ensemble sur le trône impérial; mais à peine avaient-elles régné trois mois, que Zoé éloigna sa sœur, et épousa Constantin-Monomaque.

En se mariant une troisième fois, l'impératrice Zoé parut céder aux vœux de ses sujets; elle avait alors plus de soixante ans, et Constantin-Monomaque était

dans la fleur de l'âge ; mais l'on assure qu'elle avait depuis long-temps du goût pour lui. Sous ce règne les Turcs firent une irruption dans l'empire, et enlevèrent aux Grecs la Médie et une partie de la Syrie. Il y eut aussi des conspirations contre l'empereur, dont la conduite n'était rien moins qu'exemplaire. Il mourut en 1054, après douze ans et demi de règne. L'impératrice Zoé était morte quelque temps avant.

Théodora remonta sur le trône ; et quoiqu'elle fût fort âgée, elle montra qu'elle était capable de conduire elle-même les affaires du gouvernement. Dès qu'elle eut pris les rênes de l'empire, elle fit arrêter ceux qui pouvaient la troubler dans son administration ; et par le choix des généraux qu'elle mit à la tête de ses armées, elle se fit tellement respecter au dehors, que les Turcs ne tentèrent aucune entreprise contre les provinces de l'empire. Cette princesse ne régna que vingt mois seule, une colique violente la mit au tombeau à l'âge de soixante-seize ans.

Les ministres de Théodora l'avaient engagée à désigner pour lui succéder Michel, surnommé Stratiotique, vieillard qui avait passé sa vie dans le métier

des armes, et n'avait aucune connaissance des affaires du gouvernement. Aussitôt qu'il fut proclamé, des révoltes s'élevèrent; Théodose, cousin de Constantin-Monomaque, se prétendit des droits à l'empire comme le plus proche héritier du défunt empereur. Les ministres qui comptaient gouverner arbitrairement sous le nom de Michel-Stratiotique, parvinrent à le débarrasser de ce concurrent; mais le mécontentement des généraux de l'empire fut plus difficile à appaiser. Le refus des gratifications ordinaires aux troupes et aux généraux occasiona un soulèvement qui entraîna la déposition de Michel, et Isaac Comnène fut placé sur le trône.

Il était l'un des généraux qui avaient le plus à se plaindre de l'injustice des ministres; et quoiqu'il eût des concurrens de mérite, tous les suffrages se réunirent sur lui comme étant le plus capable de bien gouverner.

Isaac Comnène était d'une illustre naissance; il avait acquis à la guerre une grande réputation par sa valeur et son activité. Hardi et entreprenant, ferme dans ses résolutions, il s'appliqua à réparer les désordres qu'avait occasionés la faiblesse des précédens empe-

reurs, et à remédier à l'épuisement des finances. Pour y parvenir, il retrancha les revenus de plusieurs monastères, réduisit les moines au nécessaire, et fit rentrer le superflu dans le trésor public. Isaac Comnène fit la guerre aux Hongrois et Turcs-Patzinaces, dompta les premiers, et obligea les chefs des Patzinaces à demander la paix.

Isaac régnait depuis plus de deux ans, lorsqu'étant à la chasse il fut frappé d'un éclair, et tomba de cheval sans connaissance. Cet accident lui parut un avertissement du ciel de songer à faire pénitence de ses péchés. Il abdiqua l'empire, et se retira dans le monastère de Stude, l'an 1059. L'impératrice Catherine, princesse de Bulgarie, après avoir vainement combattu sa résolution, se retira elle-même dans un monastère.

Constantin-Ducas, désigné par Isaac pour son successeur, monta sur le trône impérial aux applaudissemens du peuple et du sénat. Ce prince aimait passionnément les lettres, et disait souvent qu'il préférait à l'éclat du diadème la gloire qu'on acquiert par les talens de l'esprit. On remarquait en lui d'excellentes qualités, et il eût été l'un des meilleurs princes, s'il n'eût déshonoré son carac-

tère par une sordide avarice. Elle le porta à retrancher une partie de la paie des soldats et des officiers ; il ne laissa sur les frontières qu'un petit nombre de troupes mal disciplinées. Cette mauvaise politique enhardit les Turcs à recommencer leurs incursions, et ils désolèrent impunément la Géorgie, l'Ibérie, la Mésopotamie, la Chaldée et l'Arménie. A défaut des forces qui lui manquaient, Constantin acheta la paix par des présens.

Après sept ans et demi de règne, ce prince mourut âgé de soixante ans, en 1067. Il avait déclaré empereurs ses deux fils, Michel et Constantin ; comme ils étaient dans leur première jeunesse, l'impératrice Eudoxie prit en main le gouvernement de l'empire.

Constantin-Ducas avait fait promettre par écrit à Eudoxie qu'elle ne se remarierait point, et l'acte en avait été déposé entre les mains de Xiphilin, patriarche de Constantinople. Il avait en même temps engagé les sénateurs à jurer qu'ils ne reconnaîtraient point d'autres empereurs que les princes ses fils. Eudoxie était une princesse d'un grand mérite, respectable par la sagesse de sa conduite et par sa modestie ; elle l'était

encore par les soins qu'elle prenait de l'éducation de ses enfans. Elle ne manquait pas de capacité pour gouverner, et cependant les Turcs-Seljucides ne voyant en elle qu'une femme faible et timide, recommencèrent leurs invasions. Eudoxie n'avait pas de forces suffisantes pour les repousser; et les peuples criaient hautement qu'on ne pouvait se passer d'un empereur capable de rétablir les armées sur l'ancien pied. Eudoxie avait tout à craindre pour elle et pour ses enfans du mécontentement général. Sur l'avis qu'on lui avait donné que Romain-Diogène, le plus habile et le plus expérimenté des généraux de l'empire, prenait des mesures pour usurper le trône, elle l'avait fait arrêter; et ayant eu des preuves de son attentat, elle le fit condamner à mort. Elle voulut être présente lorsqu'on lui prononça son arrêt. Au moment qu'il parut, la considération de sa haute naissance, le souvenir de ses exploits, sa bonne mine et son air de dignité touchèrent tous les assistans : Eudoxie elle-même ne put se résoudre à le faire mourir, et se contenta de l'envoyer en exil dans la Cappadoce sa patrie. Bientôt après pour appaiser les murmures des peuples, elle lui donna le

commandement des troupes qu'elle destinait contre les Turcs-Seljucides. Mais pour s'assurer de sa fidélité, et avoir en sa personne un appui pour elle-même et pour ses enfans, elle conçut le dessein de l'épouser. Il fallait retirer des mains du patriarche la promesse que Constantin lui avait fait faire de ne point se remarier. Elle lui fit insinuer adroitement que l'état déplorable des affaires demandait un empereur homme de mérite pour les rétablir ; qu'elle avait jeté les yeux sur Bardas son neveu, et qu'il dépendait de lui de l'élever à l'empire, en supprimant une promesse contraire aux lois et aux vrais intérêts de l'état. Le patriarche, séduit par l'espoir qu'on lui donnait, rendit la promesse, et fit dire à l'impératrice qu'elle pouvait sans scrupule exécuter sa résolution. En conséquence Eudoxie épousa et fit proclamer Romain-Diogène. Elle espérait que la reconnaissance le porterait à ne rien faire que par ses ordres. Il se contint pendant quelque temps ; mais revint bientôt à son naturel fier, impérieux, incapable de se contraindre et de se laisser dominer.

Aussitôt qu'il eut pris possession du trône, il ordonna de grandes levées, et

passa dans la Phrygie avec le peu de troupes qu'il put rassembler. Le sultan des Turcs-Seljucides, Alp-Arflan, était venu avec son armée s'établir dans cette province pour y passer l'hiver, et recommencer au printemps ses excursions. L'empereur l'attaqua, l'obligea à se retirer, coupa la retraite à un autre corps de Turcs, les força d'abandonner leurs bagages, leurs prisonniers et leur butin. De là il revint en Syrie, ravagea le territoire d'Alep, et se rendit maître d'Hiérapolis. La campagne suivante fut assez infructueuse ; une troisième se passa en succès divers ; et enfin dans une quatrième l'empereur Romain-Diogène fut défait, et fait prisonnier par les Turcs. Lorsqu'on l'amena devant le sultan, ce prince demanda à l'empereur grec comment il l'aurait traité s'il était tombé entre ses mains. *Je vous aurais fait mourir sous les coups*, lui dit Romain. *Et moi*, répondit le sultan, *comment pensez-vous que je vais vous traiter? Ou vous me ferez mourir*, dit l'empereur, *ou vous me traînerez dans vos états comme votre captif, ou, ce que je ne puis croire, vous me rendrez la liberté au moyen d'une forte rançon.* Selon les écrivains grecs, le sultan ré-

pondit à l'empereur : *Je n'imiterai pas votre dureté, car j'apprends que votre Christ vous a recommandé la paix et l'oubli des injures.* Tous conviennent que le sultan lui fit dresser une tente magnifique, lui donna des esclaves pour le servir, et le fit manger à sa table. Il régla ensuite avec lui ce qu'il donnerait pour sa rançon, et le fit accompagner par un détachement de son armée jusque sur les terres de l'empire.

Vous admirerez sans doute, ma chère Aline, la générosité du sultan; mais Romain ne fut pas aussi bien traité à Constantinople. Dès qu'on apprit dans cette capitale sa défaite et sa captivité, le césar Jean Ducas et les sénateurs de son parti firent raser l'impératrice Eudoxie, et la confinèrent dans un monastère qu'elle avait fondé; déclarèrent Michel Ducas, son fils aîné, seul empereur, et écrivirent de tous côtés pour défendre que désormais on obéit à Romain-Diogène. Ce malheureux prince fut arrêté en chemin par le gouverneur d'Arménie; Jean Ducas ordonna de lui crever les yeux, et l'opération se fit avec tant de violence, que cet infortuné fut mortellement atteint. On l'envoya dans l'île de Proté, où, pendant le peu de jours

qu'il vécut, il souffrit ses maux avec beaucoup de patience et de résignation. L'impératrice Eudoxie s'occupa de l'étude dans son monastère. Elle était fort savante, et entr'autres ouvrages elle avait composé un traité rempli d'une vaste érudition, intitulé : *Recueil sur les généalogies des Dieux, des Héros et des Héroïnes.*

Eudoxie avait eu de Romain-Diogène deux princes, nommés Léon et Nicéphore. Le premier périt dans une bataille contre les Turcs, et le second fut condamné à perdre la vue pour crime de lèze-majesté.

Sous Michel Ducas, surnommé Parapinace, les affaires de l'empire retombèrent dans un état déplorable. La faiblesse de ce prince, son indolence qui le portait à abandonner les soins du gouvernement à des gens sans mœurs et sans talens politiques, produisit des guerres et des révoltes successives. Les Turcs rompirent le traité qu'ils avaient fait avec Romain-Diogène, et sous prétexte de venger ce prince infortuné, ravagèrent plusieurs provinces de l'empire en Asie. Isaac et Alexis Comnène se distinguèrent contre les Turcs ; mais malgré les efforts de leur valeur, ils ne purent em-

pêcher les progrès de ces peuples qui firent de grandes conquêtes aux environs de l'Euphrate. La révolte du général Russelina produisit une fâcheuse diversion. Ce rebelle se joignit aux Turcs, et entrava les mesures qu'on prenait pour les vaincre. D'un autre côté, la Bulgarie était en proie à la fureur des Esclavons, et les Croates commettaient dans l'Illyrie les plus grands excès d'inhumanité. L'empereur, accablé de tant de soins différens, résolut de s'associer, en qualité de césar, un sujet capable de le soulager du fardeau de l'empire. Il jeta les yeux sur Nicéphore - Bryenne, qui joignait à la valeur une grande expérience militaire. Il fut mandé à Constantinople; mais avant qu'il fut arrivé, ses envieux le représentèrent à l'empereur comme un homme trop ambitieux pour se contenter du second rang. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Michel à changer de résolution. Au lieu du titre de césar, il donna à Nicéphore le gouvernement de la Bulgarie, et il eut ordre de s'y rendre sans différer. Il pacifia cette province, vainquit les Croates, et reprit les villes de l'Illyrie dont ils s'étaient emparés. Ces succès irritèrent la jalousie de ses ennemis : ils l'accusèrent d'aspirer à

l'empire ; et Jean-de-Bryenne son frère lui persuada qu'il n'avait pas d'autre moyen de se dérober à la persécution, que celui de prendre la pourpre. Il le fit proclamer à Andrinople sans attendre son consentement ; et bientôt toute la Thrace se déclara pour lui. Jean-de-Bryenne marcha vers Constantinople avec une nombreuse armée ; le mépris que les habitans de cette capitale avaient pour Michel, lui faisait espérer qu'ils s'empresseraient de reconnaître son frère ; mais quelques soldats ayant mis le feu aux faubourgs, malgré les soins que prit Jean-de-Bryenne pour arrêter l'incendie, cet accident changea en haine l'affection que les habitans avaient témoignée pour Nicéphore-Bryenne. Son frère fut vivement repoussé par Alexis Comnène ; et l'on apprit que Nicéphore-Botoniate, qui commandait en Orient, avait pris les ornemens impériaux à la tête de son armée, et qu'il marchait à Nicée dans la Bithynie.

Ainsi, ma chère Aline, deux Nicéphores se disputaient l'empire. Le Botoniate, après s'être rendu maître de Nicée, gagna les principaux du sénat et du clergé. Sa faction l'emporta sur celle de l'empereur Michel qui, se voyant

au moment d'être déposé, préféra se démettre volontairement. Il se fit couper les cheveux, et se retira au monastère de Stude, où il prit l'habit religieux, ressource ordinaire de ce temps. Il avait régné six ans et demi, et descendit du trône l'an 1078.

La retraite de Michel-Parapinace laissa le champ libre au Botoniate. Il fut invité à se rendre au plutôt à Constantinople, et reçut la couronne des mains du patriarche. Nicéphore-Bryenne refusa de le reconnaître, et s'avança pour le combattre à la tête d'une nombreuse armée. Botoniate qui le craignait, lui fit offrir le titre de césar. Bryenne ne voulut point d'accommodement, et Alexis Comnène eut ordre d'aller à sa rencontre. Après un combat opiniâtre, Bryenne fut vaincu, et tomba entre les mains d'Alexis Comnène, qui lui fit crever les yeux, et l'envoya à Constantinople. Presque dans le même temps, Nicéphore-Basilace, gouverneur de Durazzo, entreprit d'enlever l'empire à Botoniate, et s'empara de Thessalonique, où il se fit proclamer empereur. Alexis Comnène eut encore la gloire de réduire ce rebelle. Ce troisième Nicéphore ne fut pas plus heureux que le

Bryenne. Comme lui, il succomba ; et, après avoir été privé de la vue, il fut aussi confiné dans un monastère.

Pendant que Botoniate était occupé à étouffer ces guerres civiles, les Normands attaquèrent vivement les états que les empereurs grecs possédaient en Italie. Déjà ils étaient maîtres de toute la Pouille et d'une grande partie de la Calabre ; ils attaquaient la Sicile, et leurs ravages sur les terres de l'Eglise, avaient amené le pape à faire un traité avec eux. Robert-Guiscard s'autorisa de ce traité pour s'emparer de toute la Sicile, où il établit Roger, l'un de ses frères, sous le titre de comte, et s'en réserva la souveraineté. Après cet exploit, il fit son accommodement avec les Grecs, et envoya, en 1076, Hélène, l'une de ses filles, à Constantinople, pour épouser Constantin-Ducas, fils de Michel Parapinace. On attendait pour les marier qu'ils fussent en âge, lorsque Michel fut contraint d'abdiquer la couronne ; et au moment que Botoniate monta sur le trône, il renvoya Hélène en Italie. Robert sentit vivement cet affront, et trouva bientôt un prétexte pour s'en venger. Il produisit un imposteur qui se disait Michel Parapinace,

et envoya sommer Botoniate de lui remettre la couronne qu'il avait usurpée. Sur son refus, il lui déclara la guerre, et s'empara d'une grande partie des possessions qui restaient aux Grecs en Italie.

La cour de Nicéphore-Botoniate était alors en proie aux dissentions. Il avançait en âge ; on le pressait de désigner son successeur; et les Comnènes, qui auraient pu avoir des prétentions pour eux-mêmes, travaillaient à faire rendre le trône impérial à Constantin-Ducas, fils de Michel. Les ministres avaient d'autres vues. Voulant se défaire du jeune Constantin, et éloigner Alexis et Isaac Comnène, ils portèrent les deux frères à prendre leurs mesures pour déposer l'empereur. Le projet formé, il fut question de choisir entre les deux Comnènes celui qui monterait sur le trône impérial. Isaac était l'aîné, mais Alexis s'était fait à la guerre une plus brillante réputation, et toute l'armée penchait à lui donner la préférence. Isaac s'en aperçut, et présenta lui-même à son frère les brodequins de pourpre. Alexis fit quelque difficulté de les prendre, mais il se rendit, et fut unanimement proclamé.

Depuis quelque temps Nicéphore-Mélissene, qui avait épousé Eudoxie, sœur

des Comnènes, parcourait l'Asie sous le titre d'empereur, à la tête d'une armée de Turcs-Seljucides. Il s'était emparé de la plupart des places de la Phrygie et de la Galatie ; et, suivant l'accord qu'il avait fait avec les Turcs, il les en avait mis en possession. Il réduisit la ville de Nicée, capitale de la Bithynie ; et par cette conquête, répandit la terreur dans l'empire. Nicéphore-Mélissene ayant appris qu'Alexis, son beau-frère, avait été proclamé empereur, lui envoya proposer de partager l'empire avec lui. Il demandait les provinces de l'Asie, et lui abandonnait celles de l'Occident. Alexis ne voulut lui accorder que le titre de césar, et la ville de Thessalonique. Il s'approcha de Constantinople, et Botoniate abandonné de ses propres troupes, fut réduit à abdiquer. Il se retira dans un monastère, où il mourut peu de temps après dans la quatrième année de son règne.

L'histoire des empereurs d'Orient n'a rien de plus mémorable que le long règne d'Alexis Comnène, qui commença en 1081. Nicéphore-Mélissene avait accepté le titre de césar, et Alexis l'en décora aussitôt qu'il eut pris possession du trône impérial; mais il voulut

donner à Isaac-Comnène, son frère, le premier rang à la cour, et créa pour lui le titre de *sebastocrator,* composé des noms d'*auguste* et de *souverain*, en déclarant que la dignité de césar ne serait que la seconde de l'empire.

Les Turcs-Seljucides désolaient les provinces de l'empire en Orient ; et Alexis d'un autre côté avait tout à craindre de Robert-Guiscard, duc de la Pouille et de la Calabre. La vaste ambition de ce conquérant de la Sicile n'était pas encore satisfaite ; il aspirait visiblement à la conquête de l'empire grec.

Soliman, premier sultan d'Iconium, s'était emparé de Nicée dans la Bithynie, comme nous l'avons vu tout à l'heure. C'était Nicéphore-Mélissène qui lui avait livré cette place. Soliman en fit sa capitale ; de là il pénétra jusqu'au Bosphore, vis-à-vis de Constantinople. Le trésor de l'empire avait été épuisé par la mauvaise conduite de Botoniate, et Alexis était presque sans ressource pour se défendre contre de si redoutables ennemis. Cependant il attaqua les Turcs avec le peu de troupes qu'il put rassembler, les mit en déroute, et les força d'abandonner la Bithynie. Soliman de-

manda la paix pour avoir le temps de rassembler ses forces, et l'empereur, qui venait d'apprendre que Robert-Guiscard avait passé la mer avec une flotte bien armée, fut très-empressé de l'accepter. Robert-Guiscard s'était d'abord emparé de l'île de Corfou; et après avoir pris quelques places dans le continent, il alla mettre le siége devant Durazzo. Il avait avec lui Boémond son fils, jeune prince qui joignait à la valeur toute la capacité d'un vieux capitaine. L'empereur envoya des ambassadeurs au pape, à Henri IV, roi d'Allemagne, et à la plupart des souverains de l'Occident, pour leur demander des secours. Il n'en put obtenir que des Vénitiens, ses anciens alliés. Ils équipèrent pour le défendre un grand nombre de vaisseaux, et la flotte des Normands fut entièrement défaite. Mais Robert-Guiscard ne se découragea point de cet échec. Il fit construire de nouveaux vaisseaux qui lui amenèrent un renfort de troupes, et redoubla ses attaques contre la ville de Durazzo. L'empereur marcha en personne pour secourir cette ville. Ce fut en vain. Robert-Guiscard vainquit l'armée impériale, et une victoire signalée le rendit maître de Durazzo. L'armée

d'Alexis était presqu'entièrement détruite ; les fonds lui manquaient pour faire de nouvelles levées ; il fit convertir en monnaie l'argenterie des églises. Cette action excita de grands murmures ; mais il les appaisa un peu par l'engagement qu'il prit de restituer aux églises lorsque l'état de ses affaires le permettrait.

La guerre continuait avec vigueur, et la victoire fut quelque temps fidèle à Robert-Guiscard et à son fils Boémond, qui vainquit Alexis dans deux batailles. Mais une ruse que ce prince employa assez heureusement, fit tourner la chance de son côté. L'armée de Boémond fut défaite, et lui-même obligé d'aller se réfugier près de son père, pour lui demander des secours d'hommes et d'argent. Alexis profita de son absence et de la désertion qui se mit dans le peu de troupes restées sans chef, pour reprendre plusieurs places. Robert passa de nouveau la mer, et fut deux fois battu par la flotte vénitienne. Il gagna cependant un combat naval, où les Vénitiens perdirent quinze mille hommes ; mais ils vengèrent bientôt cet échec par une victoire si importante, que l'empereur accorda par reconnaissance, au doge de Venise, l'investiture de la Dalmatie

et de la Croatie, avec le titre de *protosebaste*, c'est-à-dire, *premier auguste*.

Robert-Guiscard fit de nouveaux efforts pour réparer sa défaite, et porter la guerre dans le centre de l'empire des Grecs; mais la mort arrêta ses projets. Les démêlés qui s'élevèrent entre Boémond et Roger, ses deux fils, au sujet de sa succession, facilitèrent à Alexis les moyens de faire rentrer sous son obéissance Durazzo et les autres places que Robert avait conquises.

Délivré de la crainte des Normands, l'empereur se flatta vainement d'une longue tranquillité. Ses états furent attaqués en Europe par les Scythes, autrement appelés les Turcs-Patzinaces; et dans l'Asie, par les Turcs-Seljucides, dont les incursions s'étendaient jusqu'aux portes de Constantinople. Dans l'impuissance où il était de leur opposer des forces suffisantes, il demanda du secours aux chrétiens occidentaux, ce qui donna lieu à la première croisade, dont vous verrez les détails dans l'histoire de France, et dans celle de l'empire d'Allemagne.

La conduite d'Alexis envers les princes croisés, dont il avait imploré le se-

cours, a été justement blâmée. Il employa les plus indignes artifices pour faire échouer leur entreprise; mais ceux qui veulent l'excuser, disent qu'il avait eu beaucoup à se plaindre des premières troupes qui parurent à Constantinople. Au surplus, comme nous reviendrons sur ce sujet, je n'entrerai aujourd'hui dans aucun détail relatif à cet événemens important. Je me contenterai de vous dire qu'Alexis mourut dans la dix-huitième année du douzième siècle. Il avait soixante-dix ans, et en avait régné un peu plus de trente-sept.

Mais avant de terminer cette lettre, je pense, ma chère Aline, devoir vous donner quelques éclaircissemens sur les Sarrazins et sur les Turcs, particulièrement sur ceux appelés Seljucides, dont j'ai fait plusieurs fois mention aujourd'hui. Puisqu'ils commencent à jouer un rôle important dans l'histoire, il devient essentiel de faire avec eux une connaissance plus particulière, afin de concevoir les faits où ils se trouvent liés.

Nous avons parcouru l'histoire des Arabes; nous avons vu l'établissement de la religion de Mahomet; nous avons vu son histoire et celle de quelques-uns de ses successeurs; nous avons vu aussi

comment le nom de Sarrazins prévalut sur celui d'Arabes, qui resta particulièrement affecté aux hordes errantes.

Vous vous rappelez sans doute, ma chère Aline, les conquêtes d'Omar, la prise de Jérusalem, l'asservissement de l'Egypte, de la Perse, de la Chypre, et enfin l'établissement des Sarrazins en Espagne? Je vous ai rapporté à peu près tous les faits intéressans sur ces derniers; j'ai de même mentionné tous ceux qui eurent quelque rapport avec l'histoire de l'empire, mais j'aurais craint de vous ennuyer en vous donnant la suite de tous les califes. La liste en serait aussi longue que fastidieuse, et je crois vous rendre service en ne vous parlant que des plus célèbres. Que vous servirait de connaître tous les schismes qui s'élevèrent entre les sectateurs d'Ali et ceux d'Omar: l'histoire de leurs querelles et des guerres qu'ils se livrèrent vous ennuierait mortellement, et vous ne seriez même point dédommagée par les détails de leur vie privée. Des répudiations, des exécutions cruelles, et quelquefois encore plus bizarres, en sont les traits les plus marquans. L'ame douce de mon Aline saignerait en voyant un Hégiage, gouverneur de l'Urak, sous Walie dou-

zième calife, qui régnait au commencement du huitième siècle, mourir tranquillement, après avoir exterminé par le glaive cent vingt mille hommes, en avoir fait périr en prison cinquante mille et trente mille femmes, sans compter les victimes de la guerre pendant plus de vingt ans qu'il la fit, et qu'il gouverna avec une extrême sévérité des provinces remuantes. Vous dire que ce terrible exterminateur exerça librement de tels excès, c'est, je crois, vous offrir la preuve que le calife était lui-même cruel, puisqu'il souffrit le despotisme tyrannique d'Hégiage.

Abul-Abbas, vingt-unième calife, qui donna son nom à la race des *Abassides*, seconde dynastie des califes, fit tous ses efforts pour détruire celle des *Ommiades*, qui était la première. Mais, malgré ses recherches et l'affreux massacre qu'il fit faire des princes de cette race, il en échappa un, dont descendit Abdérame, qui renouvela cette famille en Espagne. Vous avez vu qu'il prit le titre de calife, et fut l'un des plus distingués de ceux de Cordoue. Ceux d'Asie avaient fixé depuis long-temps leur résidence à Damas; mais Almansor, frère et successeur d'Abul-Abbas, transporta

à Bagdad le siége de son empire. Il avait fondé cette ville, et ne se rendit pas moins célèbre par cette fondation, qu'Abdérame ne le devint par les édifices magnifiques qu'il fit élever à Cordoue. Almansor était habile, prudent, et d'un commerce aimable et insinuant; mais inexorable pour ses ennemis. Il en fit massacrer plusieurs en sa présence, malgré leurs supplications. Comme son frère, il poursuivit les *Ommiades* et les *Alides;* il n'hésita pas plus que lui à se défaire de tous ceux qui pouvaient lui donner de l'inquiétude.

Parmi les califes de Bagdad, il n'en est point de plus célèbre qu'Haroun-al-Raschid, qui commanda toujours en personne les expéditions contre l'empire grec, et fut presque toujours victorieux. Il ajouta la gloire des lettres à celle des armes, et fit servir ses succès à la propagation des lumières parmi les Musulmans. Il bat les Grecs de Constantinople, et leur impose pour condition du traité, de lui laisser prendre copie de leurs livres savans, et de leurs manuscrits précieux. Haroun-al-Raschid attira à sa cour des poëtes et des savans; il les honora des plus grandes distinctions, et fit fleurir la littérature parmi

les Arabes. Il est dommage que ce calife ait terni sa gloire par le massacre des Barmécides. On n'est point d'accord sur les causes de la disgrâce de cette illustre famille. Les uns l'attribuent à une conspiration où ses chefs avaient pris part, d'autres à une aventure qui tient trop du roman pour être adoptée par l'histoire. La fable de Giafar et d'Abbassa vous est sûrement connue; je ne la répéterai point; et, d'après la réputation de justice qu'on donne à Haroun, je suis très-disposée a croire qu'il n'eut point enveloppé tous les Barmécides dans la proscription de Giafar, son favori, s'ils n'eussent été coupables, ou du moins fortement soupçonnés de l'être, de crimes beaucoup plus graves que ceux que les chroniqueurs ont supposés à Giafar.

Haroun-al-Raschid avait pris grand soin de l'éducation de ses fils. Pour prévenir les dissentions, avant sa mort il leur partagea le gouvernement de ses états. L'aîné, appelé Amin, devait régner en Perse; le second, nommé Mamûn, devait avoir le trône de Bagdad. Haroun avait fait ses dispositions d'après le caractère qu'il connaissait à ses enfans; mais ses volontés ne furent pas suivies. Amin s'empara du trône de Bag-

dad, et s'en montra peu digne; il se conduisit si mal, qu'il se fit déposer par les grands. Rétabli sur le trône, il recommença ses désordres, et il eut la maladresse de vouloir chasser son frère du gouvernement dont il avait bien voulu se contenter. Cette imprudence fit sa perte; ses généraux furent vaincus par ceux de Mamûn; lui-même tomba entre leurs mains, et il eût la tête tranchée.

Mamûn éprouva plusieurs révoltes dans les commencemens de son règne; mais il triompha de toutes par son général Ucher, auquel il donna pour récompense le gouvernement d'Ispahan pour lui et pour sa postérité.

En prenant possession du califat de Bagdad, Mamûn entreprit d'abolir entre ses sujets tout prétexte de schisme, et même d'en faire disparaître les couleurs. Celle des *Abassides* était la noire. Mamûn tenta d'introduire dans Bagdad celle des *Alides*, qui était la verte. Il y eut à ce sujet des disputes qui pensèrent dégénérer en sédition. Le calife fut contraint de faire reprendre la couleur noire à ses Persans, qui l'ont toujours conservée. Je vous mentionne cette circonstance, parce qu'elle est essentielle à re-

marquer, puisque cette distinction des couleurs subsiste encore aujourd'hui entre les Musulmans. L'astronomie, la médecine, et toutes les sciences, furent en honneur sous le règne de Mamûn; il s'illustra non-seulement par le goût des connaissances, mais encore par sa bonté. Il disait de lui-même : « Si mes sujets « savaient quel fond de clémence je pos« sède, les plus coupables s'empresse« raient autour de moi ». Mais, malgré son extrême bonté, le désir qu'il montrait de concilier toutes les sectes, nuisit à sa réputation chez les rigides Musulmans. Ils l'ont soupçonné d'être peu orthodoxe, et blâmé d'avoir favorisé la philosophie et les autres sciences spéculatives chez les fidèles croyans, auxquels ils pensent que l'alcoran doit suffire. Mamûn au contraire appelait à sa cour tous les savans de quelque religion qu'ils fussent, indiens, juifs, chrétiens. Motassem et Wathek, ses successeurs, marchèrent sur ses traces, et c'est ainsi que les lettres et la littérature, négligées en Occident, fleurirent dans l'Orient, et se conservèrent chez les Arabes, pendant qu'elles s'éteignaient pour ainsi dire chez les peuples occidentaux.

Les califes qui succédèrent à ceux que

je viens de nommer, se distinguèrent moins par leurs vertus que par leur cruauté, et la bizarrerie des supplices qu'ils ordonnèrent. Je ne m'arrêterai point à vous rapporter celles d'un Mothadi et d'un Motawakel, qui se plaisait à remplir de terreur l'ame de ses convives, en faisant lâcher un lion au milieu de la salle du festin, ou à faire couler des serpens sous la table, et autres gentillesses semblables. Sa conduite envers son fils ne fut pas moins barbare; il voulut plusieurs fois attenter à sa vie; ce qui porta enfin ce prince infortuné à le faire assassiner. Aux intrigues sanglantes se mêlaient des querelles de religion. L'éternité de l'alcoran était toujours un sujet de discorde; la rivalité des Ommiades et des Alides se réveillait de temps en temps. Tel calife qui avait été protecteur d'une secte était remplacé par un prince protecteur de l'autre, et les persécutions devenaient pour ainsi dire alternatives.

Vers le milieu du dixième siècle, la puissance des califes de Bagdad se trouva bien restreinte. La plupart des anciens domaines en étaient détachés; et, quoique les souverains de Damas, d'Alep, d'Antioche et même d'Egypte et de

Perse, qui prenaient aussi le nom de califes, reconnussent la prééminence de celui de Bagdad, son autorité regardait plus la religion que le gouvernement politique. Réduits aux fonctions d'imans ou pontifes de la loi, leurs promotions ne sont guère citées que pour servir de dates aux événemens curieux et intéressans.

Si mon Aline a le désir de faire une connaissance un peu particulière avec ces souverains musulmans, ce sont ceux d'Egypte qui doivent attirer son attention. Elle a vu cette province échapper aux empereurs romains sous le règne d'Héraclius ; elle entra alors sous la juridiction des califes de Bagdad ou *califes abassides*. Mais leur pouvoir ne s'y soutint pas long-temps. Les chefs des troupes voulaient bien paraître ne posséder leur autorité que de l'aveu des califes abassides, auxquels ils déféraient la nomination publique, ce qui indiquait une espèce de souveraineté, mais dénuée de puissance. Pendant qu'ils se la disputaient entr'eux, il s'était élevé à la pointe de l'Afrique, sous le nom de *fatimite*, un califat rival de l'abasside. Les princes qui en prirent le titre portèrent leur puissance jusqu'en Espagne;

et le quatrième de ces califes, nommé Moez, s'empara de l'Egypte, fit rayer des prières le calife de Bagdad, et se fit inscrire et nommer à sa place; ce qui enleva à l'abasside le peu d'influence qu'il conservait en Egypte. Il fit de vaines réclamations; elles furent toujours inutiles. On vante la magnificence de ces nouveaux califes; elle était en proportion de leurs immenses richesses; aussi ont-ils construit des bâtimens superbes, mosquées, colléges, hôpitaux, etc.

Nous verrons les califes fatimites en guerre avec les croisés; mais comme leur histoire nous retiendrait trop longtemps, si nous voulions nous y arrêter, je me contente de vous avoir indiqué les fondateurs des principales branches ou dynasties des califes, et je remets de plus amples détails au moment où ils deviendront nécessaires à l'intelligence de l'histoire générale.

Je reviens aux Turcs, dont j'ai promis de vous faire connaître l'origine. Nous en avons déjà parlé, selon les Persans, qui les font venir des environs de la mer Caspienne. Les Chinois les font partir d'un grand désert près de la Corée. Les uns les font Scythes d'origine; les autres Huns et Tartares. Il serait

peut-être possible d'accorder ces diverses opinions, en supposant, ce qui est assez probable, qu'on a donné ce nom à différens corps de nations. Au fait, ils ne sont un peu connus que depuis qu'ils ont habité le Turkestan, grande contrée de la Tartarie, dont les bornes ont extrêmement varié. Lorsque les Turcs ont commencé leurs incursions, elle se resserrait entre les Kalmouks, la grande Bucharie et la mer Caspienne.

Les auteurs divisent les anciens Turcs en deux classes, selon leur genre de vie. Les uns habitaient dans des villes et avaient des demeures fixes; les autres demeuraient sous des tentes à la manière des Arabes. C'est de ceux-ci que sont descendus les *Turkomans*, pères des Ottomans actuels. Ils ne reconnaissaient qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, auxquels ils sacrifiaient des chevaux, des bœufs et des moutons. Ils respectaient l'air, l'eau et le feu, et chantaient des hymnes en l'honneur de la terre. Leurs prêtres passaient pour avoir quelque connaissance de l'avenir. Les écrivains arabes et persans donnent mauvaise idée de leur caractère, qu'ils peignent brutal et grossier. Il existait une sorte d'antipathie entre ces peuples.

Mais si les Arabes, par leurs conquêtes militaires et religieuses, se sont étendus dans les trois parties du monde connu, les Turcs, non moins actifs et aussi enthousiastes, ont fondé un empire presqu'aussi grand, et se sont mis quelquefois à la place des Arabes; motif suffisant pour que la jalousie ait porté ceux-ci à les juger avec rigueur. Le caractère primitif des Turcs domine encore au surplus dans la populace, qui est séditieuse et insolente; mais ce peuple s'est toujours distingué par sa bravoure.

Outre les empires que les Turcs ont fondés en Tartarie, ils ont établi quatre grandes monarchies dans le midi de l'Asie. Les trois premières, possédées par des princes d'une même famille, nommée Seljucide; la quatrième, soumise aux princes de la famille d'Othoman ou Osman et à leurs successeurs. Les Seljucides tirent leur origine de Seljusk, fils de Dekak, principal officier d'un prince des tribus turques qui habitaient les bords de la mer Caspienne. Seljusk eut plusieurs enfans qui devinrent très-puissans en amis, et très-riches en terres et en troupeaux. Il avait embrassé le mahométisme: ses descendans l'imitèrent. Cette religion les rendit suspects à leurs

compatriotes du Turkestan; mais aussi elle leur mérita la confiance des califes de Bagdad. Ils en firent leur garde ordinaire, et en entretinrent des corps nombreux dans leurs armées.

Employés dans les guerres que se livraient les califes, les Turcs eurent occasion d'entrer dans le Korassan, en firent la conquête, et s'y établirent sous le commandement de Togrol-Bek, qui a été le premier sultan seljucide de l'Iran ou de la Perse. Il commença à régner en 1037; et, pendant vingt-six ans qu'il régna, il essuya peu de traverses, et eut toutes sortes de prospérités : victoires sur les ennemis du dehors, paix intérieure, union dans sa famille, considération et respect de la part de ses voisins.

Alp-Arslan, son neveu et son successeur, eut ses vertus et tout son bonheur. Le sien fut même plus éclatant; car il unit à beaucoup d'autres victoires, la gloire de donner des chaînes à Romain-Diogène, et de les lui ôter aussi généreusement que nous l'avons vu dans la vie de cet empereur.

Malek-Shah, fils d'Alp-Arslan, éprouva des révoltes en montant sur le trône de son père; mais elles ne l'empêchè-

rent pas d'étendre ses états. Il revint dans le Turkestan d'où étaient parti ses ancêtres, et l'annexa à son empire : un petit peuple, confiné dans un coin de l'Irak persienne, éluda ses efforts. On ne sait quel était le principe du fanatisme des Balhaniens, plus connus sous le nom d'assassins. La vie n'était rien pour eux : ils s'exposaient avec empressement, non-seulement par l'ordre de leur chef, mais à l'invitation de quiconque voulait se défaire de ses ennemis. C'étaient des assassins tous prêts et très-déterminés. Malek-Shah voyant qu'ils s'agrandissaient, leur envoya un message menaçant. Le chef fit appeler quelques-uns de ses gens en présence de l'ambassadeur, et commanda à l'un d'eux, qui était un jeune homme, de se poignarder, il le fit sans balancer; à un autre, de se précipiter du château, ce qu'il exécuta sur-le-champ. « Allez rapporter à votre maître, dit-il à l'envoyé, que j'ai soixante-dix mille hommes prêts à m'obéir comme ceux que vous venez de voir ». Cet avertissement suffit au sultan ; il les laissa tranquilles.

Ce prince était bien fait et régulier dans ses mœurs ; sage, libéral, vaillant,

distingué par les belles qualités de son esprit, sa droiture et sa piété. Il diminua les impôts, réprima les vexations, répara les ponts, les grands chemins et les canaux; fit bâtir un temple superbe à Bagdad, parce que c'était le séjour du calife, dont les princes seljucides se disaient les lieutenans, quoiqu'ils y fussent plus maîtres que lui. Sa capitale était Ispahan. Il y mourut à l'âge de trente-sept ans, après un règne de vingt, laissant la réputation d'un prince généreux, magnifique, la terreur des méchans et le protecteur des innocens. Il aimait les sciences, présida à la réforme du calendrier, et inventa les intercallations de l'année bissextile.

Vous voyez, ma chère Aline, qu'il est de grands princes parmi les Turcs-Seljucides : celui-ci nous conduit à la fin du onzième siècle, c'est pourquoi nous n'irons pas plus loin. J'ajouterai seulement que Malek-Shah avait commencé la conquête de la partie de l'Asie mineure, qui fut depuis appelée Anatolie. Il céda les villes qu'il y avait prises à un de ses cousins nommé Soliman. Ce prince fonda la dynastie des Turcs-Seljucides-roum.

C'est ce même Soliman que nous

avons vu profiter des divisions qui régnaient à Constantinople, pour étendre son empire, et s'emparer d'Antioche et de Nicée en Bithynie dont il fit sa capitale. Ce prince fut tué dans une bataille, et son fils Kili-Arslan, ayant perdu Nicée sa capitale, s'en fit une autre d'Iconium, d'où ses successeurs ont pris le nom de sultan d'Iconie.

Ce léger aperçu vous mettra au moins à même de ne point confondre ces divers sultans qui figureront dans les croisades.

LETTRE XLII.

Empereurs d'Occident ou d'Allemagne pendant le onzième siècle : Henri I, empereur et roi d'Allemagne, deuxième du nom ; Conrad II, dit le Salique ; Henri III, dit le Noir ; Henri IV, empereur et roi d'Allemagne.

L'EMPIRE d'Allemagne appelle aujourd'hui votre attention, ma chère Aline, et vous offrira des faits dignes de la captiver toute entière.

Après la mort de l'empereur Othon III, qui mourut sans postérité, les seigneurs d'Italie se flattèrent de pouvoir secouer le joug de la domination allemande, et se choisir librement un roi de leur nation. Entre les prétendans à la couronne de Lombardie, on distinguait Ardouin, marquis d'Ivrée, prince habile, audacieux et violent : il obtint, par de grandes distributions d'argent, la pluralité des suffrages, et fut couronné à Pavie. Il avait eu d'un autre côté de vives contestations pour la couronne

d'Allemagne. Parmi ceux qui se la disputaient, on nomme Herman, duc de Souabe; Erzon, comte Palatin, gendre d'Othon II; Brunon II, fils de Henri-le-Querelleur, et cousin-germain d'Othon II. Les états, assemblés à Mayence, donnèrent la préférence à Henri, surnommé le Boiteux, duc de Bavière, petit-fils de Henri-le-Querelleur, et arrière-petit-fils de Henri-l'Oiseleur. Ce prince s'était fait connaître dès sa jeunesse, par une éminente piété, un esprit de justice, de douceur et de modération. Il conserva sur le trône ces louables qualités, et s'appliqua pendant tout son règne à se faire aimer et respecter de ses sujets par la sagesse de son gouvernement, son amour pour la paix, son courage et son infatigable activité dans les guerres qu'il fut obligé de soutenir.

Le duc de Souabe et les autres concurrens à la couronne d'Allemagne entreprirent de soutenir par les armes leurs prétentions; mais Henri assembla une nombreuse armée, et marcha contre eux avec tant de diligence, qu'il déconcerta leurs projets, et les intimida tellement, que tous vinrent se jeter à ses pieds et lui prêter serment de fidélité.

Henri marcha ensuite contre le marquis d'Ivrée, dont la tyrannie avait déjà préparé la chute. Il s'était fait détester de ceux-mêmes qui l'avaient placé sur le trône de Lombardie. Les seigneurs d'Italie résolurent de le dépouiller de sa dignité, et invitèrent secrètement Henri à passer dans ce royaume. Il vint en personne avec une puissante armée, vainquit celle d'Ardouin, le mit en fuite, et fut élu roi d'Italie. Ardouin se retira en Piémont, où il avait quelques forteresses, et continua de prendre le titre de roi de Lombardie. Pendant neuf ans il fit, mais sans succès, plusieurs tentatives pour remonter sur le trône. Il avait régné à peu près trois ans.

Après s'être assuré du royaume d'Italie, Henri retourna en Allemagne, soutint une longue guerre contre Boleslas, duc de Pologne, le réduisit à demander la paix, et dompta ensuite les Esclavons. Beaudoin, comte de Flandres, le força bientôt après de reprendre les armes; il était soutenu par Robert, roi de France, et cette guerre eut quelque importance. Peu après qu'elle fut terminée, Henri maria Gisèle, sa sœur, à Etienne, premier roi de Hongrie, et lui donna pour dot les villes de Pres-

bourg et d'OEdembourg, pour les tenir en fief de la couronne d'Allemagne. La conversion des Hongrois fut la suite de ce mariage, et le pape confirma le titre de roi qu'avait pris Etienne, au lieu de celui de duc que portaient ses ancêtres.

Henri eut des guerres presque continuelles à soutenir; et elles le lassèrent tellement, que deux fois il voulut abdiquer l'empire. La première fois il fut détourné de son dessein par les sollicitations de ses sujets; la seconde il poussa son projet d'abnégation jusqu'à vouloir se faire moine. L'abbé auquel il s'adressa parut se prêter à son désir, le reçut en qualité de frère lai, et lui ayant fait promettre de lui obéir en toutes choses, il lui ordonna de reprendre les rènes de l'empire. Ce prince mourut en 1024; il avait régné vingt-deux ans comme roi, et onze comme empereur. L'église a canonisé Henri, dont les vertus sont en grande vénération ainsi que sa générosité envers le Saint-Siège. Il fonda l'évêché de Bambéry et en dota richement l'église.

Henri fut le dernier empereur de la maison de Saxe; et avant sa mort il recommanda aux principaux seigneurs

d'Allemagne, Conrad, ducde Franconie. La couronne lui futdisputée, mais le vœu d'Henri finit par être rempli. Conrad II fut surnommé le *Salique*, parce qu'il était né sur les bords de la rivière de Sala. Ce prince avait de grandes qualités, il était digne du trône; cependant les grands du royaume de Lombardie eurent beaucoup de peine à se soumettre à ses lois. Ils ne voulaient point d'un prince allemand, et ils offrirent la couronne à Hugues, fils aîné de Robert, roi de France, et sur son refus, à Guillaume, duc de Guienne, qui les refusa de même. C'est alors qu'ils se déterminèrent à se soumettre à Conrad. Ce prince, pour conserver le sceptre impérial dans sa famille, fit couronner roi d'Allemagne, Henri son fils, âgé seulement de onze ans. Il fut élu l'année même où son père reçut des mains du pape la couronne impériale. Conrad ajouta à ses états ceux de Raoul III, roi de Bourgogne, qui n'ayant point d'enfans mâles, avait désigné cet empereur pour lui succéder. Il était l'époux de Gisèle, nièce de Raoul, et cette impératrice contribua beaucoup à déterminer son oncle en faveur de Conrad. Cette succession lui fut contestée par

Eudes, comte de Champagne, qui lui enleva la Bourgogne transjurane. Aux guerres que cette succession occasiona, se joignirent celles que Conrad soutint contre les Polonais et le roi de Hongrie. Il paraît qu'il les soutint glorieusement; ce prince mourut en 1039, dans la quinzième année de son règne.

Son fils, Henri III, surnommé le Noir, était âgé de vingt-deux ans lorsqu'il perdit son père, et lui succèda sans difficultés; tous les grands s'empressèrent de lui rendre hommage, et il exerça dans Rome l'autorité souveraine; mais elle fut resserée dans des bornes étroites par l'adresse du fameux Hildebrand.

Henri unissait un grand fond de religion à une valeur héroïque; il aimait la justice et le bon ordre. Sa première expédition fut contre Bretislas, duc de Bohême, qui refusait le tribut qu'il devait à la couronne d'Allemagne. Il le réduisit en peu de temps, et secourut peu après les Polonais contre ce même duc de Bohême. Micislas II, roi de Pologne, n'avait laissé en mourant qu'un fils en bas âge, nommé Casimir. Sa veuve, nommée Rixa, arrière-petite-fille de l'empereur Othon I^{er}, fut dé-

clarée régente du royaume et tutrice de son fils. Cette princesse, avare et injuste, désola le royaume par ses concussions et par les impôts dont elle accabla les Polonais; ils se soulevèrent et elle se vit obligée de sortir du royaume avec son fils. Rixa se retira en Saxe auprès de l'empereur Conrad, son parent, et envoya le jeune Casimir en France pour y être élevé. La Pologne tomba dans une funeste anarchie, et pendant sept ans fut en proie à une infinité de petits tyrans, qui se faisaient la guerre entr'eux et dévastaient les provinces par leurs brigandages. Le duc de Bohême profita de ce temps de désordre et de confusion pour envahir la Pologne. Il s'empara des villes principales, pilla, prophana les églises, et commit tant d'horreurs, que les peuples, réduits au désespoir, résolurent de se donner un roi capable de remédier aux maux qui les accablaient. Aucun des grands de la nation ne leur paraissait digne du trône, et ils se déterminèrent à rappeler Casimir. Ce prince avait embrassé la vie monastique dans l'abbaye de Cluguy, et même avait déjà reçu le diaconat. Il fallait avant toutes choses le relever de ses vœux; et la demande qu'on en fit

au pape Benoît IX lui parut si nouvelle et si extraordinaire, qu'il douta qu'il fut possible de l'accorder. Mais les ambassadeurs Polonais lui ayant représenté l'extrême besoin qu'ils avaient du légitime héritier de leur royaume, pour en sauver les débris et conserver la religion chrétienne presqu'anéantie dans ce pays, le pape, après avoir bien consulté, crut pouvoir délier le prince Casimir de ses engagemens et même lui permettre de se marier; mais à condition que chaque gentilhomme polonais payerait tous les ans, au Saint-Siège, un denier de redevance. Casimir retourna en Pologne; et avec les secours que lui donna Henri, il força le duc de Bohême à restituer les places dont il s'était emparé, et à retourner dans ses états.

Peu après les Hongrois se révoltèrent contre Pierre leur roi, successeur d'Etienne; ils le chassèrent de son royaume et il se réfugia auprès de Henri. Ce prince prit les armes pour rétablir Pierre sur le trône, et il eut la gloire non-seulement d'y réussir, mais encore, après avoir soumis la Hongrie, de refuser la couronne qu'on lui offrait pour lui-même: il prouva son noble désintéressement, en faisant prêter à Pierre un nou-

veau serment de fidélité. La reconnaissance de celui-ci le porta à faire hommage de sa couronne au roi Henri, en se déclarant son vassal.

L'empereur Henri III mourut en 1056, à l'âge de trente-neuf ans. Suivant l'exemple de son père, il avait, deux ans avant, fait couronner son fils roi d'Allemagne, et il fut déclaré son successeur à l'empire dès l'âge de quatre ans.

Ce prince, connu sous le nom de Henri IV, fut mis sous la tutélle de l'impératrice Agnès, sa mère : sa minorité ne fut point tranquille ; les révoltes des Saxons et les entreprises des papes troublèrent les premières années de son règne ; la fin devait être encore plus orageuse. Les souverains pontifes travaillaient à se délivrer de toute dépendance des empereurs et des souverains d'Allemagne et d'Italie. Leurs prétentions, qui s'étaient manifestées sous Henri-le-Noir, se prononcèrent encore bien plus sous son fils. A la mort de Nicolas II, Rome fut partagée en deux factions ; l'une voulait que, suivant l'ancien usage, on prit les ordres du roi Henri pour l'élection d'un nouveau pape ; l'autre prétendit que cette défé-

rence était contraire à la dignité des souverains pontifes, et les cardinaux élurent l'évêque de Lucques, qui prit le nom d'Alexandre II : il fut consacré et intrônisé sans qu'on eût demandé le consentement d'Henri IV. L'impératrice régente en fut extrêmement offensée; et par le conseil de ses ministres, elle fit élire Cadaloüs, évêque de Parme, sous le nom d'Honorius II.

En soutenant cet anti-pape, Agnès se fit une foule d'ennemis. Non contens de se répandre en discours calomnieux, ils voulurent lui enlever le gouvernement de l'état et la tutelle de son fils. Annon, archevêque de Cologne, commença par enlever le jeune prince, et s'en fit déclarer tuteur. L'impératrice, accablée d'un coup si inattendu, se rendit à Rome, et après avoir accompli la pénitence que lui imposa le pape Alexandre II, pour avoir soutenu l'anti-pape Cadaloüs, elle se retira dans un monastère.

Les ministres d'Henri IV s'emparèrent de toute l'autorité, et l'un d'eux gagna son entière confiance en flattant toutes ses passions. Ce prince eut une jeunesse déréglée et fougueuse. Une épouse aussi sage que belle, Berthe,

fille d'Othon, marquis de Suze, aurait fait son bonheur, si ses mœurs n'eussent été corrompues. Dès l'instant de son mariage Henri prit la reine Berthe en aversion, et forma bientôt le dessein de la répudier. Pour en avoir une cause légitime, il chargea un de ses confidens de mettre tout en œuvre pour la séduire. Cette vertueuse reine résista constamment aux poursuites du séducteur : fatiguée enfin de ses assiduités, elle résolut de s'en délivrer par un moyen violent. Elle feignit de l'écouter, lui donna un rendez-vous, et arma ses femmes de bâtons. L'empereur étant instruit du rendez-vous, voulut en être témoin ; il se travestit, et se glissa le premier dans l'appartement de Berthe ; cette princesse le reconnut, et le fit tellement charger de coups, qu'il fut obligé de garder le lit pendant un mois. Ce mauvais succès ne fit qu'augmenter son dégoût pour la reine ; et voulant absolument s'en séparer, il fit proposer le divorce dans une diète à Worms. L'affaire parut assez importante pour donner matière à ce concile où Pierre Damien, légat du pape, fit au roi les plus fortes remontrances pour le détourner d'un divorce également indigne d'un grand roi et

d'un chrétien. Toute l'assemblée applaudit à son discours, et par ses instances obtint d'Henri qu'il se désisterait de ses poursuites. Des guerres contre les Saxons et les Thuringiens vinrent distraire l'empereur de ses projets domestiques; mais bientôt après l'élection de Grégoire VII, qui remplaça Alexandre II, commencèrent ses grands démêlés avec l'église. Les plaintes les plus graves avaient été portées contre la conduite d'Henri : il était accusé de joindre à ses désordres, qui augmentaient tous les jours, des crimes de simonie. Le nouveau pape résolut de forcer l'empereur à changer de vie; il le fit exhorter à réformer ses mœurs, à éloigner ceux qui s'étaient rendus coupables de simonie et l'entretenaient dans ses erreurs. Plusieurs princes d'Allemagne avaient, dit-on, engagé le saint père à interposer sa médiation; elle eut peu de succès, et ils travaillèrent à se délivrer d'un souverain dont ils ne pouvaient souffrir la vie scandaleuse. Les Saxons particulièrement l'accusèrent de crimes énormes, et le pape lui fit ordonner par ses légats, sous peine d'excommunication et de déposition, de comparaître devant son tribunal pour se

justifier. Henri, indigné d'un procédé si extraordinaire, chassa les légats et assembla une diète à Worms, où les évêques ennemis de Grégoire le renoncèrent pour pape. Grégoire de son côté frappa Henri d'anathème, le déclara déchu de la dignité royale et délia ses sujets de leur serment de fidélité. Presque tous les grands d'Allemagne pressèrent l'empereur d'obéir à la citation; la crainte de perdre sa couronne le détermina enfin à se rendre à Rome, et à se soumettre aux humiliations qui lui furent imposées. Les seigneurs italiens s'indignèrent de la bassesse avec laquelle il s'était soumis au pontife; ils ne voulaient plus le reconnaître pour leur roi; et pour les regagner, il rétracta les engagemens qu'il avait pris avec le pape: mais les seigneurs et les évêques d'Allemagne le déposèrent, et élurent en sa place Rodolphe, duc de Souabe. La pape réitéra son excommunication dans un concile qu'il tint à Rome. Henri, de son côté, convoqua une assemblée d'évêques et de seigneurs qui lui étaient dévoués, et fit nommer en la place de Grégoire VII, Guibert archevêque de Ravenne, qui prit le nom de Clément III. Il leva en même temps une armée; et

Rodolphe lui ayant livré bataille, fut vaincu et obligé de se retirer dans la Saxe. Il y assembla de nouvelles troupes, tenta de nouveau le sort des armes et fut tué par Godefroi de Bouillon.

Henri, vainqueur de son rival, passa en Italie pour établir sur le siège pontifical l'anti-pape Guibert. Pendant qu'il assiégeait Grégoire dans le château Saint-Ange, les seigneurs Saxons et autres princes, excités par le pape, nommèrent pour succèder à Rodolphe, Herman duc de Luxembourg.

Vous voyez, ma chère Aline, que l'empereur et le pape se faisaient une guerre à mort ; je ne vous rends pas compte des injures qu'ils s'adressaient mutuellement ; mais les faits parlent eux-mêmes assez fortement. L'entreprise du pape était généralement blâmée ; c'était le premier exemple d'une pareille sentence prononcée contre un souverain. Grégoire VII, à qui l'on accorde d'ailleurs du mérite, ne sut pas assez distinguer la puissance spirituelle de la temporelle ; et faute de connaître les bornes de l'une et de l'autre, il s'attribua sur les souverains un pouvoir que Jésus-Christ n'avait accordé à ses apôtres, ni directement ni indirectement. Comme

cardinal, Hildebrand se fit admirer par ses prédications et par la force de son éloquence ; comme pape, il se rendit odieux par son hardiesse et son décret contre les investitures, qui fut l'origine de ses querelles avec Henri. Ses successeurs marchèrent sur ses traces ; Victor II renouvela les anathèmes contre l'anti-pape et contre l'empereur, qui, de son côté, donna le royaume d'Italie à Conrad, son fils aîné, et le titre de roi au duc de Bohême Bretislas.

Ainsi chacun se croyait le droit de disposer des états en maître absolu, et pendant que les foudres de l'église tonnaient contre les adhérans de l'empereur et de l'anti-pape, ces funestes démêlés remplissaient de troubles tous les peuples soumis à l'autorité du pape.

Urbain II, successeur de Victor, confirma les censures que ses prédécesseurs avaient fulminées contre Henri ; et pour s'assurer un asile dans les états des princes normands, il nomma par une bulle le comte Roger, fils de Robert Guiscard, son légat en Sicile. Urbain comptait d'ailleurs sur toutes les forces de la comtesse Mathilde, qui possédait de grands états en Italie. Elle était veuve de

Godefroi-le-Bossu, duc de Lorraine. Guelf ou Welf IV, duc de Bavière, lui fit proposer d'épouser Welf son fils. Urbain la pressa de consentir à un mariage qu'il espérait lui être bien avantageux. Henri, au contraire, craignant que l'alliance de Mathilde avec Guelf ne lui attirât de grands embarras en Italie, fit tous ses efforts pour s'y opposer, et entra avec de grandes forces dans les états de Mathilde. Elle s'en vengea, en portant Conrad à se révolter contre son père. Le malheureux Henri fut en partie dépouillé par son fils, qui était protégé par le pape et par tout son parti. Guelf s'en détacha cependant pour prendre les intérêts de l'empereur, lorsqu'il eut lui-même à se plaindre de la comtesse Mathilde, qui réduisit son second époux à se séparer d'elle. Conrad vécut peu, mais son frère Henri, encore plus téméraire que lui, prit les armes pour détrôner son père, se fit proclamer sous le nom d'Henri V, et poussa la hardiesse jusqu'à faire arrêter l'empereur. Il l'obligea de renoncer à l'empire, lui fit arracher les ornemens impériaux, sans être touché de l'humiliation de son père, qui se jeta à ses pieds, et s'efforça de réveiller dans son cœur les sentimens de

la nature. Ce perfide détourna ses regards et ne se laissa point attendrir par les larmes de l'infortuné Henri IV. Dépouillé et dégradé, ce prince se réfugia à Cologne, et ensuite à Liége, d'ou il écrivit à tous les souverains, et particulièrement au roi de France Philippe I^er^, pour se plaindre d'un fils qui s'était porté jusqu'aux derniers excès de la violence et de la barbarie. Il assembla une armée, et remporta bientôt quelques avantages; mais ses troupes ayant été battues et dissipées, il se vit réduit à manquer du nécessaire pour subsister. Il supplia l'évêque de Spire, que lui-même avait nommé, de lui accorder dans son église une prébende laïque, en lui marquant, qu'ayant appris le latin et le plein-chant, il ferait l'office de lecteur ou de sous-chantre: sa demande lui fut refusée, sous le prétexte qu'il était excommunié. Il ne survécut pas longtemps à ce cruel refus, et mourut à Liége, après avoir envoyé à son fils sa couronne et son épée. Il n'avait pas encore cinquante-cinq ans, et en avait régné cinquante. L'évêque de Liége le fit enterrer dans son église; mais le pape, le jugeant indigne d'être mis en terre sainte, ordonna qu'il fut déterré; et il de-

meura sans sépulture pendant cinq ans.

On vit en ce prince un exemple frappant de l'influence que les fautes de la jeunesse ont quelquefois sur toute la vie.

LETTRE XLIII.

Rois de France pendant le onzième siècle : Robert, Henri I et Philippe I.—Histoire des croisades. — Retour sur l'histoire des califes ommides et fatimites, et sur les événemens qui amenèrent la première croisade. —Détails abrégés sur cette expédition et ses suites.

En terminant l'histoire de France pendant le dixième siècle, vous avez vu, ma chère Aline, que l'un des premiers soins du roi Hugues-Capet avait été de faire sacrer et couronner son fils Robert, aussitôt qu'il fut possesseur du trône des français.

Ce prince qui, au rapport des historiens, était un parfait modèle de bonté, de charité, de sagesse et d'humanité, nous offrira encore un exemple d'excommunication, et vous fera connaître quel empire avait cette censure au commencement du onzième siècle.

Robert avait épousé Berthe, fille de Conrad, roi de Bourgogne, et veuve d'Eudes, comte de Chartres et de Blois.

Il était son parent, et de plus il avait contracté une alliance spirituelle avec cette princesse, en tenant sur les fonts de baptême un enfant de son premier mariage. On ne s'était point adressé au pape pour avoir les dispenses nécessaires, qu'on accordait alors très-difficilement. Jean XV ne poursuivit que faiblement la cassation de ce mariage qu'on estimait incestueux; mais Grégoire V, son successeur, en fit prononcer la nullité, et ordonna au roi Robert de se séparer de Berthe, sa parente, sous peine d'excommunication, et le condamna de plus, ainsi que la reine, à une pénitence de sept ans. L'archevêque de Tours qui avoit célébré ce mariage, et les évêques qui l'avaient approuvé, furent, par le même décret, suspendus de leurs fonctions, jusqu'à ce qu'ils eussent fait satisfaction au pape, en venant à ses pieds recevoir l'absolution de leur crime. Robert ne put se résoudre à obéir au décret du concile, en se séparant d'une épouse qu'il chérissait. Sur son refus, la plupart des évêques de France le déclarèrent excommunié. Ceux qui avaient consenti au mariage allèrent à Rome pour se faire absoudre, et la terreur s'empara tellement des esprits, que le peuple, et

même les courtisans, dans la crainte d'être frappés des mêmes foudres, obéirent au décret, et cessèrent de communiquer avec le roi. Il fut abandonné de tout le monde; il ne lui resta que deux domestiques pour le servir, encore prenaient-ils les plus grandes précautions pour ne pas se souiller en approchant un excommunié; ils faisaient passer par le feu les plats qu'on mettait sur sa table et les vases dont il se servait.

Cet abandon général détermina Robert à céder aux instances d'Abbon, abbé de Fleury; il se sépara de Berthe, et réconcilié avec l'église par sa soumission, il épousa Constance, fille du comte de Toulouse. Cette princesse était belle, mais fière et impérieuse; elle fut le fléau de sa famille, et mit aux plus rudes épreuves la douceur et la patience du roi.

Robert était savant pour son temps, et il employa ses connaissances à enrichir les offices de l'église par des hymnes et des répons. Sa piété était grande, mais sa charité l'était encore plus; elle était inépuisable; il était véritablement le père des pauvres.

Ce prince, ami de la paix, fut obligé de prendre les armes pour rentrer en

possession du duché de Bourgogne, que lui contestait Otte-Guillaume, soutenu de quelques seigneurs de cette province. Après une guerre de plusieurs années, Robert recouvra cet héritage de son oncle Henri, qui n'avait point laissé d'enfans, et il en investit Henri son second fils. Hugues, son fils aîné, fut, vers le même-temps, associé à la couronne ; mais les mauvais conseils et les caprices de Constance, sa mère, portèrent peu après ce jeune prince à quitter la cour. La reine Contance, non contente de tourmenter son mari, semait la division entre ses enfans. Après la mort de Hugues l'aîné, elle tenta l'impossible pour faire couronner Robert, son dernier fils, au préjudice du cadet, qu'elle avait pris en aversion ; mais elle n'y put parvenir : Henri fut sacré et couronné, et le prince Robert, n'ayant point voulu seconder sa mère dans ses entreprises contre son frère, encourut aussi son indignation. Elle persécuta tellement ses deux fils, qu'ils prirent les armes et ravagèrent les terres du domaine de leur père. Le roi Robert marcha lui-même contre eux, moins dans le dessein de les combattre, que dans l'espoir qu'en le voyant paraître à la tête de son armée, ils viendraient

d'eux-mêmes lui faire leurs soumissions. En effet, ces princes qui aimaient tendrement leur père, se hâtèrent de rentrer dans le devoir, et, de part et d'autre, la réconciliation fut sincère. Le roi mourut l'année suivante, l'an 1031, après trente-trois ans de règne. Tous les peuples le pleurèrent amèrement, et l'église l'a mis au nombre de ses saints. C'est à sa piété qu'on doit de faire maigre le samedi; jusque-là on n'avait fait maigre que le vendredi.

Henri I^er^, successeur de Robert, manqua d'être renversé du trône par les intrigues de sa mère Constance; cette princesse, implacable dans sa haine, séduisit quelques seigneurs de France, et porta Robert à se mettre à la tête de la révolte. Henri, pressé vivement par les rebelles, se retira auprès du duc de Normandie, Robert II, successeur de Richard III. Ce prince se montra digne de la confiance de son souverain; il l'aida de toutes ses forces, et par sa valeur, et même la rigueur avec laquelle il poursuivit les conjurés, mérita le surnom de Robert-le-Diable. Secondé par lui, Henri força les seigneurs et la reine elle-même à demander la paix. Cette princesse mourut quelques mois après, et ne

fut regrettée de personne. Les deux frères, délivrés de cette femme intrigante, vécurent en bonne intelligence; Henri céda au prince Robert le duché de Bourgogne. Il reconnut les importans services du duc de Normandie, en lui abandonnant Gisors, Chaumont, et tout le Vexin.

La guerre relative à la succession de Rodolphe, roi d'Arles et de la Bourgogne transjurane, occupa ensuite Henri. Je vous ai dit, dans l'histoire de l'empire d'Allemagne, comment cette guerre se termina, et pour ne point me répéter, j'aime mieux vous dire un mot des troubles intérieurs du royaume. Pendant que le roi Henri faisait son accommodement avec l'Empereur Conrad, les grands vassaux guerroyaient entre eux: Henri se mêla peu de leurs querelles; il soutint cependant Guillaume-le-Bâtard, fils de Robert, duc de Normandie, qu'on voulait dépouiller des états de son père. Ce prince était mort au retour d'un pélerinage de la Terre-Sainte, et avait déclaré Guillaume son successeur dans son duché. On conspira pour l'en dépouiller, et il se réfugia auprès d'Henri; ce prince marcha en personne contre les rebelles, les battit, et

rétablit Guillaume. Mais les succès de ce duc dans toutes ses entreprises, son mariage avec Mathilde, fille du comte de Flandres, et l'acquisition du comté du Maine, par la donation que lui en fit le comte Hébert, alarmèrent tous ses voisins. Henri lui-même prit ombrage de sa puissance, et appuya la révolte d'un nouveau prétendant au duché de Normandie. Guillaume triompha de tous ses ennemis, et Henri ne pensa plus à rentrer en Normandie. Sa santé était fort altérée; et, à l'exemple de son père et de son aïeul, il fit couronner à Reims Philippe, son fils aîné, âgé seulement de 7 ans.

Cette précaution prouve que les droits d'hérédité à la couronne n'étaient pas encore bien reconnus, et qu'on se reposait plus sur le serment de fidélité prêté par les seigneurs, que sur le droit de succession au trône.

Henri mourut l'année suivante, en 1059, dans la trentième année de son règne. Il laissa trois fils d'Anne, sa seconde femme, Philippe qui lui succéda, Hugues qui se croisa pour la Terre-Sainte, et Robert qui mourut dans sa première jeunesse.

La régence du jeune roi Philippe fut confiée à Baudouin V, comte de Flan-

dres, son beau-frère. La minorité fut troublée par la révolte des Gascons contre l'autorité du régent; il marcha contre eux, les soumit; et après avoir forcé cette province à reconnaître son obéissance, il gouverna paisiblement et sagement le royaume. Baudouin prit le plus grand soin de l'éducation de Philippe, et par sa conduite se fit aimer et respecter de toute la nation. Il mourut après sept ans de régence, et la France fit en lui une perte irréparable. Philippe n'avait encore que quinze ans; il joignait aux grâces extérieures beaucoup d'esprit et d'éloquence naturelle; il avait mille qualités aimables, et en possédait même d'estimables, mais son goût pour la volupté le plongea dans la mollesse, et lui fit négliger ses devoirs les plus importans.

Dans le commencement de son règne, Guillaume, duc de Normandie, entreprit, avec une audace que le succès justifia, de s'emparer du royaume d'Angleterre. On ne prévit pas alors les maux que causerait un jour à la France cette conquête d'un de ses vassaux, à qui les Anglais doivent leur grandeur, leur éclat et leur influence dans les affaires de l'Europe.

A l'âge de dix-neuf ans, Philippe épousa Berthe, fille du comte de Frise, et en eut deux fils, Louis Thibaut, qui lui succéda sous le nom de Louis VI, et Henri, qui mourut jeune. L'habitude d'une vie molle et paresseuse rendit Philippe incapable de concevoir des desseins dignes d'un roi. Uniquement occupé de ses plaisirs, il conçut une passion déréglée pour Bertrade, fille de Simon de Monfort, et femme de Foulques, dit le Rechin, comte d'Anjou. Il répudia Berthe sous prétexte de parenté, enleva Bertrade à son mari, et l'épousa solennellement. Ce divorce et ce mariage contraires aux lois de l'église alors en grande vigueur, occasionèrent de nouveaux troubles. Philippe avait tenté inutilement de faire approuver son divorce par Yves, évêque de Chartres, le plus savant prélat du royaume; et pour le punir de son refus, il le fit mettre en prison. Plusieurs évêques, qui s'étaient d'abord opposés à son mariage avec Bertrade, se relâchèrent, et celui de Senlis leur donna la bénédiction nuptiale. Le pape Urbain II, informé de ce scandale, fit assembler un concile pour juger cette cause, et l'on excommunia Philippe. La mort de la

reine Berthe, qui arriva quelque temps après, et la promesse que fit le volage Philippe de se séparer de Bertrade, lui obtint son absolution dans un nouveau concile assemblé à Nîmes; mais bientôt, plus épris que jamais des charmes de cette princesse, il la reprit, sans égard pour les instances du pape. Une nouvelle sentence d'excommunication fut lancée contre Philippe; il la brava ainsi que le mécontentement de ses peuples. Il pardonna de plus à Bertrade un affreux attentat sur Louis, son fils aîné. La rivale de Berthe avait eu deux fils du roi; elle désirait les placer sur le trône, et pour y parvenir, elle tenta de se défaire de Louis. Après avoir essayé divers moyens de le faire périr, elle eut recours au poison, mais il fut guéri par les remèdes que lui donna un médecin étranger. On n'avait aucun doute sur l'auteur de l'empoisonnement; mais Bertrade avait pris un si grand ascendant sur l'esprit de Philippe, que même, après ce crime, il ne put se résoudre à la renvoyer, encore moins à la punir; il ne songea qu'à la réconcilier avec son fils, et par ses prières engagea ce prince à lui pardonner.

Philippe sollicitait toujours son ab-

solution, et fut enfin rétabli dans la communion de l'église; il paraît même qu'on reconnut que le premier mariage de Bertrade avec le comte d'Anjou n'avait pas été légitime, et que la cause de parenté, si favorable aux répudiations, vint enfin légitimer les vœux et les amours de Philippe. Il lui fut permis de garder Bertrade du consentement même de son premier époux, et Philippe passa tranquillement les dernières années de sa vie. Ce prince mourut en 1108, après avoir régné quarante-huite ans.

C'est sous son règne que se fit la première croisade. J'ai remis à vous en donner l'histoire, afin de ne point interrompre le fil des événemens historiques.

Je vous ai donné un aperçu de l'histoire des califes ommiades, et le commencement de ceux appelés fatimites; le troisième de ceux-ci fit abattre, en 1009, l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. On prétend qu'il y avait été excité par les Juifs, qui lui firent craindre que les chrétiens, qui venaient en foule de toutes les parties du monde visiter le tombeau du Sauveur, n'entreprissent de se rendre maîtres de Jé-

rusalem. Cet attentat des Juifs ne resta pas long-temps ignoré; tous les peuples chrétiens, indignés, les chassèrent de leurs terres, et en firent périr un grand nombre par divers genres de supplices. Il y en eut beaucoup qui se tuèrent de désespoir, et d'autres qui, par la crainte de la mort, feignirent d'embrasser le christianisme. Cependant dans la même année la mère du prince de Babylone d'Egypte, qui était chrétienne, commença à relever l'église du Saint-Sépulcre, et fut aidée par les grandes sommes que donnèrent une infinité de pélerins qui allaient à Jérusalem.

Le rétablissement du temple redoubla encore l'affluence; mais bientôt les Turcs se joignirent aux Sarrasins, et tourmentèrent si cruellement les chrétiens, que le pape Grégoire VII conçut le dessein d'aller en Orient leur porter secours. Il en écrivit au roi Henri et à Guillaume, comte de Bourgogne, pour les exhorter à se joindre à lui pour cette pieuse entreprise, et leur fit entendre qu'il comptait déjà sur cinquante mille hommes en Italie qui se préparaient pour cette expédition. Il écrivit dans les mêmes termes à tous les fidèles, et l'on vit se former dès-lors le projet de

la première croisade, qui n'eut lieu que vingt ans après. Les démêlés de Grégoire VII et de l'empereur Henri retardèrent l'exécution des desseins du pontife, et ce ne fut que sous Urbain II qu'on vit s'effectuer cette pieuse entreprise.

Un gentilhomme du diocèse d'Amiens, nommé Pierre, eut la gloire d'en être le conducteur. Ce gentilhomme était parti en 1093 pour le voyage de Jérusalem. Il avait porté les armes dans sa jeunesse, et s'était retiré du monde pour embrasser dans la solitude une vie mortifiée. Pierre, surnommé l'Hermite, était petit, maigre et mal vêtu; il marchait nu pieds; mais sous cet extérieur malpropre et rebutant on découvrait en lui beaucoup d'esprit, une imagination vive et forte, un jugement solide, une éloquence naturelle et persuasive, un courage qui ne lui laissait rien voir de difficile dans ce qu'il entreprenait, et une singulière activité pour exécuter ce qu'il avait résolu. Avec tant de qualités Pierre se distingua parmi le grand nombre de pélerins qui allaient par dévotion, de toutes les parties de l'Occident, visiter le Saint-Sépulcre. A son arrivée à Jérusalem, son

hôte lui fit le récit de l'état déplorable où étaient réduits les chrétiens sous le joug des Musulmans, et il fut lui-même vivement frappé du triste spectacle de la profanation des Lieux-Saints. Il conféra avec Siméon, patriarche de Jérusalem, sur les moyens de remédier à une si grande désolation. Il reconnut qu'on ne devait rien attendre des Grecs, presque réduits à la ville de Constantinople, et menacés d'y être assiégés par les Turcs. Pierre proposa au patriarche d'écrire au pape et à tous les princes chrétiens d'Occident pour implorer le secours de leurs armes. Il arrive à Rome; et après avoir remis au pape les lettres du patriarche, il lui fit une si vive peinture des maux que les chrétiens souffraient en Orient, qu'il le toucha jusqu'aux larmes. Urbain résolut de ne pas différer plus long-temps à proposer aux princes chrétiens une ligue sainte contre les infidèles; et comme il avait remarqué en Pierre-l'Hermite autant de courage que de capacité, il le jugea plus propre que tout autre à disposer les esprits à cette grande entreprise. Il lui ordonna d'aller dans toutes les cours de l'Europe, inspirer, par ses prédications, aux princes et aux peuples, l'ar-

deur qui l'embrasait pour le service de la religion. En moins d'un an Pierre-l'Hermite parcourut l'Italie, la France et l'Allemagne; et par des discours pathétiques il enflamma les grands et les petits d'un désir extraordinaire de concourir de tout leur pouvoir au recouvrement de la Terre-Sainte. Aussitôt que le pape fut informé de ce prompt succès, il passa en France pour présider au concile qu'il avait indiqué à Clermont. Dans ce concile fut proposée et publiée la ligue pour la guerre sainte: le pape en exprima les motifs en termes si touchans, que tous les assistans, fondant en larmes, s'écrièrent comme de concert: *Dieu le veut! Dieu le veut!* de-là vint que cette exclamation fut regardée comme une expression manifeste de la volonté de Dieu, et le pape déclara qu'elle serait le cri de guerre dans les combats. Il ordonna que tous ceux qui entreprendraient le voyage d'Orient porteraient une croix cousue sur l'épaule droite, ce qui leur a fait donner le nom de croisés.

Dans ce même concile de Clermont fut confirmé l'établissement appelé *trève de Dieu;* c'était une loi qui défendait les combats particuliers depuis le jeudi

jusqu'au dimanche, par respect pour les mystères de la vie de Jésus-Christ, opérés pendant ces trois jours. C'est au roi Henri I^er^ qu'on est redevable de cette loi, dont le but était très-louable, puisqu'il avait pour motif d'arrêter la manie des duels. Le concile de Clermont, en confirmant la *trève dite de Dieu ou du Seigneur*, en étendit la durée; il défendit de se venger d'aucune injure depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'à l'octave de l'Épiphanie, et depuis le dimanche de la Quinquasésime jusqu'à l'octave de Pâques, sous peine d'être excommunié et banni à perpétuité. On abusa quelquefois de cette loi pour se permettre des violences pendant ce temps, qui semblait en être un d'impunité; mais s'il est dans la nature de l'homme pervers d'abuser des meilleures institutions, il n'en est pas moins vrai que celle de cette trève était bonne dans son principe.

Revenons à la croisade. Les plus grands princes et les seigneurs de la plus haute distinction voulurent avoir part au mérite d'une si pieuse et si noble entreprise : Hugues-le-Grand, frère de Philippe I^er^, roi de France; Robert, duc de Normandie, frère du roi d'Angle-

terre ; Raimond, comte de Toulouse ; Etienne, comte de Chartres et de Blois ; Godefroi de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine, avec ses frères Baudouin et Eustache ; un grand nombre d'autres seigneurs moins considérables ; une infinité de gentilhommes et quelques évêques. Leur exemple entraîna des gens de tous états, jusqu'aux femmes et aux enfans. Epris d'un beau zèle, les seigneurs vendaient ou engageaient leurs terres pour fournir aux frais de la guerre ; mais s'il en était qui prenaient la croix par dévotion, d'autres, en bien plus grand nombre, la prenaient par légèreté et par l'amour du changement : les moines pour sortir de leurs cloîtres, les gens de la campagne pour vivre sans travailler. On vit jusqu'aux voleurs et et aux bandits s'empresser de se croiser ; ils confessaient leurs péchés, et en s'enrôlant pour la Terre-Sainte, ils se dérobaient à la punition.

Le premier qui partit fut un gentilhomme nommé Gauthier, qui était si pauvre, qu'on l'avait surnommé *sans-avoir*. Il fut suivi d'une grande multitude de gens de pied, et prit par l'Allemagne et la Hongrie le chemin de Constantinople. Pierre-l'Hermite mar-

cha ensuite à la tête de quarante mille hommes qu'il avait ramassés en France et en Allemagne. Ces deux premières troupes de croisés, mal disciplinées, commirent tant de désordres en traversant les campagnes de la Bulgarie, que les peuples prirent les armes contre eux, et en taillèrent en pièces une grande partie. Un corps de quinze mille hommes, conduit par un prêtre nommé Godescale, grand prédicateur, fut exterminé par les Hongrois. Une quatrième armée, d'environ deux cents mille croisés de différentes nations, partit sans chef, et par un faux zèle se porta aux plus grands excès de barbarie : dans les villes de leur passage, principalement à Cologne et à Mayence, ils se jetèrent sur les Juifs qu'ils y trouvèrent, et les massacrèrent impitoyablement, sans épargner ni les femmes ni les enfans. Les croisés qui suivirent les princes et les grands seigneurs, se comportèrent avec moins de licence ; et, pour subsister plus aisément, prirent différentes routes pour se rejoindre à Constantinople. Godefroi de Bouillon se mit le premier en marche avec soixante-dix mille hommes de pied et dix mille chevaux qu'il avait levés aux dépens de

son patrimoine. Ce grand capitaine fut le véritable héros de la première croisade; il unissait une grande force de corps aux plus heureuses qualités, et s'était toujours distingué par une piété solide, également exempte de superstition et d'hypocrisie.

L'armée conduite par Hugues-le-Grand, accompagné du duc de Normandie, du comte de Blois, et de quelques autres seigneurs, l'armée d'Hugues-le-Grand prit le chemin d'Italie pour passer dans la Grèce. Les mauvais temps contrarièrent le moment de l'embarquement, et les croisés se décidèrent à attendre une saison plus favorable. On était alors en hiver; mais l'impatience d'Hugues-le-Grand ne lui permit pas d'attendre le printemps pour s'embarquer; il voulut passer la mer; et presque seul ayant abordé à Durrazzo, il fut arrêté par le gouverneur de cette place, et envoyé à Constantinople. Le pape avait écrit à l'empereur Alexis pour l'informer du dessein des croisés, et le prier de favoriser de tout son pouvoir une entreprise où l'on avait pour objet de servir la religion, et de le mettre lui-même en état de recouvrer les provinces que les infidèles lui

avaient enlevées. Malgré la recommandation du saint père, Alexis était peu disposé à les aider ; il craignit que sous le prétexte de faire la guerre aux ennemis du christianisme, les croisés, dont il apprenait que les troupes étaient innombrables, ne voulussent s'emparer de sa couronne, et s'établir à Constantinople.

Godefroi de Bouillon arriva aux environs de cette capitale, et ayant appris la détention de Hugues-le-Grand, il envoya sommer l'empereur de le remettre en liberté. La réponse d'Alexis ne fut point favorable, et après avoir ravagé le pays pendant huit jours, Godefroi s'avança jusqu'aux portes de Constantinople. Son approche y répandit une si grande terreur, qu'Alexis lui fit demander la paix, et lui renvoya le prince prisonnier. Peu de temps après, les croisés, qui avaient passé l'hiver à Brindes, vinrent joindre l'armée de Godefroi de Bouillon. Boémond, prince de Tarente, fils du fameux Robert-Guiscard, et Tancrède son neveu, voulurent être du voyage, et marchèrent à la tête de sept mille hommes, tant Normands qu'Italiens, tous aguerris et bien disciplinés. L'armée se trouva de cent mille chevaux et de cinq cent mille

hommes de pied. Alexis fit rendre aux chefs de grands honneurs, et employa d'ailleurs tous les artifices que lui suggéra sa défiance pour faire périr ce prodigieux nombre de troupes, soit en défendant qu'on leur portât des vivres, soit en faisant enlever par sa cavalerie ceux qui s'écartaient pour aller chercher des fourrages ou des subsistances; il osa même faire attaquer pendant la nuit l'armée des croisés. Godefroi repoussa vivement les troupes d'Alexis; et pour se venger de la perfidie de cet empereur, il fit faire le dégât aux environs de Constantinople. L'empereur se vit forcé de demander une seconde fois la paix; et pour engager Godefroi à venir traiter avec lui, il lui donna en otage son fils Jean Porphyrogenète. Les conditions du traité ne furent pas plutôt réglées, qu'impatient d'éloigner des hôtes qui lui étaient si suspects, Alexis proposa aux croisés de passer en Bithynie, où il leur fit entendre qu'ils auraient plus de facilité pour se procurer des subsistances. Ils traversèrent l'Hellespont, et, s'étant rassemblés dans l'Asie mineure, mirent le siége devant Nicée, capitale de la Bithynie. Cette ville était alors au pouvoir de Soliman-Scah, dont

le père avait fondé à Iconium une dynastie des Turcs, nommés Seljucides. Elle était munie d'une forte garnison, et Soliman se tenait à portée de la secourir avec une armée de quatre cent mille hommes. Cependant il ne put empêcher qu'elle ne se rendît par composition après sept semaines de siége. Fidèles au traité qu'ils avaient fait avec l'empereur Alexis, les croisés lui remirent cette place, au grand déplaisir des soldats, qui s'attendaient à la piller. Malgré cette fidélité des croisés, Alexis ne cessa point de travailler secrètement à traverser leurs entreprises; et sa mauvaise foi les affranchissant de leurs engagemens avec lui, ils mirent dans les places qu'ils conquirent des gouverneurs et des garnisons pour les garder en leur nom.

Après la prise de Nicée, les princes croisés prirent la route de la Syrie, et pour la commodité du fourrage ils se divisèrent en deux corps. Celui commandé par Boémond et le duc de Normandie fut attaqué dans une vallée étroite par toutes les forces de Soliman. Les chrétiens, s'étant imprudemment engagés dans cette vallée, y coururent de grands dangers; l'armée de Boé-

mond eût succombé sous les efforts redoublés des infidèles, supérieurs en nombre, si Godefroi ne fût accouru à son secours avec toutes ses troupes. Ce grand capitaine fit tourner la chance; la victoire resta aux chrétiens : après une opiniâtre résistance, les infidèles abandonnèrent le champ de bataille, et s'enfuirent précipitamment. Les croisés eurent bientôt à souffrir cruellement de la disette de vivres et de fourrages. Soliman avait fait faire d'horribles dégâts dans la Syrie, et les malheureux croisés furent réduits aux plus grandes extrémités en traversant ces climats brûlans, où la soif est encore plus insupportable que la faim. Une infinité d'hommes, et la plus grande partie des chevaux, périrent dans le trajet. Les croisés ne trouvèrent quelques soulagemens qu'en arrivant aux environs de la ville d'Antioche de Pisidie, qui leur ouvrit ses portes, ainsi que quelques petites places de la Lycaonie, de la Cappadoce et de l'Arménie. Elles étaient presque toutes habitées par des chrétiens, qui accouraient, avec de grands transports de joie, au-devant de leurs libérateurs, en les comblant de bénédictions. Pendant que le gros de l'armée se remet-

tait de ses excessives fatigues, des détachemens furent envoyés dans la Cilicie, et s'emparèrent de Tarse, capitale de cette province. Edesse ouvrit ses portes à un corps de croisés, commandés par un seigneur arménien nommé Pancrace; cette ville célèbre de la Mésopotamie le reconnut pour son souverain. Avec les fonds qu'il trouva dans cette place il acheta la forte ville de Samosate, leva des troupes; et, s'étant emparé des villes voisines, il se fit des deux côtés de l'Euphrate une puissante principauté.

Cependant l'armée des croisés continuant sa marche dans la Syrie, s'approcha de la superbe ville d'Antioche, sur le fleuve Oroute, l'une des plus belles, des plus grandes et des plus fortes places de l'Orient, mais qui n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines. Les Turcs l'avaient enlevée aux Grecs, il y avait environ quatorze ans; et prévoyant que les chrétiens croisés viendraient l'assiéger pour s'ouvrir l'entrée de la Palestine, ils l'avaient munie d'une nombreuse garnison, et de tout ce qui est nécessaire pour une longue défense. Les assiégeans furent de plus inquiétés et troublés dans leur entreprise par des

troupes qui vinrent de tous côtés les harceler, et rompre leurs mesures pour se rendre maîtres de la place. Après un siége de cinq mois, les croisés, dont l'armée était diminuée de moitié, commençaient à se décourager ; le manque de vivres, et la peste qui suivit la famine, et fit de grands ravages dans l'armée, allaient les réduire aux plus fâcheuses extrémités, lorsqu'ils reçurent d'abondantes provisions, que leur amenèrent par mer les Génois et les Pisans. Ce secours ranima le courage des soldats : cependant le siége n'avançait point, et les chrétiens commençaient à désespérer de prendre Antioche, lorsqu'un heureux hasard leur en ouvrit l'entrée. Un certain Phirouz, l'un des plus considérables habitans de cette ville, qui avait abjuré le christianisme, et jouissait d'un grand crédit parmi les infidèles, avait un fils qu'il chérissait tendrement. Ce jeune homme ayant été fait prisonnier dans une sortie, Boémond, à qui il échut en partage, trouva moyen de le gagner ; lui fit faire secrètement abjuration, et lui rendit gratuitement la liberté. Cette générosité toucha vivement le père ; elle le disposa à servir les croisés : quelques entrevues avec Boémond le ramenèrent

lui-même au christianisme, et le fruit de sa conversion fut l'ouverture des portes d'Antioche. La chose fut d'autant plus facile à Phirouz, qu'honoré de la qualité d'émir, on lui avait confié la garde des trois tours. Mais il ne voulut consentir à les livrer que sous la condition que les autres princes céderaient la principauté d'Antioche à son bienfaiteur. Cette condition fut combattue, et finit par être acceptée. C'est ainsi que cette souveraineté fut acquise à Boémond, prince de Tarente, au préjudice de tous les autres chefs des croisés qui avaient des droits égaux au sien.

La prise d'Antioche, qui eut lieu en 1098, fut signalée par le massacre de tous les infidèles que les croisés trouvèrent dans la place. Ils firent main-basse sur tous ceux qu'ils rencontrèrent, coururent au pillage, et se plongèrent dans les plus excessives débauches. Les Turcs restaient cependant maîtres du château où ils avaient une forte garnison; et leur armée, qui arriva trois jours après la reddition de la ville, assiégea à son tour les croisés qui s'y étaient tous enfermés. Ils eurent bientôt consommé les vivres qu'ils avaient trouvés dans Antioche; et pressés vivement par les Turcs, les sol-

dats se livraient au désespoir, lorsqu'un clerc provençal, nommé Pierre-Barthélemi, vit en songe l'apôtre saint André lui indiquer l'endroit où l'on trouverait la lance dont notre Seigneur avait eu le côté percé. Cette précieuse lance s'étant en effet trouvée au lieu indiqué, cette découverte parut aux croisés un gage de la faveur du ciel; leur courage se ranima, et ils s'engagèrent par de nouveaux sermens à ne point se séparer qu'ils n'eussent pris Jérusalem et délivré le saint sépulcre de Jésus-Christ. Déjà quelques seigneurs avaient quitté l'armée pour retourner dans leur patrie; entr'autres, Etienne, comte de Blois, qui avait prétexté une maladie pour s'éloigner, dès avant la prise d'Antioche. Mais les troupes, et les chefs eux-mêmes, ayant repris plus de confiance, les croisés sortirent de la ville pour marcher aux ennemis, et les chargèrent avec tant de fureur et d'impétuosité, qu'après une grande effusion de sang, ils triomphèrent de leurs efforts, prirent leur camp, et y firent un immense butin.

Les princes croisés écrivirent au pape Urbain pour l'informer de la prise d'Antioche, et l'invitèrent à venir se mettre à leur tête, dans une ville où saint Pierre

avait établi sa première chaire, et où les disciples de Jésus-Christ avaient commencé à prendre le nom de chrétiens. *C'est à vous, ajoutèrent-ils, à venir nous conduire à Jérusalem.* Il était fort avancé en âge, et se contenta de leur envoyer Daïmbert, archevêque de Pise, en qualité de légat, pour remplacer l'évêque du Puy.

Le succès des armes chrétiennes avait répandu l'épouvante dans la Syrie, la Phénicie et la Palestine. La plupart des émirs ou gouverneurs qui tenaient les places pour le sultan de Perse ou pour le calife d'Egypte, députèrent aux princes pour demander leur protection, en se soumettant à leur payer tribut, et à leur fournir des vivres sur leur passage. Comme le grand objet des croisés était de marcher sans différer à Jérusalem pour accomplir leur vœu, ils acceptèrent les offres des émirs. Le calife d'Egypte, qui espérait avec le secours des chrétiens chasser de la Syrie les Turcs, ses ennemis, qui reconnaissaient le calife de Bagdad, et avaient enlevé à son père, il y avait trente-huit ans, la ville de Jérusalem, traita aussi avec les princes. Il s'engagea à leur abandonner Jérusalem et ses dépendances, sous la condi-

tion que les croisés le feraient rentrer dans les autres places que les Turcs lui avaient prises. L'accord se fit de bonne foi de la part des chrétiens; mais le calife fut perfide envers eux, et tenta de reprendre Jérusalem pour lui-même.

Cette ville détruite sous l'empire de Vespasien, relevée en partie par Adrien, qui de son nom propre lui donna celui d'Ælia, rétablie par le grand Constantin, prise par Cosroès, roi de Perse, et rendue à l'empereur Héraclius, tomba enfin au pouvoir des Sarrazins sous le calife Omar, qui y fit bâtir une mosquée dans la place où avait été le temple de Salomon. Le calife d'Egypte ayant profité d'un moment où les Turcs affaiblis n'avaient dans cette ville qu'une faible garnison, attaqua Jérusalem, et s'en empara sans attendre les princes croisés. Après l'avoir prise, il voulut leur faire la loi, proposa des conditions qu'ils prirent pour une insulte, et les princes irrités se déterminèrent à en faire le siége. Le calife n'avait rien négligé pour la mettre en état de faire une longue défense; il avait de plus fait combler les puits et les citernes à six milles autour de la place, et dévaster les campagnes environnantes. Malgré ces cruelles pré-

cautions, qui firent beaucoup souffrir les croisés, après cinq semaines de siége ils triomphèrent par de grands efforts, et se rendirent maîtres de Jérusalem un vendredi à trois heures après-midi, ce qu'on a remarqué, parce que c'était le jour et l'heure où Jésus expira sur la croix. Godefroi y entra le premier, et après lui toute son armée. La ville fut abandonnée au pillage, et les vainqueurs firent main basse sur les Sarrazins : fumans de carnage, ils ne cessèrent de massacrer que par lassitude. Cependant à la vue des Lieux-Saints, ils passèrent tout à coup de la fureur qui les transportait à des sentimens d'humilité, de pénitence et d'une véritable componction. Ils quittèrent leurs habits souillés de sang, allèrent nus pieds, en pleurant et en se frappant la poitrine, visiter les monumens des souffrances du Sauveur, particulièrement l'église du Saint - Sépulcre. Ils y furent reçus par le peu de clercs et de chrétiens qui étaient restés à Jérusalem; tous versaient des larmes de tendresse, et poussaient des cris de joie; tous rendaient grâces à Dieu d'avoir si heureusement accompli leur pélerinage, et d'être arrivés au terme de leurs longs travaux.

La prise de Jérusalem eut lieu l'an 1099, trois ans après le départ des croisés. On s'occupa bientôt de l'élection d'un souverain. Huit jours après la réduction de cette place importante, les princes et les seigneurs s'assemblèrent pour élire un roi capable d'établir un bon ordre dans les affaires publiques et d'achever ce que la valeur avait commencé. Les suffrages parurent d'abord se partager entre Raimond, comte de Toulouse, Robert, duc de Normandie, et Godefroi de Bouillon. Le premier, sachant qu'on ne l'aimait pas, dans la crainte de n'être point choisi, s'excusait sur son âge trop avancé; Godefroi gardait un modeste silence, lorsque le duc de Normandie, qui, par ses qualités héroïques, pouvait prétendre à cette couronne, s'écria avec un noble et généreux désintéressement, qu'il fallait un roi qui fût dans la force de l'âge, grand homme de guerre, également sage et ferme, capable de se faire obéir, et dont une solide piété couronnât les vertus; que toutes ces qualités se trouvaient en Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, et que..... A ces mots toute l'assemblée interrompit le prince, en criant : *Godefroi, Godefroi, vive Godefroi très-*

pieux et très - puissant roi de Jérusalem ! On le conduisit à l'église du Saint-Sépulcre, et il fut sollennement proclamé. On lui présenta une couronne d'or; il la refusa en disant : *A Dieu ne plaise que je porte une telle couronne dans un lieu où le Roi des rois a été couronné d'épines.* Il déposa sur le Saint-Sépulcre la couronne qu'on lui présentait, et se contenta du titre de baron, sous lequel il eut toute l'autorité d'un roi. Son premier soin fut de rétablir le service divin : il fonda dans l'église du Saint-Sépulcre un chapitre de chanoines, un autre dans celle du Temple, et leur assigna des revenus suffisans pour leur entretien.

A peine eut-il pris possession du pouvoir souverain, qu'il fut informé que le calife d'Egypte marchait avec une armée de plus de trois cent mille hommes pour venir l'assiéger dans Jérusalem avant qu'il eût pu en réparer les brèches. Godefroi eut la prudence de ne point se laisser enfermer dans cette place; et quoiqu'il n'eût pas plus de vingt mille hommes en état de combattre, il osa s'avancer à la rencontre de l'ennemi. Il inspira par ses discours une telle audace à ses soldats, que sans considérer leur pe-

tit nombre, tous marchèrent comme à une victoire certaine. Leur confiance eut un plein succès; Godefroi remporta près d'Ascalon une victoire mémorable sur le calife d'Egypte. L'ardeur des chrétiens étonna tellement les mahométans, qu'après avoir été mis en déroute, ils se débandèrent; et les croisés, victorieux sur tous les points, trouvèrent dans le camp ennemi d'immenses richesses. Ils rentrèrent en triomphe dans Jérusalem, et peu de jours après, pensant avoir rempli leur vœu, ils s'embarquèrent pour retourner dans leur patrie. Il ne restait à Godefroi que trois cents chevaux et deux mille homme de pied. Mais il reçut d'Italie un renfort de croisés que lui amena Daïmbert, archevêque de Pise. Avec ce secours, Godefroi étendit son royaume, s'empara de la Galilée, dont il donna le gouvernement à Tancrède, qui n'avait point voulu le quitter, força les émirs de Ptolémaüs, aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre, d'Antipatride, de Césarée et d'Ascalon à lui payer tribut, et les Arabes d'au-delà du Jourdain à lui demander la paix. Il fit fortifier le port de Joppé, aujourd'hui Jaffa, et y reçut un secours de Vénitiens, qui s'étant joints à Tancrède, prirent Caïpha au

pied du Mont-Carmel. Godefroi, épuisé par tant de travaux, tomba malade, et se fit transporter à Jérusalem, où il mourut saintement dans la quarantième année de son âge et dans la première de son règne.

Ainsi finit la première croisade; je me suis un peu étendue sur ces détails, parce qu'elle amena l'établissement du royaume de Jérusalem, qui subsista quatre-vingt-huit ans.

Quelques écrivains, et particulièrement ceux de ce dernier siècle, se sont fortement élevés contre ces expéditions en Orient, qui ont coûté un monde infini à l'Europe; les principes philosophiques ont dû nécessairement faire blâmer, et même jeter une sorte de ridicule sur ces entreprises dont la religion était le soutien et l'unique mobile. Mais dans les temps où elle exerçait un empire plus général sur les esprits, on ne condamnait que la mauvaise conduite de quelques-uns des chefs, et les désordres où s'abandonnaient des troupes rassemblées sans choix, et qui ne connaissaient ni discipline ni subordination.

Au surplus, ma chère Aline, comme je vous l'ai dit en commençant l'histoire de ce siècle, la superstition régnait im-

périeusement, et retenait sous son joug les peuples dans l'ignorance. Des démêlés religieux occupaient d'ailleurs les esprits. Pendant que les croisés vengeaient dans l'Orient la religion opprimée par les infidèles, le pape Urbain combattait en Occident les simoniaques et les schismatiques attachés à l'anti-pape Guibert. Il ne suivit pas avec moins de vivacité que Grégoire VII l'affaire des investitures ; et dans un concile qu'il tint à Rome, il prononça l'excommunication des laïques qui donneraient les investitures des églises, et des ecclésiastiques qui les recevraient. Cette malheureuse querelle des investitures occasiona de grandes discusions, et même des troubles, dont je vous dirai quelque chose à l'article de l'empire d'Allemagne.

LETTRE XLIV.

Histoire d'Espagne pendant le onzième siècle. — Aperçu sur celle d'Angleterre pendant la même période.

En terminant l'aperçu de l'histoire d'Espagne pendant le dixième siècle, nous avons vu, ma chère Aline, que dans la dernière année de ce siècle mourut D. Garcie II, roi de Navarre, qui eut pour successeur D. Sanche, dont les exploits héroïques vont aujourd'hui nous occuper. D. Bermude, roi de Léon, était mort l'année d'avant, ne laissant pour lui succéder qu'un prince âgé de cinq ans, sous la tutelle de sa mère dona Elvire.

Vous avez vu que cette princesse signala le commencement de sa régence par une grande victoire sur les Maures. Le comte Mélendo, associé à la tutelle et à la régence, seconda merveilleusement dona Elvire. Ce seigneur remplit ses fonctions de régent avec beaucoup

de zèle, de prudence et de fidélité. De concert avec la reine il s'appliqua à inspirer au jeune roi des sentimens de religion et de piété, l'amour de la justice, l'esprit de douceur et de charité. Ses soins heureux contribuèrent à développer les qualités qui, dans la suite, firent mettre D. Alphonse au nombre des grands princes dont l'Espagne s'honore.

D. Sanche III, roi de Navarre, ne se distingua pas moins par ses vertus autant que par ses exploits; il mérita le surnom de Grand.

Ainsi les peuples d'Espagne respirèrent en liberté sous ces deux règnes, pendant que le lâche Yssem, calife de Cordoue, esclave d'Abdelmelic, son premier ministre, restait enfermé dans son palais, où il languissait dans une molle et honteuse oisiveté; les princes chrétiens étaient en état non-seulement de se défendre contre la puissance des Maures, mais de les forcer à repasser la mer, s'ils eussent continué d'unir leurs forces pour renverser leur monarchie, et préféré à leurs vues particulières les intérêts de la religion.

Pendant que le royaume de Léon était tranquille sous la sage régence de dona Elvire et du comte Mélendo, le roi de

Navarre épousa dona Munia-Elvire, petite-fille de D. Garcie-Fernandez, comte de Castille. Quelque temps après il s'éleva des troubles dans ce comté, qui eussent pu avoir des suites dangereuses, si le comte de Castille n'eût vaincu et soumis les rebelles, à la tête desquels était son beau-père, D. Sanche-de-Garcie, père de la nouvelle reine. Les ravages des Maures dans le comté de Barcelone vinrent faire diversion à ces querelles domestiques; peu après ils vinrent avec une nombreuse armée faire une irruption dans la Castille. Le comte D. Garcie-Fernandez alla à leur rencontre, et dans une bataille qu'il leur livra, fut percé de deux coups de lance, et fait prisonnier. La victoire se déclara pour les Maures, et D. Garcie mourut de ses blessures deux jours après la bataille. D. Sanche, son fils, racheta son corps pour une grande somme, et lui fit faire de magnifiques funérailles. Il assembla aussitôt toutes ses forces pour venger la mort de son père; et avec les renforts que lui envoyèrent les rois de Léon et de Navarre, il entra sur les terres des infidèles, porta de tous côtés le fer et le feu, passa les montagnes qui séparent les deux Castilles du côté de Tolède, et

revint aux approches de l'hiver chargé de riches dépouilles.

Vers ce même temps le calife Yssem fut détrôné par Almahadi; et pendant que l'usurpateur, le faisant passer pour mort, le tenait enfermé dans une obscure prison, les habitans de Cordoue, bientôt las de la tyrannie d'Almahadi, conspiraient pour lui ôter la couronne et la vie. Victorieux d'un premier effort des rebelles, Almahadi, malgré les exécutions qu'il fit faire, vit s'élever contre lui de nouvelles conspirations. Il restait à Cordoue un grand nombre de Maures que le célèbre Almanzor avait fait venir d'Afrique, et qu'on nommait Berberisques ou Barbaresques. Ils étaient mécontens d'Almahadi, et paraissaient disposés à se soulever contre sa tyrannie; d'autres musulmans, qui aspiraient à être gouvernés par un prince du sang des précédens califes, se liguèrent avec les Barbaresques: et comme ils croyaient que le calife Yssem ne vivait plus, ils résolurent de proclamer à sa place un prince de la race des Ommiades; mais ils ne purent s'accorder sur le choix. Les uns voulaient Suleimar ou Zuléma, fils du gouverneur de Ceuta et d'une sœur du calife Yssem; les autres étaient pour

Marban, proche parent du même calife. Aucun des deux partis ne voulut céder, et ils se livrèrent une bataille où Marban, plus faible que son concurrent, fut pris et enfermé dans un cachot. Mais Zuléma, qui n'avait pas des forces suffisantes pour chasser Almahadi, eut recours au comte de Castille. Aux offres d'une grande somme d'argent, il joignit les plus fortes assurances d'un inviolable attachement s'il pouvait obtenir par son moyen la couronne de Cordoue. Le comte de Castille n'hésita point à se rendre auprès de lui avec ses troupes, et tous deux marchèrent à Cordoue. Almahadi avait, de son côté, rassemblé toutes ses forces; il fut au devant de Zuléma, et les deux armées combattirent avec beaucoup d'acharnement; mais D. Sanche, par sa valeur, força la victoire à se déclarer pour lui. Trente mille Maures du parti d'Almahadi restèrent sur le champ de bataille, et son camp fut la proie des vainqueurs.

Almahadi se renferma dans Cordoue, où il fut bientôt assiégé. Les murmures des habitans qui l'avaient en horreur, le portèrent à tirer de son cachot le calife Yssem, dans l'espoir que la vue de ce souverain calmerait les murmures, et

déterminerait à se bien défendre. Mais la crainte de Zuléma ferma les yeux de la multitude, et Almahadi se voyant perdu, prit le parti de s'évader de Cordoue. Le comte de Castille retourna dans ses états comblé de gloire, et Zuléma remplit fidèlement les engagemens qu'il avait pris avec lui. Cependant Almahadi s'efforça de disputer la couronne, et fut secouru par les comtes de Barcelone et d'Urgel. Ainsi les princes chrétiens s'alliaient aux infidèles, et prenaient parti dans leurs querelles. Le comte Urgel succomba dans cette entreprise; il fut tué, ainsi que les évêques de Barcelone, de Vich et de Gironne, dans une sanglante bataille que leur livra Zuléma. Mais le comte D. Raimond les vengea; il rallia les chrétiens, et les ramena au combat avec une fureur qui fit tourner la chance. Les Maures furent vaincus à leur tour, et Almahadi revint en triomphe à Cordoue.

Pendant que les Maures s'entre-déchiraient par des guerres civiles, D. Sanche, roi de Navarre, leur enleva toutes les places qu'ils avaient aux pieds des Pyrénées, et y mit de fortes garnisons. Les divisions intestines continuaient entre les divers prétendans à la qualité de ca-

life. Le roi de Navarre en profita pour élever un grand nombre de forteresses, et grossit son armée des chrétiens établis dans ces cantons qui étaient en âge de porter les armes.

Le roi de Léon n'avait pris aucune part aux scènes tragiques qui se passaient chez les musulmans ; il ne s'appliquait qu'à faire jouir ses sujets des douceurs de la paix. Pour récompenser les services que lui avait rendu le comte Mélendo pendant sa minorité, il avait épousé sa fille, et vivait en parfaite intelligence avec D. Sanche, roi de Navarre, et D. Sanche-Garcie, comte de Castille. Il profita de son loisir pour rebâtir la ville de Léon, que le célèbre Almanzor avait détruite vingt ans auparavant. Il y rétablit les églises et les monastères, et leur fit de grandes donations.

Après s'être occupé du bonheur de ses sujets, et avoir établi un bon ordre dans son royaume, D. Alphonse, roi de Léon, résolut, à l'exemple des autres princes chrétiens, de faire la guerre aux Maures pour recouvrer ce qu'ils avaient conquis sur D. Bermude son père. Il eut d'abord des succès dans cette entreprise, s'empara de plusieurs forteresses, ravagea les campagnes sans trouver de résis-

tance, et pénétra jusqu'à Viser, qu'il fut obligé d'assiéger. Mais s'étant avancé un peu imprudemment pour reconnaître l'état de cette place, il fut mortellement blessé d'une flèche qu'on lui décocha de dessus les remparts. Sa mort consterna son armée. Elle abandonna le siége, et rapporta son corps à Léon, où il fut vivement regretté. Cependant les belles qualités que montrait Bermude III, son fils, consolèrent les peuples en les rassurant sur leur sort.

Ce prince, D. Bermude, était encore dans sa première jeunesse lorsqu'il fut élevé sur le trône de Léon. Peu après son couronnement les grands de Castille et le roi de Navarre lui proposèrent de donner en mariage au jeune comte de Castille, D. Sanche-Garcie, sa sœur dona Sancha. Il y consentit, et l'on fit les plus brillans préparatifs pour cette union qui devait se célébrer dans la ville de Léon. Mais la fête fut cruellement troublée par l'assassinat du jeune comte, D. Sanche-Garcie. Les fils du comte Vela, déjà connus par d'horribles vexations que le comte de Castille avait cherché à réprimer, animés par la haine qu'ils lui portaient, résolurent d'assassiner son fils. Ils exécutèrent leur dessein en poi-

gnardant ce jeune prince à l'instant où il baisait la main de son souverain, prêt à devenir son beau frère. Les assassins profitèrent du trouble qu'ils excitèrent, pour se faire jour à travers les grands de Léon et de Castille, qui s'efforcèrent en vain de les arrêter. On les poursuivit quelque temps sans pouvoir les joindre; mais le roi de Navarre finit par les prendre de vive force à Monçon, où ils s'étaient réfugiés, et il les fit brûler vifs.

Le comté de Castille fut alors réuni à la couronne de Navarre, en vertu du droit de la reine, sœur aînée du jeune comte D. Garcie, qui périt si cruellement victime d'une haine qu'il n'avait point méritée. Dona Sancha, qu'il avait dû épouser, fut mariée quelque temps après avec D. Ferdinand, second fils du roi de Navarre. En faveur de ce mariage, le comté de Castille fut érigé en royaume, et donné à Ferdinand; mais, comme si dona Sancha eût été destinée à causer le malheur de ses proches, deux à trois ans après son mariage, des discussions relatives à la dot que le roi de Navarre avait exigé en mariant son fils, ayant entraîné une guerre entre les rois de Léon et de Castille, D. Bermude fut tué dans une bataille que lui

livra son beau-frère. En lui finit la postérité masculine de Pierre, duc de Cantabrie, et du grand Recarède, roi des Goths.

D. Ferdinand réunit par cette victoire les deux royaumes de Castille et de Léon.

D. Sanche était mort deux ans avant, et en laissant à D. Gracie son fils aîné ses états de Navarre, il avait confirmé Ferdinand dans la possession du royaume de Castille.

Devenu plus puissant que son frère aîné, lorsqu'il se fut fait donner le titre de roi de Léon par le suffrage des états de ce royaume, D. Ferdinand s'appliqua à se concilier l'estime et l'affection de ses nouveaux sujets. Il songea ensuite à faire la guerre aux Maures, et eut de grands succès contre eux. Par son extrême valeur, il parvint à rendre tributaires les rois de Tolède, de Sarragosse et de Séville. Les divisions intestines avaient amené les gouverneurs de ces provinces à prendre le titre de rois. L'Espagne chrétienne ne tarda pas à être aussi partagée en royaumes indépendans. De-là est venu ce grand nombre de titres que les rois d'Espagne prennent encore aujourd'hui.

Les rois de Navarre et de Castille ne régnèrent pas toujours en bonne intelligence. Il survint une brouillerie entre les deux frères, qui finit par amener une guerre funeste pour D. Garcie. De faux soupçons jetés dans l'esprit du roi de Castille l'avaient porté à faire arrêter celui de Navarre, qui l'était venu visiter dans une maladie. D. Gurcie s'évada de la prison où on l'avait mis, et furieux contre D. Ferdinand, il leva des troupes, et vint ravager la Castille. Accoutumé à vaincre, le roi de Castille et de Léon marcha contre lui avec la confiance que donne une grande valeur; mais pénétré de douleur de se voir obligé de faire la guerre à son frère, il tenta toutes les voies d'accommodement. On dit même qu'il fit parler la religion, et représenter à D. Garcie que leur rupture serait funeste au nom chrétien, lui offrant d'ailleurs toutes les réparations possibles. Le roi de Navarre dur et intraitable, autant que son frère était humain et naturellement porté à la conciliation, n'écouta que son ressentiment, et se refusa aux conseils de deux saints personnages qui l'avaient suivi. La bataille s'engagea; et malgré les efforts du roi de Navarre, elle tourna à l'avantage de D. Ferdinand,

bien plus versé que son frère dans l'art militaire. Il mit en déroute l'armée de D. Garcie, et ce prince fut tué par deux transfuges qui avaient reçu de lui une injure grave. La victoire fut complète pour D. Ferdinand; mais loin de s'en réjouir, il tomba dans le désespoir lorsqu'il apprit la mort de son frère. Il ordonna sur-le-champ que dans la poursuite on épargnât les chrétiens, et qu'on ne fit aucun quartier aux Maures. Il ne pensa point à envahir la Navarre, et donna un exemple alors peu commun de sa modération, en permettant aux peuples de proclamer D. Sanche IV, fils du roi défunt.

Le désintéressement de D. Ferdinand n'empêcha pas le nouveau roi de s'alarmer de sa grande puissance, et pour prévenir les attentats qu'il pourrait former contre lui, il se ligua avec son oncle, D. Ramire, roi d'Arragon. Ce prince était un fils naturel de D. Sanche III, qui avait reçu en partage les provinces d'Arragon, et y avait pris le titre de roi, du consentement des rois de Castille et de Navarre. La ligue conclue entre l'oncle et le neveu fut purement défensive, pour se secourir mutuellement en cas de nécessité; et le roi de Navarre céda en

cette considération à D. Ramire quelques terres qui augmentèrent son domaine.

Sous le règne de D. Ferdinand il s'éleva de grandes discussions entre les chrétiens d'Espagne à l'occasion de la liturgie. Un légat du pape voulait introduire la romaine, et la rendre exclusive. Beaucoup d'évêques prétendaient conserver l'ancienne, qu'on a nommée *mosarabique*. La diversité d'opinions causa des différends qui ne se terminèrent pas sous Ferdinand.

Ce prince, après avoir régné glorieusement pendant trente-deux ans, termina sa carrière par une invasion dans les états des rois de Sarragosse et de Tolède qui refusaient de lui payer le tribut qu'il leur avait imposé. Il les châtia par d'horribles dégâts, porta le fer et le feu jusqu'à Valence, et mourut au retour de cette expédition, après avoir partagé ses états entre ses trois fils.

Ce partage ne fut pas ce qu'il fit de plus politique; il ne consulta même pas les véritables intérêts du christianisme, en donnant à *D. Sanche* la Castille et Léon, les Asturies à *D. Alphonse*, et à *D. Garcie*, le troisième, la Galice et le Portugal qui devint alors royaume.

Ainsi l'Espagne chrétienne avait alors

cinq rois, en comptant ceux de Navarre et d'Arragon, tous cinq indépendans, et trop souvent ennemis les uns des autres. Cette multiplicité de souverains leur eût été funeste, si la monarchie des Maures ne se fût elle-même divisée en autant de royaumes qu'il y avait de gouvernemens.

D. Ramire, roi d'Arragon, avait été tué environ deux ans avant la mort de D. Sanche, roi de Navarre, dans une bataille qu'il avait livrée au roi de Sarragosse. D. Sanche son successeur n'eut pas plutôt pris possession du royaume d'Arragon, qu'il épousa une française nommée Félicie, fille d'Hildum, comte de Robec. Cette alliance lui mérita l'appui des Français. Secondé par quelques troupes de cette nation, il attaqua et vainquit les Maures en plusieurs combats. D. Ramire avait fait aussi la guerre aux rois maures avec quelque avantage, mais son successeur en remporta de plus grands. Après leur avoir enlevé divers châteaux, il mit le siége devant Balbastro, place considérable sur la frontière de son royaume. Le roi d'Huesca tenta vainement d'y faire entrer un secours; la ville fut obligée de se rendre, et le premier soin du roi d'Arragon fut

de faire abattre la principale mosquée de Balbastro, pour y établir le siége épiscopal de Roda.

Les trois frères, rois de Castille, de Léon et de Galice, se maintinrent dans une parfaite union tant que vécut leur mère dona Sancha. Mais à la mort de cette princesse, la désunion se mit bientôt entr'eux. D. Sanche, contenu jusqu'alors par son respect pour sa mère, ne tarda pas à faire valoir les droits qu'il se prétendait, en qualité d'aîné, sur les royaumes de ses frères. Il entreprit de leur enlever une partie de leurs états, soutenant qu'on n'avait pu, sans injustice, les distraire de la couronne de Castille. Il commença par attaquer le roi de Léon; et, soutenu par le vaillant Ruy-Diuz, si connu et si renommé dans les chroniques espagnoles, sous le nom de Cid, D. Sanche remporta une victoire complète. Après une saglante bataille, où d'abord le roi de Castille avait eu le dessous, la valeur du Cid ranima le courage des soldats; et bientôt ramenant la victoire sous les étendards de D. Sanche, il fit D. Alphonse prisonnier. Ce malheureux prince ne put racheter sa liberté qu'en abdiquant la couronne de Léon, et en embrassant l'état religieux. D. San-

che se fit aussitôt proclamer et reconnaître roi de Léon.

Peu après, il marcha contre le roi de Galice, qui avait en vain secouru son frère, D. Alphonse, d'autant plus effrayé du sort de cet infortuné, que lui-même ne pouvait compter sur l'attachement de ses sujets; D. Garcie, à l'approche de D. Sanche, chercha un asile dans le royaume de Séville. Il fut se retirer auprès de Mahomet-Aben-Hamet, qui s'était emparé des royaumes de Cordoue et de Murcie.

D. Alphonse, d'un autre côté, ne se croyant point encore à l'abri des mauvais traitemens de son frère aîné, sortit secrètement de son monastère, et se réfugia auprès d'Alménon, roi de Tolède. Il en fut reçu avec la plus grande distinction, et tous deux s'étant liés d'une étroite amitié, se promirent de vivre en bonne intelligence, si jamais D. Alphonse recouvrait son royaume. Dona Urraca, sœur de ce prince, avait favorisé son évasion, et lui avait même envoyé des chevaux pour fuir de son monastère. D. Sanche n'ignora pas cette circonstance, et pour s'en venger, il résolut d'enlever à ses sœurs les places que leur père leur avait données par son

testament. Ainsi cet ambitieux voulait mettre le comble à son injustice, en dépouillant deux princesses trop faibles pour lui résister. Mais elles appellèrent à leur secours les partisans qu'elles avaient dans les royaumes de Léon et de Galice. Tous furent indignés de la conduite de D. Sanche, et pendant qu'il assiégeait Zamora, ce prince fut assassiné par un nommé Ataulphe, qui le trompa par un faux avis, et trouva moyen de l'éloigner de ses gardes. Dona Urraca s'empressa d'informer D. Alphonse de la mort de son frère. Il revint aussitôt, rentra dans la possession de son royaume, et fut reconnu roi de Castille.

D. Garcie, roi de Galice, obtint aussi du roi de Séville, Aben-Hamet, la liberté de revenir dans son royaume; mais ce prince inquiet et turbulent, ayant voulu faire valoir ses droits sur la succession de D. Sanche, D. Alphonse, par le conseil de dona Urraca, prit ses mesures pour prévenir ses desseins. Il le fit arrêter par surprise, et on l'enferma dans le château de Luna, près de Léon, où il demeura jusqu'à sa mort. D. Alphonse s'empara sans peine du royaume de Galice, et l'on dit qu'il y fit chérir sa domination.

Ce prince, qui fut d'abord dépouillé injustement, devint, comme vous le voyez, le seul possesseur des trois royaumes. Il soutint avec des succès divers des guerres contre les rois de Séville et de Tolède; mais les querelles relatives à la liturgie l'occupèrent plus long-temps. Sur la fin de son règne il fit une alliance avec les infidèles, qui scandalisa beaucoup les catholiques zélés. Ayant entendu parler de la beauté, des grâces et de l'esprit de Zaïde, fille d'Aben-Hamet, roi de Séville, il conçut le dessein de l'épouser, dans la supposition qu'elle embrasserait le christianisme. Il en fit faire la demande à son père qui, s'étant assuré de la volonté de sa fille, consentit avec joie à une alliance dont il se promettait de grands avantages. Zaïde fut baptisée avant la célébration du mariage, sous le nom de Marie-Isabelle; et Aben-Hamet lui donna en dot huit places importantes. Cette union des deux rois leur fit espérer les plus grands avantages dans les guerres qu'ils entreprendraient. Le roi de Séville voulait ramener à l'obéissance les gouverneurs de Grenade, d'Almérie et de Murcie, qui s'étaient érigés en souverains. D. Alphonse avait en vue de

réduire sous sa loi ce qui restait des Maures dans les royaumes de Dénia et de Sarragosse. Après avoir conféré sur les moyens d'exécuter leurs projets, ils jugèrent que leurs propres forces ne leur suffiraient pas pour de si vastes entreprises. Aben-Hamet proposa au roi de Castille de demander un corps de troupes à Joseph Aben-Texufin qui régnait dans toute la partie occidentale de l'Afrique, où sont aujourd'hui les royaumes de Fez, de Trémecen et de Maroc.

Ce prince s'était rendu célèbre par ses conquêtes; et, le roi de Séville aveuglé par son ambition, se persuada follement que ce prince lui prêterait gratuitement le secours de ses armes. D. Alphonse, passionnément amoureux de sa nouvelle épouse, applaudit sans réflexion au pernicieux conseil de son beau-père. Tous deux envoyèrent prier Joseph de venir les joindre avec un corps de troupes. Il saisit avidement une si heureuse occasion de porter la guerre en Espagne, et vint avec une nombreuse armée débarquer à Malaga. Les gouverneurs des villes révoltées, et tout ce qu'il y avait de mahométans répandus en Espagne, qui avaient pénétré les intentions des

deux rois, s'adressèrent à Joseph pour implorer sa protection, pour eux-mêmes et pour leur religion, que l'alliance du roi de Séville avec D. Alphonse mettait en danger. L'ambitieux Joseph accepta les offres qu'ils lui firent de leurs biens et de leurs personnes; il tourna ses armes contre Aben-Hamet qui l'avait appelé, l'attaqua, le vainquit; et, après l'avoir fait prisonnier, il s'empara du royaume de Séville, où il fut reçu avec de grandes acclamations. Les historiens espagnols donnent à Joseph et aux Africains qui passèrent avec lui en Espagne, le nom d'*Almoravides*. C'était originairement une secte d'Arabes du canton des Homérites, qui s'établit en Syrie du temps d'Abubekre, premier calife des Sarrazins. S'étant extrêmement multipliée, elle s'étendit de proche en proche jusque dans l'Afrique occidentale.

D. Alphonse ayant appris la captivité du roi son beau-père, leva une puissante armée, et l'envoya contre Texufin. Vaincu une première fois, le roi de Castille revint à la charge; et, après divers combats, fut assiégé dans Tolède; mais il repoussa vivement Joseph, qui se contenta de prendre une petite ville voisine, où il mit une forte garnison

pour se conserver une entrée dans ce royaume.

Pendant que ces événemens se passaient dans une partie de l'Espagne, les rois de Navarre et de Sarragosse se faisaient une guerre cruelle, et la mort du fameux Cid, qui arriva vers la fin du onzième siècle, fit espérer aux Maures de l'Andalousie qu'ils pourraient enlever aux chrétiens la ville de Valence. Ils y mirent le siége; mais dona Ximenès, veuve du Cid, les força de le lever. Son courage et sa valeur les obligea d'abandonner leur entreprise.

Ainsi, ma chère Aline, cette femme, digne héritière de la bravoure de son époux, soutint la gloire des chrétiens en Espagne, et termine glorieusement notre aperçu sur l'état de ses divers royaumes à la fin du onzième siècle.

Voyons maintenant ce qui se passait en Angleterre pendant ce même siècle. Vous devez vous rappeler qu'en finissant le dixième, nous avons parlé de l'assassinat d'Edouard II, si perfidement immolé par l'ambition d'Elfrède sa belle-mère. Cette cruelle marâtre se défit de son beau-fils, pour placer sur le trône son fils, connu sous le nom d'Ethelred II. Ce jeune prince n'avait encore que

douze ans, et il était le seul rejeton de la famille royale. Saint Dunstan, archevêque de Cantorbéri, fit la cérémonie de son couronnement, et l'on prétend, que par un esprit prophétique, il lui annonça, qu'en punition du crime de sa mère, son royaume serait affligé des plus terribles fléaux de la colère céleste, et que ses malheureux sujets éprouveraient les horreurs des guerres les plus sanglantes.

Cette prédiction ne tarda pas à se réaliser. Presqu'aussitôt qu'Ethelred fut couronné, les Danois, qui depuis soixante ans avaient cessé de troubler le repos de l'Angleterre, recommencèrent leurs courses, et pendant dix ans firent successivement des descentes dans les différentes provinces de ce royaume, saccagèrent les villes, et dévastèrent les campagnes. Leurs ravages furent d'autant plus grands, que le nouveau monarque était peu capable de prendre les moyens de réprimer leurs courses. Né avec peu d'esprit, ce prince avait été fort négligé dans son enfance. Timide, indolent et paresseux, il était incapable d'opposer à la mauvaise fortune de fermes résolutions; il se laissait d'ailleurs dominer par une sordide avarice. Malgré

ce défaut dont on l'accuse, il éloigna plusieurs fois les Danois à prix d'argent, ce qui prouve qu'il ne s'était guère mis en état de défense ; aussi lui a-t-on donné le surnom de *jamais près*. L'une des invasions les plus terribles des Danois, fut celle que firent en personne les rois de Danemarck et de Norwège, Suénon et Olaüs. Ces princes, enviant à leurs sujets le butin qu'ils rapportaient dans leur patrie, voulurent à leur tour s'enrichir des dépouilles de l'Angleterre. Ils réunirent leurs forces, et entrèrent dans la Tamise avec un grand nombre de vaisseaux. Ils tentèrent sans succès de s'emparer de la ville de Londres, et s'avancèrent dans les provinces voisines, où ils mirent tout à feu et à sang. Ils menaçaient tout le royaume ; et, pour en prévenir la ruine, le timide Ethelred ne vit d'autre moyen que d'offrir aux deux rois une grande somme d'argent, qu'il devait payer dans un certain temps. Ils acceptèrent cette proposition; et, en attendant qu'on leur délivrât la somme, ils se retirèrent à Southampton. Pendant la cessation des hostilités, Olaüs alla visiter Ethelred ; et les instructions qu'il reçut à sa cour, le déterminèrent à embrasser le christianisme. Il se fit bapti-

ser, et s'engagea par serment à ne plus ravager l'Angleterre, ce qu'il observa très-religieusement. Les deux rois repassèrent en Danemarck; mais Suénon laissa une partie des vaisseaux à Southampton, avec ordre à l'officier qui les commandait, de presser le paiement de la somme qu'Ethelred avait promise. Ce prince trouvait de grandes difficultés à la lever; le retardement parut un refus à l'officier, et il alla faire une descente dans la province de Galles, et la dévasta entièrement; il ne traita pas mieux celle de Dorset : les efforts des habitans pour l'arrêter ne servirent qu'à irriter sa fureur et sa barbarie. Ethelred avait armé une flotte; mais la mésintelligence et l'incapacité de ses généraux ne lui permit pas d'en tirer un grand avantage. Une nouvelle descente des Danois dans le pays de Cornouailles vint mettre le comble à la désolation de l'Angleterre; les peuples fuyaient de tous côtés pour se dérober à ces redoutables dévastateurs, qui s'emparèrent bientôt de l'île de Wigt et des comtés de Hant et de Dorset, et firent impunément des excursions dans toutes les provinces voisines. Pendant que les parties méridionales étaient en proie aux dévastations

des Danois, celles du nord étaient ravagées par leurs propres habitans. Dans cette extrémité, le faible Ethelred se soumit à payer aux Danois trente mille pièces d'or, qui furent levées par une imposition qu'on nomma *danegels*. En conséquence, une partie des Danois s'en retourna, et d'autres fixèrent leur domicile en Angleterre.

Peu après ce second traité, Ethelred perdit Elgive, sa femme, et envoya demander en mariage Emma, sœur de Richard II, duc de Normandie. Il se flatta que cette alliance lui procurerait de grands secours de son beau-frère, et dans cette espérance il se prêta au conseil qu'on lui donna, de faire égorger, dans un certain jour, tous les Danois qui étaient restés dans ses états. On a imputé ce cruel projet à Huna, général de son armée, et à un fameux scélérat nommé Edrick-Stréon, qui ne respirait que la perfidie et la cruauté. Les ordres furent si secrets, que les Danois, qui ne soupçonnaient pas cet odieux dessein, furent tous massacrés sans distinction. Le barbare Edrick n'épargna même pas une sœur de Suénon, qui avait épousé un seigneur anglais; il la fit égorger avec son mari et ses enfans. Cet événement

eut lieu le jour de la fête de sainte Brice, le 15 novembre 1002.

Cette nouvelle ne fut pas plutôt arrivée en Danemarck, qu'elle excita, comme vous pouvez le penser, une indignation générale : Suénon jura de venger cet affreux massacre par la ruine de la nation anglaise. Tous ses peuples, animés de la même fureur, concoururent avec empressement à équiper une flotte formidable, et s'embarquèrent à l'envi pour passer en Angleterre. Ethelred, qui aurait dû prévoir cette invasion, ne s'était point mis en mesure pour la repousser avec avantage, et les Danois saccagèrent ses côtes à diverses reprises : le roi d'Angleterre fut même trahi par le général en chef de son armée. Après plusieurs échecs, Ethelred livra une bataille qui fut sanglante ; mais la victoire se déclara encore pour Suénon, qui dévasta, sans trouver de résistance, les provinces de Kent, de Sussex et de Wessex.

Les terres étaient demeurées sans culture, et une affreuse famine mettait le comble à la désolation des Anglais. Ethelred eut recours à ses armes ordinaires ; il éloigna momentanément les Danois par une nouvelle somme d'argent. Sué-

non revint bientôt avec une armée formidable, et exigea pour tribut annuel la même somme de trente-six mille pièces d'or qui lui avait été livrée, et menaça de mettre tout à feu et à sang si on ne lui donnait une prompte satisfaction. En effet, après avoir essayé de lui résister, en rassemblant toutes ses forces de terre et de mer, le faible et lâche Ethelred se laissa tellement effrayer, quoiqu'il fût supérieur en nombre, et que ses troupes montrassent une vive ardeur pour combattre; il se laissa tellement effrayer, par un traître vendu aux Danois, qu'il n'osa risquer le hasard d'une bataille. Après l'avoir présentée, avoir même coupé la retraite aux Danois, il se retira en arrière et leur laissa la liberté de passer avec leur butin. Quelque temps après il acheta encore la paix: il en fit de même l'année suivante, ou plutôt il fit des offres qui ne furent point acceptées, et finit par se réfugier avec sa famille auprès du duc de Normandie.

Suénon se préparait alors à faire le siége de Londres. La fuite du roi détermina les habitans de cette capitale à se rendre par composition; et la noblesse anglaise, indignée de la lâcheté d'Ethel-

red, ne tarda pas à se soumettre à Suénon, qui se fit proclamer roi d'Angleterre.

Cet usurpateur signala sa domination par l'exil des principaux seigneurs, par des impôts excessifs, et autant qu'il lui fut possible par la ruine du christianisme. Quelques auteurs prétendent cependant qu'il mourut chrétien, environ un an après qu'il se fut emparé du trône d'Angleterre. Il paraît constant qu'il fut assassiné; mais le nom de son meurtrier est resté inconnu.

Après la mort de Suénon, les Danois proclamèrent Canut, son fils, roi d'Angleterre; mais les Anglais, dégoûtés de la domination danoise, rappelèrent Ethelred, et s'engagèrent à sacrifier pour lui leurs biens et leurs vies. Il se défiait d'abord de la bonne foi de ses anciens sujets; mais s'en étant assuré, en leur envoyant son fils Edmond, il n'hésita plus à se rendre à leur invitation. Il rentra en Angleterre, reçut de ses peuples un nouveau serment de fidélité; et la promesse qu'il fit d'une meilleure administration lui attira un si grand nombre de partisans, qu'il se vit en peu de temps en état de marcher contre les Danois. Canut, qui avait compté sur la lenteur

ordinaire d'Ethelred, fut tellement surpris de sa diligence, qu'il ne crut pas devoir l'attendre, et regagna ses vaisseaux pour retourner en Danemarck. Son départ fut d'autant plus précipité, qu'il apprit dans le même temps qu'Harold, son jeune frère, avait formé un parti pour s'emparer de la couronne de Danemarck. Après l'avoir forcé de rentrer dans le devoir, et s'être assuré de la fidélité de ses sujets, Canut ramena son armée en Angleterre. Ethelred s'était cru pour toujours délivré des Danois; il était retombé dans sa paresse ordinaire; et bientôt, pour satisfaire son avarice, il avait imposé, sous de vains prétextes, des taxes exorbitantes. Le peuple et les grands murmuraient hautement; et l'assassinat de deux seigneurs, dont le roi confisqua les biens, excitait une grande indignation, lorsqu'on apprit que Canut revenait en Angleterre. Le moment était favorable pour lui; et la lâcheté de son rival, jointe à la trahison de son gendre qui, d'accord avec le roi de Danemarck, lui livra une partie de la flotte, et même quelques troupes de terre, cette réunion de circonstances mit bientôt Canut en possession d'une grande partie de l'Angleterre. Le prince Ed-

mond fit de vains efforts pour arrêter ses progrès, et pour porter son père à prendre un parti ferme et courageux. Il était trop tard; Canut était maître de presque toutes les provinces méridionales, et la valeur du prince Edmond ne put servir qu'à garantir l'intérieur du royaume.

Ethelred mourut dans ces entrefaites, l'an 1016, à l'âge de cinquante ans, et dans la trente-neuvième année de son règne. Le prince Edmond fut proclamé et couronné à Londres par l'archevêque de Cantorbéri; mais la plus grande partie de l'Angleterre se déclara pour Canut, et il reçut à Southampton le serment de fidélité d'un grand nombre d'évêques et de seigneurs. Edmond avait donné, du vivant de son père, des preuves signalées de son courage et de ses talens militaires. Il était actif, vigilant, infatigable, habile à profiter de ses avantages, et fécond en ressources pour se soutenir dans la mauvaise fortune. Il était grand, bien fait, et d'une si forte constitution, qu'on le surnomma Côte-de-Fer; mais il avait à combattre un rival redoutable. Canut avait embrassé de bonne foi le christianisme, et il se dépouilla peu à peu de cette férocité natu-

relle aux Danois, qui l'avait porté, lors de son premier départ de l'Angleterre, à massacrer si cruellement les otages qu'il avait entre les mains. Devenu chrétien et humain, on n'eut plus à lui reprocher qu'une ambition extrême. Il avait d'ailleurs toutes les qualités qui concourent à former le grand homme et l'homme de bien; la valeur, la prudence, la sagesse, l'esprit de justice, et une scrupuleuse exactitude à remplir les devoirs de la religion.

Aussitôt qu'Edmond eût été proclamé à Londres, il parcourut le Wessex et autres provinces pour s'y faire reconnaître. Il marcha ensuite contre Canut avec toutes les forces qu'il avait pu rassembler. Les deux rivaux se firent la guerre avec des succès divers: ces princes, égaux en courage et en activité, se disputèrent la victoire avec acharnement, et furent alternativement vainqueurs et vaincus. Cependant Edmond eut d'abord l'avantage : après deux victoires remportées sur Canut, celui-ci, qui s'était remis en mer, étant venu ravager les comtés d'Essex et de Kent, Edmond le poursuivit, et l'ayant atteint, le repoussa jusque dans l'île de Shepey. Canut était presque sans ressource pour

éviter une entière défaite ; mais Edrick-Stréon, beau-frère d'Edmond, lui donna un conseil perfide. Ce traître, qui avait si indignement trahi Ethelred, son beau-père, s'était racommodé avec son successeur, en feignant un repentir qu'Edmond crut sincère : mais le perfide Edrick, qui ne s'était réconcilié avec Edmond que pour lui nuire plus sûrement, l'empêcha de profiter de tous ses avantages sur Canut, en lui persuadant qu'il serait dangereux de le pousser au désespoir. Peu après, pendant que les armées des deux rivaux étaient en présence, qu'ils se chargeaient avec la plus grande fureur, et dans l'instant où les Anglais se croyaient assurés de la victoire, le traître Edrick passa du côté des Danois avec l'aîle droite qu'il commandait. Cette nouvelle trahison mit un tel désordre dans l'armée anglaise, qu'Edmond fit de vains efforts pour la ramener contre l'ennemi. Sa défaite fut entière, et la plus grande partie de la noblesse anglaise périt dans cette funeste journée.

Après ce terrible échec, Edmond se retira à Glocester peu accompagné ; mais il espéra de l'amour de ses sujets qu'ils le mettraient en état de reparaître

en campagne. En effet, ils firent des efforts extraordinaires, et bientôt Edmond revint menacer son rival. On rapporte que prêts à livrer une dernière bataille, qui devait être décisive, et entraîner la ruiner de l'un ou de l'autre, Edmond fit proposer à Canut de terminer leur querelle par un combat singulier. Canut s'en excusa sur ce qu'il n'avait ni la taille, ni la même force de corps qu'Edmond ; et pour épargner le sang de leurs sujets, les deux rois convinrent de partager le royaume. Par le traité qui eut lieu alors, il fut convenu qu'Edmond aurait toutes les provinces situées au midi de la Tamise, y compris la ville de Londres, et que le reste de l'Angleterre appartiendrait à Canut. Les deux rois ratifièrent ce partage, et se retirèrent chacun dans leurs états ; mais Edmond ne survécut qu'un mois à ce traité. Edrick-Stréon, son perfide beau-frère, jugeant que cet accommodement entraînerait sa perte, mit le comble à ses noirceurs en faisant assassiner Edmond. Ce prince, qui périt en 1017, laissait deux fils de la reine Algitha, Edmond et Edouard. Ils n'étaient point en âge de disputer la couronne à Canut, et les deux frères d'Edmond s'étaient

retirés depuis long-temps auprès de leur oncle Richard II, duc de Normandie.

Edrick-Stréon alla lui-même porter à Canut la nouvelle de son parricide. Ce prince en eut horreur, mais il dissimula, parce que ce méchant pouvait être utile à son ambition; et même il lui promit, en termes équivoques, qu'il l'élèverait au-dessus de tous les seigneurs de son royaume. Canut voulait règner sur toute l'Angleterre, et il y parvint: les grands excédés de la guerre, se soumirent à ce prince, dont ils connaissaient les grandes qualités. Ils lui firent d'abord proposer de recevoir la couronne comme tuteur des fils d'Edmond; Canut refusa cette condition et l'on n'osa résister à sa volonté. Lorsqu'il eut été sacré et qu'il eut reçu le serment de fidélité de tous les grands, son premier soin fut d'éloigner les enfans d'Edmond. Il les fit passer en Danemarck; mais l'officier chargé de les conduire, craignant qu'on ne les immolât, les mena au roi de Suède, qui les reçut avec humanité: et pour ne pas s'attirer la guerre avec Canut, il les envoya en Hongrie, au roi Salomon son parent. Edmond, l'aîné, mourut peu de temps après; et Salomon maria Edouard avec

Agathe, sœur de la reine de Hongrie, fille de l'empereur Henri I^er^.

Alfred et Edouard, frères d'Edmond, qui s'étaient réfugiés en Normandie, donnaient à Canut de vives inquiétudes : il craignait que Richard II, leur oncle, n'entreprit de leur faire restituer la couronne d'Angleterre; et pour le mettre dans ses intérêts, il lui fit demander en mariage Emma, sa sœur, veuve d'Ethelred, et mère des deux princes ; il lui offrit en même temps la main d'Esthrita, sa propre sœur. Richard consentit à cette double alliance : et il fut stipulé que les enfans qui naîtraient du mariage de Canut et d'Emma, seraient reconnus héritiers du trône d'Angleterre.

Délivré des craintes que lui donnait la famille d'Ethelred, Canut se défit de quelques seigneurs dont il redoutait la puissance ou les trahisons. Edrick-Stréon fut la première victime qu'il immola à sa sûreté et à la vengeance publique. Ce scélérat, mécontent de n'être point récompensé comme il s'attendait à l'être, osa se plaindre hautement du peu de reconnaissance de Canut, et détaillant les divers services qu'il lui avait rendus, il mentionna l'assassinat d'Edmond. Outré de son audace, le roi saisit le pré-

texte qu'il lui fournissait par l'aveu de ce crime, et lui fit trancher la tête en punition de cet attentat. On prétend que, pour tenir la promesse qu'il lui avait faite de l'élever au-dessus de tous les autres seigneurs, Canut fit mettre la tête d'Edrick dans le lieu le plus élevé de Londres. Après cette exécution, il bannit le comte de Northumberland. Turkil, duc d'Estanglie, qui pouvait craindre un traitement plus fâcheux, s'exila volontairement. Quelques seigneurs moins considérables furent éloignés, d'autres mis à mort, et Canut, après avoir mis en place des sujets dont il connaissait la fidélité, résolut de passer dans son royaume de Danemarck, où les Vandales faisaient de grands ravages. Il exécuta ce projet; et lorsqu'il eut vaincu et repoussé les Vandales hors du Danemarck, il revint en Angleterre, et dès-lors s'appliqua tout entier à y établir le bon ordre et la tranquillité. Il diminua les impôts et répandit sans distinction ses grâces sur les Anglais et les Danois. C'est par la sagesse de son administration et par les bonnes lois qu'il publia, plus encore que par sa valeur, qu'il mérita le surnom de Grand. Sa conduite sage et prudente lui gagna

l'affection de ses nouveaux sujets ; et ce prince, devenu humble et modeste dans les dernières années de son règne, réprima les flatteries exagérées de ses courtisans, qui ne cessaient de lui répéter avec emphase « que rien n'était « impossible à sa puissance ». Il leur prouva le contraire en commandant impérieusement aux flots de la mer de reculer à son approche. Le discours qu'il tint en cette occasion est trop généralement connu pour que je prenne la peine de vous le rapporter, mais il prouve que Canut détestait l'adulation, et ne voulait point qu'on attribue aux princes une puissance qui n'appartient qu'au maître de l'univers. Il mourut en 1036, dans la dix-neuvième année de son règne, après avoir partagé ses états entre ses trois fils. Suénon, l'aîné, eut la Norwège ; Harald, eut l'Angleterre, et il donna le Danemarck à Canut, fils d'Emma, sœur du duc de Normandie. Les deux autres étaient nés d'Algivre sa première femme.

Les dispositions de Canut, relativement à la couronne d'Angleterre, excitèrent des divisions entre les Danois et les Anglais. Les premiers voulaient que suivant l'exécution du testament, Ha-

rald, le second des fils du premier lit, fût roi d'Angleterre. Les Anglais soutenaient au contraire, qu'aux termes du contrat de mariage de Canut avec Emma, la couronne appartenait à Canut, fils de cette princesse, surnommé Hardi-Canut. La dispute s'échauffa entre les deux partis jusqu'à faire craindre une guerre civile; mais, après de longues contestations, on convint de partager le royaume entre Harald et Hardi-Canut. Le premier devait régner sur le pays situé au nord de la Tamise, et Hardi-Canut sur le reste de l'Angleterre. Ce prince était alors en Danemarck: et en attendant son retour, Emma, sa mère, gouverna son royaume en qualité de régente, assistée des conseils du comte Godwin, chef de la noblesse anglaise. Ce comte s'attribua toute l'autorité dans le gouvernement; et Harald qui aspirait à régner seul, réussit à le mettre dans ses intérêts, au moyen des trésors de son père dont il s'était emparé. Godwin, par ses intrigues, gagna les sujets d'Hardi-Canut en faveur d'Harald, et les disposa peu à peu à le reconnaître pour leur roi. Emma avait démêlé ses artifices; mais se voyant dans l'impossibilité de s'y opposer et de sou-

tenir les droits d'Hardi-Canut, elle dissimula et forma le projet de faire venir de Normandie les deux fils qu'elle avait eu d'Ethelred, son premier mari. Elle espérait que leur présence réveillerait dans la cœur des Anglais leur affection pour les descendans de leurs anciens monarques. Godwin se prêta à la demande d'Emma, mais avec l'intention perfide de se défaire de ses fils. Harald, par le conseil de Godwin, écrivit aux princes, sous le nom de leur mère, pour les inviter à venir en Angleterre. Ils obéirent, et furent reçus des Anglais avec de si vives démonstrations de joie, que Godwin en fut alarmé, et résolut d'avancer l'exécution de sa perfidie. Il se montra le plus empressé à leur rendre ses hommages et les engagea, au nom d'Harald, à venir à la cour. Emma, se défiant du piége, n'envoya qu'Alfred, l'aîné, et imagina un prétexte pour retenir Edouard. Elle eut lieu de s'en louer; Godwin vint au devant d'Alfred comme pour lui faire honneur, et le fit arrêter dans le château de Guilfort. Peu après on lui creva les yeux, et Godwin le conduisit au monastère d'Eli, où il mourut de chagrin. A cette triste nouvelle Edouard

repassa secrètement en Normandie. La présence d'Emma inquiétait Godwin : pour s'en délivrer il l'accusa de trahison, et la fit condamner à être bannie du royaume. Elle se réfugia auprès de Baudouin comte de Flandres. Godwin réunit alors toute l'Angleterre sous la puissance d'Harald; et Hardi-Canut ayant appris cette résolution, se détermina enfin à quitter le Danemarck, où il se livrait à la débauche. Il vint débarquer à Bruges, et reçut en arrivant la nouvelle de la mort d'Harald. Ce prince dur et féroce accablait ses peuples d'impôts; les Anglais étaient très-mécontens de son gouvernement, aussi fut-il peu regretté. Il mourut l'an 1039, dans la cinquième année de son règne, et ne laissa point d'enfans.

Hardi-Canut se trouva, par cette mort, en possession de la couronne, sans être obligé de la disputer à son frère. Mais il en jouit peu. Les excès auxquels il s'abandonnait, avancèrent ses jours. Hardi-Canut mourut d'une indigestion, dans la seconde année de son règne, l'an 1042.

Edouard, fils d'Ethelred II, et d'Emma, fut proclamé, à l'exclusion d'Edouard, fils d'Edmond-Côte-de-Fer, qui avait

de plus grands droits à la couronne. Mais ce prince était depuis long-temps en Hongrie, et les Anglais ne pensèrent point à le rappeler. La plus grande opposition qu'Edouard, fils d'Ethelred, avait à redouter, était la faction du comte Godwin, le plus puissant seigneur et le plus accrédité du royaume. Edouard l'avait poursuivi pour le meurtre du prince Alfred, et devait craindre son ressentiment; aussi éprouvait-il beaucoup de répugnance à demander sa protection, mais on lui en fit sentir la nécessité. Il surmonta sa délicatesse ; et, suivant le conseil qui lui fut donné de mettre tout en usage pour gagner ce seigneur, il parvint à l'attacher à ses intérêts par la promesse d'épouser sa fille nommée Egitha. Dès-lors Godwin travailla efficacement à concilier à Edouard les suffrages des grands du royaume, et le fit unanimement proclamer. Ce prince était doux, facile, plein de candeur, et d'une grande piété. Les gouverneurs des provinces abusèrent bientôt de son peu de fermeté pour se rendre indépendans. Godwin usurpa encore sous ce règne toute l'autorité. Beaucoup plus absolu que le roi, il lui attira le mépris des courtisans, qui at-

tribuaient sa facilité et sa douceur à un défaut de lumières et de capacité. La reine Emma gênait cet impérieux ministre. Il entreprit de la perdre dans l'esprit de son fils, lui fit un crime de s'être remariée à un roi danois, l'ennemi de l'Angleterre, et d'avoir consenti à faire exclure du trône les enfans d'Ethelred son premier mari. Edouard, entraîné par Godwin, laissa condamner sa mère à être dépouillée de tout ce qu'elle possédait. Ce dur traitement ne satisfit point encore la haine de Godwin. Il répandit sur la conduite de cette princesse une odieuse calomnie ; elle se justifia de son infernale accusation par l'épreuve du feu, alors fort en usage. Edouard, forcé de rendre justice à la vertu de sa mère, lui demanda publiquement pardon, et lui rendit ses biens.

Peu à près, Suénon, roi de Danemarck et de Norwège, menaça l'Angleterre d'une invasion Il se préparait à faire valoir ses droits sur ce royaume, comme héritier de son frère Hardi-Canut. Ce projet s'évanouit, parce qu'à l'instant où Suénon se disposait à partir, il fut attaqué par Magnus, fils d'Olaüs, roi de Norwège. Ce prince recouvra par sa

valeur le royaume de son père, et réduisit Suénon à implorer le secours d'Edouard. Les seigneurs d'Angleterre portèrent le roi à rejeter la demande de Suénon. Il fut chassé du Danemarck, et n'y rentra qu'après la mort de Magnus.

Le règne d'Edouard fut long et assez tranquille à l'extérieur, mais il fut troublé au dedans par l'insolence de Godwin, qui ne mettait point de bornes à son ambition et à son audace. Il finit par obliger le roi de prendre les armes contre lui, et de le faire condamner juridiquement au bannissement, ainsi que ses enfans non moins audacieux que lui. Mais l'exil de Godwin dura peu. Ses partisans, qui étaient en grand nombre, s'entremirent pour ménager un accommodement, et il fut rétabli dans ses biens et dignités. Deux à trois ans après, il mourut subitement à la table du roi, dans le moment où il voulait se justifier d'avoir trempé dans le meurtre du prince Alfred.

Délivré de ce sujet trop fier et trop ambitieux, Edouard régna en paix. Il n'eut à soutenir que des guerres de peu de durée, et les termina heureusement. La grande piété de ce prince l'a fait surnommer le Confesseur. Il n'avait point

d'enfans, et avait appelé auprès de lui Edouard, fils d'Edmond-Côte-de Fer, et Egard-Atteling son fils encore enfant. Il avait fait revenir ces princes de Hongrie, dans l'intention de les faire rentrer dans leurs droits à la couronne d'Angleterre, et déja leur présence avait ranimé dans le cœur des Anglais, leur attachement pour le sang de leurs rois ; mais Edouard mourut peu après son arrivée. Son fils était encore très-jeune, et ne laissait voir aucune espérance qu'il devint capable de bien gouverner. Edouard III jeta les yeux sur Guillaume, duc de Normandie, son cousin, son bienfaiteur et son ami, et le désigna pour son successeur. Il paraît qu'il fit confirmer cette disposition par l'adhésion des Anglais, et qu'elle fut fondée sur le mérite personnel de Guillaume. Edouard mourut un an après avoir fait choix d'un successeur, dans la vingt-quatrième année de son règne. Il fut universellement regretté. Les Anglais l'honorèrent comme un de leurs patrons, lorsque le pape Alexandre III l'eut solennellement inséré, sous le titre de *Confesseur*, dans le catalogue des saints.

Nous venons de voir, ma chère Aline,

qu'Edouard avait pris toutes les précautions possibles pour assurer sa succession au duc de Normandie; elles n'empêchèrent point cependant Harald, fils de Godwin, de s'emparer du trône d'Angleterre. Ce même Harald ou Harold, était d'autant plus repréhensible dans son ambition, que c'était lui-même qui avait été chargé par le roi défunt d'aller confirmer à Guillaume la déclaration et disposition faite en sa faveur, et il lui avait attesté que les seigneurs anglais y avaient adhéré. Malgré cette démarche authentique, Harald, au mépris de tous ses sermens, mit tous les moyens en usage pour se faire préférer à Guillaume. Il fit sur-tout envisager le danger de retomber sous une domination étrangère, et la crainte de voir envahir par les Normands les principales dignités de l'église et de l'état, jointe à son crédit, sa puissance et ses immenses richesses, détermina les états à le proclamer roi d'Angleterre. Il ne négligea aucun moyen de se rendre agréable aux peuples; et, lorsqu'il se crut bien affermi sur le trône, il méprisa les préparatifs que faisait Guillaume pour le forcer à lui céder une couronne qui lui appartenait de droit. Quelques auteurs pensent que le

duc de Normandie n'avait été appelé à la succession d'Edouard qu'en qualité de tuteur du jeune Edgard; mais le plus grand nombre est d'avis que c'est à lui que le trône avait été légué. Quoi qu'il en soit, Guillaume, fils bâtard de Robert, duc de Normandie, suscita contre Harald, Toston son propre frère, qui le haïssait depuis long-temps. Guillaume et Toston avaient épousé les deux sœurs, filles de Baudouin V, comte de Flandres. Ils se prominrent de faire tous leurs efforts pour dépouiller Harald; et Toston, avec quelques vaisseaux, commença les hostilités contre le nouveau roi d'Angleterre. Le duc de Normandie engagea aussi le roi de Norwège à faire une descente en Angleterre. Pendant que celui-ci débarquait dans le comté d'Yorck avec une armée formidable, et que Harald marchait en personne contre lui avec toutes ses forces, Guillaume faisait à loisir de grands préparatifs pour passer lui-même en Angleterre. Outre les troupes qu'il leva en Normandie, les comtes de Poitou et de Boulogne, le duc de Bretagne, le comte d'Anjou, le comte de Flandres et plusieurs autres grands vassaux de la couronne de France, lui amenèrent eux-

mêmes de grands renforts. Le pape approuva son entreprise, et lui envoya une couronne d'or, un étendard béni, et une bulle d'investiture. Muni de ces dons, et soutenu par une puissante armée, le duc de Normandie s'embarqua à Saint-Valéry. Il partit à la tête de neuf cents voiles, et vint débarquer dans le comté de Sussex. En sautant hors de la chaloupe, il tomba sur ses deux mains, et de peur que ses troupes ne prissent sa chute à mauvais augure, il s'écria qu'il prenait ainsi possession de l'Angleterre. Anssitôt qu'il se fut fortifié, il renvoya ses vaisseaux en Normandie, afin de ne laisser à ses soldats d'autre ressource que la victoire. Un peu avant le débarquement de Guillaume, Harald venait de gagner une grande bataille, dans laquelle Toston et le roi de Norwège avaient été tués. Tout fier de ce succès, Harald se croyait à l'abri de tout danger, et ne s'inquiétait que faiblement de l'approche du duc de Normandie. Mais ce prince lui fit bientôt connaître que ce n'était pas vainement qu'il avait fait de si longs apprêts. Avant d'en venir à une bataille, Guillaume fit proposer à Harald, ou de lui abandonner la couronne, ainsi qu'il s'y était

engagé par serment, ou de s'en remettre au jugement du pape, ou enfin de terminer leur différend par un combat singulier. Harald rejeta toutes ces propositions; le combat s'engagea avec fureur, il y eut un affreux carnage, et la victoire se décida pour Guillaume, qui mit en désordre les troupes de Harald. Après avoir fait les plus grands efforts pour les rallier, ce prince reçut dans la poitrine un coup de flèche qui le renversa mort sur le champ de bataille. Harald n'avait pas régné un an entier, et en lui finit en Angleterre la domination des Anglo-Saxons, qui subsistait depuis plus de six cents ans.

Le gain de la fameuse bataille d'Hasting, qui se donna en 1066, mit Guillaume en possession de l'Angleterre. Il se rendit maître en peu de jours de Douvres et de Londres. Il entra dans cette capitale pendant qu'on délibérait sur le parti qu'il fallait prendre. Les principaux habitans, accompagnés des magistrats, vinrent lui offrir la couronne, et Edgard-Atheling, héritier légitime du trône, fut le premier à lui prêter serment de fidélité, en se bornant à demander sa protection. L'exemple d'Edgard fut suivi par les autres sei-

gneurs, et bientôt par toute la noblesse d'Angleterre.

C'est ainsi que Guillaume, surnommé le *Conquérant*, mérita ce nom sans livrer de longs combats; mais la sagesse de son gouvernement, sa clémence et sa justice, le rendirent l'objet d'une admiration universelle. Il gagna par la douceur l'affection de ses nouveaux sujets, exhorta ses officiers à traiter les Anglais comme leurs frères, défendit, sous les peines les plus rigoureuses à ses soldats, d'attaquer l'honneur des femmes, ou de se permettre le pillage. Il confirma par un édit tous le priviléges de la nation, et les promesses qu'il avait faites à son couronnement. Il conserva à Edgard-Atheling, neveu de son bienfaiteur, le comté d'Oxford, qu'Harald lui avait donné, et lui marqua en toute occasion la plus sincère amitié. Il unit par des mariages réciproques les Anglais et les Normands, pour n'en faire avec le temps qu'une seule nation, et pourvut plusieurs seigneurs anglais d'emplois considérbales, tant en Angleterre qu'en Normandie. Il s'attacha ensuite à purger le royaume des voleurs et des bandits qui le désolaient, et publia les plus utiles régle-

mens, pour garantir ses sujets de la violence et de l'oppression.

Après avoir établi l'ordre et la tranquillité dans son royaume, il fit un voyage en Normandie. Il emmena avec lui les seigneurs dont il pouvait redouter l'humeur inquiète et turbulente, et il établit des régens pour gouverner en son absence. Mais ces régens abusèrent du pouvoir qui leur était confié; ils maltraitèrent le peuple, et excitèrent plusieurs révoltes. Le retour de Guillaume rétablit le calme; il était temps, car l'on avait formé une conspiration pour égorger tous les Normands le jour des cendres, pendant le service divin, où, suivant l'usage alors établi, ils assistaient sans armes. Guillaume averti de cet affreux projet, le déconcerta par l'activité de ses mesures. Les chefs du complot prirent la fuite; mais le roi irrité substitua de ce moment la rigueur à la bonté. N'ayant pu contenir ses sujets et se les attacher entièrement par la douceur et les bons traitemens, il prit le parti de s'en faire craindre et de les gouverner avec un sceptre de fer. Ainsi une malheureuse conspiration, dans laquelle un petit nombre d'Anglais avait trempé, fit le malheur de la nation

entière. Guillaume changea de conduite à son égard, et de cet instant les Normands furent seuls favorisés. Il rétablit les anciens impôts qu'il avait supprimés ou modérés, et en établit même de nouveaux, ce qui donna lieu à plusieurs soulèvemens. La ville d'Exeter refusa de recevoir une garnison normande. Guillaume marcha pour la réduire dans le fort de l'hiver, et il se disposait à l'assiéger, lorsque le peuple épouvanté implora sa miséricorde, et obtint le pardon de sa révolte.

Une taxe que le roi mit peu après sur les biens du clergé excita de violens murmures ; mais, sans s'en inquiéter, Guillaume s'occupa de réformer les désordres qui s'étaient glissés dans cet ordre. Il diminua le pouvoir que s'étaient attribué les évêques, et déposa Stigand, archevêque de Cantorberi, coupable de plusieurs crimes. Quelques autres prélats dont la conduite était scandaleuse, furent de même dépossédés, et Guillaume les remplaça par des sujets d'un mérite distingué par leur savoir et leur piété. Tel fut le célèbre Lafranc, un italien, que Guillaume avait admis à sa plus intime familiarité lorsqu'il n'était encore que duc de Nor-

mandie. Ce Lafranc fut placé sur le siége de Cantorberi, et conserva toujours la confiance du roi, qu'il méritait sous tous les rapports.

Mais les principaux seigneurs tramèrent une nouvelle conspiration, s'étant assurés des secours de Suénon, roi de Danemarck, et de Malcom, roi d'Ecosse. Ils assemblèrent une armée, et ne cachèrent plus le dessein de se délivrer du joug du prétendu tyran qui les opprimait. Au premier avis de cette révolte, Guillaume marcha contre eux, et prit si bien ses mesures, qu'il les divisa et les réduisit à implorer sa clémence. Il leur pardonna, dans l'espoir de s'attacher Morkar et Edwin, qui étaient les principaux chefs, et d'ailleurs très-puissans et fort aimés de la nation.

Pour prévenir de nouvelles rebellions, le roi fit élever plusieurs forteresses, et prit quelques autres précautions de sûreté. Il fit arrêter un grand nombre de seigneurs dont il se défiait. D'autres prirent l'alarme, et passèrent en Ecosse; quelques-uns se réfugièrent en Danemarck, et demandèrent du secours à Suénon. La retraite de tant de sujets du premier rang fit connaître au

roi l'esprit des Anglais; et pour leur ôter les moyens de lui nuire, il les désarma tous. Il ordonna de plus, sous des peines très-sévères, que tous les soirs, vers les huit heures, on éteignit dans toutes les maisons le feu et la lumière.

Peu après l'établissement de la loi du couvre feu, une flotte de Danois parut sur les côtes orientales de l'Angleterre, et entra dans le fleuve Humber, où elle fut jointe par un grand nombre de vaisseaux armés en Écosse, qui amenaient Edgar-Atheling et tous les seigneurs mécontens. Les progrès de ceux-ci alarmant Guillaume, par une résolution désespérée il dévasta lui-même une partie du Northumberland, où se formait le foyer des révoltes. Il ne laissa pas une maison sur pied depuis Yorck jusqu'à Durham. Pendant neuf ans entiers ce vaste terrain demeura inculte et inhabité. Guillaume parvint à étouffer les révoltes; mais les rigueurs qu'il exerça donnèrent lieu à de nouveaux efforts des Anglais pour secouer un joug devenu trop pesant. Il y eut une dangereuse conspiration pour chasser du royaume le roi et les Normands. Cette fois Guillaume ne put prévenir les desseins des conjurés. Leur trame fut our-

die si secrètement, qu'il n'en eut connaissance que lorsque leur armée était déjà en campagne. Il ne vit d'autre parti à prendre que de traiter avec les rebelles, écouta leurs plaintes, et leur promit satisfaction. Sur sa parole, ils se dispersèrent ; mais bientôt après on se saisit de leurs personnes et de leurs biens. Presqu'en même temps plusieurs évêques et autres seigneurs se révoltèrent de nouveau, et se retranchèrent au milieu des marais de l'île d'Ely. Il fallut encore combattre et capituler. La guerre contre le roi d'Ecosse fut plus sérieuse, et finit cependant encore par un accommodement. Guillaume tourna ensuite ses armes contre Philippe, premier roi de France ; et lorsqu'il eut fait la paix avec lui, il revint en Angleterre où se tramait encore une conspiration.

Vous voyez qu'elles furent fréquentes sous son règne, mais il eut le bonheur de les déjouer toujours. On remarque encore que, malgré la rigueur qu'on lui reproche, il ne punit de mort que le seul comte Walteof, qu'il fit décapiter, après lui avoir pardonné une première révolte. Mais des mutilations, des yeux crevés et de sévères détentions répan-

dirent enfin la terreur, et continrent les Anglais.

Tranquille de leur côté, Guillaume éprouva des troubles domestiques. Robert, son fils aîné, se révolta contre lui, et voulut s'emparer du duché de Normandie. L'entreprise du jeune prince porta la douleur dans le sein de Guillaume. Il marcha en personne contre ce fils rebelle, et fut même vaincu par lui en combat singulier. Il est bon de vous dire que Robert n'avait point reconnu son père, et qu'il marqua beaucoup de regret lorsque celui-ci se fit reconnaître en levant la visière de son casque. Guillaume était très-irrité contre son fils ; mais les prières de la reine le fléchirent, et il finit par lui pardonner et lui rendre ses bonnes grâces.

Au milieu du tumulte des armes, Guillaume s'occupait de faire fleurir la religion, les sciences et les beaux-arts, dont l'étude avait été prequ'abandonnée depuis le règne d'Alfred-le-Grand. Il mettait aussi ses soins à adoucir les mœurs des Anglais, encore demi-barbares, et à les accoutumer aux manières et à la politesse des Normands, qu'on ne distinguait plus à cet égard des Français, dont ils avaient adopté la lan-

gue et les usages. Lorsqu'il eut entièrement pacifié l'Angleterre, il fit travailler au grand cadastre, c'est-à-dire, au terrier général de l'Angleterre, sur le plan qu'Ethelred I^er^, et Alfred-le-Grand en avaient fait tracer.

Guillaume régnait tranquillement depuis plusieurs années, il jouissait du fruit de ses soins, et vivait en paix avec ses voisins, lorsqu'une indiscrète plaisanterie de Philippe I^er^, roi de France, vint ranimer son humeur guerrière. Guillaume était devenu excessivement gros, et pouvait à peine se soutenir. Philippe avait un jour demandé en raillant, quand cette femme grosse accoucherait. Guillaume lui avait fait répondre qu'il irait faire ses relevailles à Paris avec dix mille lances. L'effet suivit de près la menace. Guillaume entra en France avec de grandes forces, et ayant pris d'assaut la ville de Mantes, la saccagea et la réduisit en cendres, sans épargner ni les églises ni les monastères. Mais il fut lui-même victime de sa fureur dévastatrice. L'ardeur du feu, dont il s'approcha trop, lui donna la fièvre, et ayant poussé son cheval pour sauter un fossé, il heurta si rudement qu'il se blessa, et fut obligé de se faire trans-

porter à Rouen. Les plus habiles médecins furent appelés près de lui, et ne purent parvenir à le guérir. On lui annonça qu'il était près de sa fin, et il fit ses dispositions entre ses enfans. Il donna à Robert, son fils aîné, son duché de Normandie, et à Guillaume son second fils, le royaume d'Angleterre; Henri, le troisième, n'eut pour partage qu'une forte pension à prendre sur ses frères. Après avoir fait ses dispositions, Guillaume mourut l'an 1087, dans de grands sentimens de piété. Il fut transporté à Caen, et enterré dans l'abbaye de Saint-Etienne.

Guillaume I^er^, dit le Conquérant, qui commença la dynastie des rois normands en Angleterre, augmenta considérablement la puissance de ce royaume, d'abord par la réunion de la Normandie à cette couronne, puis par les étrangers qui le suivirent dans sa conquête, et apportèrent l'industrie, le goût des arts et celui du commerce. Ils inspirèrent aux Anglais le désir de se procurer, par le commerce maritime, les commodités qui leur manquaient, et c'est de ce moment que la nation anglaise, jusque-là comme sequestrée dans son île, commença à acquérir une grande con-

sidération dans le continent. On pense généralement qu'elle doit au roi Guillaume sa puissance, ses richesses, sa gloire, et le grand rôle que depuis son règne elle a joué dans l'Europe.

Guillaume II, dit le Roux, fils et successeur de Guillaume I^er^, n'avait point les vertus de son père. Il était sombre et farouche, injuste et violent, sans autre règle de conduite que son caprice et sa volonté. Avide d'argent, il le dissipait en folles dépenses, et n'était pas plus scrupuleux sur les devoirs de la religion que sur ceux de la probité. Tel est le portrait que les historiens font du caractère de ce prince; mais il paraît qu'il avait de la valeur, de grands talens pour la guerre, et la fermeté nécessaire pour gouverner une nation qui avait besoin d'être contenue. On pense que ce fût ce qui détermina son père à lui donner la couronne d'Angleterre, de préférence à Robert son fils aîné, à qui, d'ailleurs, il n'avait point entièrement pardonné sa révolte. Cependant celui-ci ne se vit point sans jalousie frustré de ses droits à la couronne. Il fit quelques tentatives pour enlever à son frère le royaume d'Angleterre, mais elles furent infructueuses,

quoique Robert se fût fait des partisan qu'il eût même gagné quelques se gneurs. L'activité de Guillaume et l trésors de son père dont il s'était em pressé de se saisir, lui donnèrent d grands avantages sur son aîné, que se condait cependant le prince Henri Guillaume les vainquit tous deux ; défi les rebelles qui s'étaient joints à eux, bannit les principaux chefs, et força Robert à se contenter de son duché de Normandie. Demeuré paisible possesseur du trône, Guillaume se livra sans retenue à toutes ses passions, et commit diverses extorsions, particulièrement envers le clergé, qu'il dépouillait sans scrupule, malgré les murmures et les remontrances du pape Urbain II.

Guillaume ne tarda pas à vouloir ravir à son frère le duché de Normandie. Il fit pour cette conquête de grands préparatifs, et s'empara de quelques places. Mais les principaux seigneurs s'entremirent pour amener un accommodement, qui donna au roi d'Angleterre les places de Saint-Valery et d'Aumale. Guillaume fit ensuite la guerre à Malcom, roi d'Ecosse, et le soumit à un tribut. Ce fut vers ce temps que Robert, duc de Normandie, à peine

affermi dans la possession de son duché, se laissa entraîner par la manie des croisades ; et pour se faire une armée nombreuse, se mettre en état de tenir un état brillant parmi les princes croisés, offrit à son frère de lui engager le duché de Normandie pour dix mille marcs d'argent. Guillaume s'empressa d'accepter cette proposition, et l'engagement fut fait pour cinq ans, pendant lesquels Robert devait rembourser la somme prêtée et les intérêts, s'il ne voulait perdre son appanage.

Le roi d'Angleterre conclut encore un marché à peu près semblable avec Guillaume, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, qui engagea de même ses états pour se procurer les fonds nécessaires pour passer en Orient. Ainsi Guillaume II s'enrichissait aux dépens des princes croisés ; mais il ne jouit pas long-temps de ses acquisitions. Avant de partir pour en prendre possession, Guillaume voulut chasser dans la forêt Neuve. Il avait blessé un cerf, et pendant qu'il le poursuivait, un chevalier normand voulut tirer sur le même animal, et perça le roi d'une flèche. C'est de cette manière que mourut Guillaume II, l'an 1100, dans la treizième année de son

règne, et la quarante-quatrième de so âge.

Nous verrons dans l'histoire du douzième siècle que l'absence de Robert, duc de Normandie, lui fit manquer l'occasion de monter sur le trône d'Angleterre, à la mort de Guillaume, qui ne laissait point d'enfans. Henri profita heureusement de l'éloignement de Robert; et de prince errant, devint monarque puissant.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE XXXIII. — Révolutions en Espagne au commencement du huitième siècle. — Invasion des Maures. — Anéantissement de la puissance des Visigoths. — Retraite de Don Pélage. — Nouveau royaume qu'il fonde dans les Asturies, et suite des événemens historiques en Espagne jusqu'à la fin de ce siècle. — Précis de l'histoire d'Angleterre pendant cette même période. — Continuation de l'heptarchie. — Révolution dans le Nortumberland. — Réduction des sept royaumes à cinq. — Changement qui prépara la dissolution de l'heptarchie. *Page* 1

LETTRE XXXIV. — Empire grec pendant le neuvième siècle. — Règnes de Nicéphore, Michel Curopolate, Léon l'Arménien, Michel-le-Bègue, Théophile, Théodora, le jeune Michel, Basile et Léon-le-Philosophe. 31

LETTRE XXXV. — Empire d'Occident, depuis son rétablissement jusqu'à son démembrement, et inclusivement jusqu'à la mort de Charles-le-Chauve. — Rois de France, d'Italie et d'Aqui-

taine pendant cette période. — Fin du rè de Charlemagne. — Louis-le-Débonna Lothaire, Charles-le-Chauve. — Pépin, l nard, Lothaire. — Louis, Pépin, Char Louis II. — Louis III et Carloman; Nomir reconnu roi de Bretagne Erispoé, son fi son successeur; Charles, roi de Provence Lothaire, roi de Lorraine. *Page*

LETTRE XXXVI. — Suite et fin du sec empire d'Occident, et du précis histori sur la France pendant le neuvième siè — Rois de France : Louis-le-Bègue, Louis l Carloman, Charles-le-Gros et Eudes. — E pereurs et rois d'Italie : Charles-le-Gros, renger et Gui — Arnould, roi de Germanie ensuite empereur. — Boson et Louis, rois d'A ou de Provence.

LETTRE XXXVII. — Précis de l'histoire d' pagne et de celle d'Angleterre pendant le n vième siècle. — Dissolution de l'heptarchie. Réunion des sept royaumes sous la puissa d'Egbert. — Règne de ce prince et de ses s cesseurs jusqu'à la mort d'Alfred-le-Grand.

LETTRE XXXVIII. — Empire grec pendan dixième siècle. — Règnes de Constantin-P phyrogenète, d'Alexandre, Romain-Lécapè Etienne, Constantin, Romain-le-Jeune, Ni phore-Phocas, Jean Zimiscès, Basile et Co tantin. — Aperçu sur l'empire d'Allemag — Formation du corps germanique. — Co d'œil général sur l'Italie pendant la durée de siècle.

LETTRE XXXIX. — Rois de France pendan

dixième siècle : Charles-le-Simple, Raoul, Louis IV, dit d'Outremer, Lothaire, et Louis V, dernier roi de la seconde race. — Précis de l'histoire d'Espagne pendant cette période. — Coup-d'œil sur l'Angleterre pendant la durée de ce même siècle. *Page* 183

LETTRE XL. — Empire grec pendant le onzième siècle. — Suite des règnes de Basile et de Constantin. — Romain-Argyre, Michel-le-Paphalagonien, Michel Calafate, Zoé et Théodora. — Constantin-Monomaque, Théodora, Michel-Stratiotique, Isaac Comnène, Constantin Ducas, Romain-Diogène, Michel Ducas, Nicéphore-Brienne et Nicéphore-Botoniate. — Aperçu sur les Turcs. — Eclaircissemens sur les Sarrazins, et l'étendue de leur puissance jusqu'à la mort de Soliman I, sultan d'Iconium. 217

LETTRE XLII. — Empereurs d'Occident ou d'Allemagne pendant le onzième siècle : Henri I, empereur et roi d'Allemagne, second du nom; Conrad II, dit le Salique; Henri III, dit le Noir; Henri IV, empereur et roi d'Allemagne. 261

LETTRE XLIII. — Rois de France pendant le onzième siècle : Robert, Henri I et Philippe I. — Histoire des croisades. — Retour sur l'histoire des califes ommiades et fatimites, et sur les événemens qui amenèrent la première croisade. — Détails abrégés sur cette expédition et ses suites. 279

LETTRE XLIV. — Histoire d'Espagne pendant le onzième siècle. — Aperçu sur celle d'Angleterre

pendant cette même période. — Invasion des Danois. — Règnes de Suénon, Canut, Hardi-Canut, Edouard III et Guillaume-le-Conquérant. *Page 314*

FIN DE LA TABLE.

VA1 152 3701